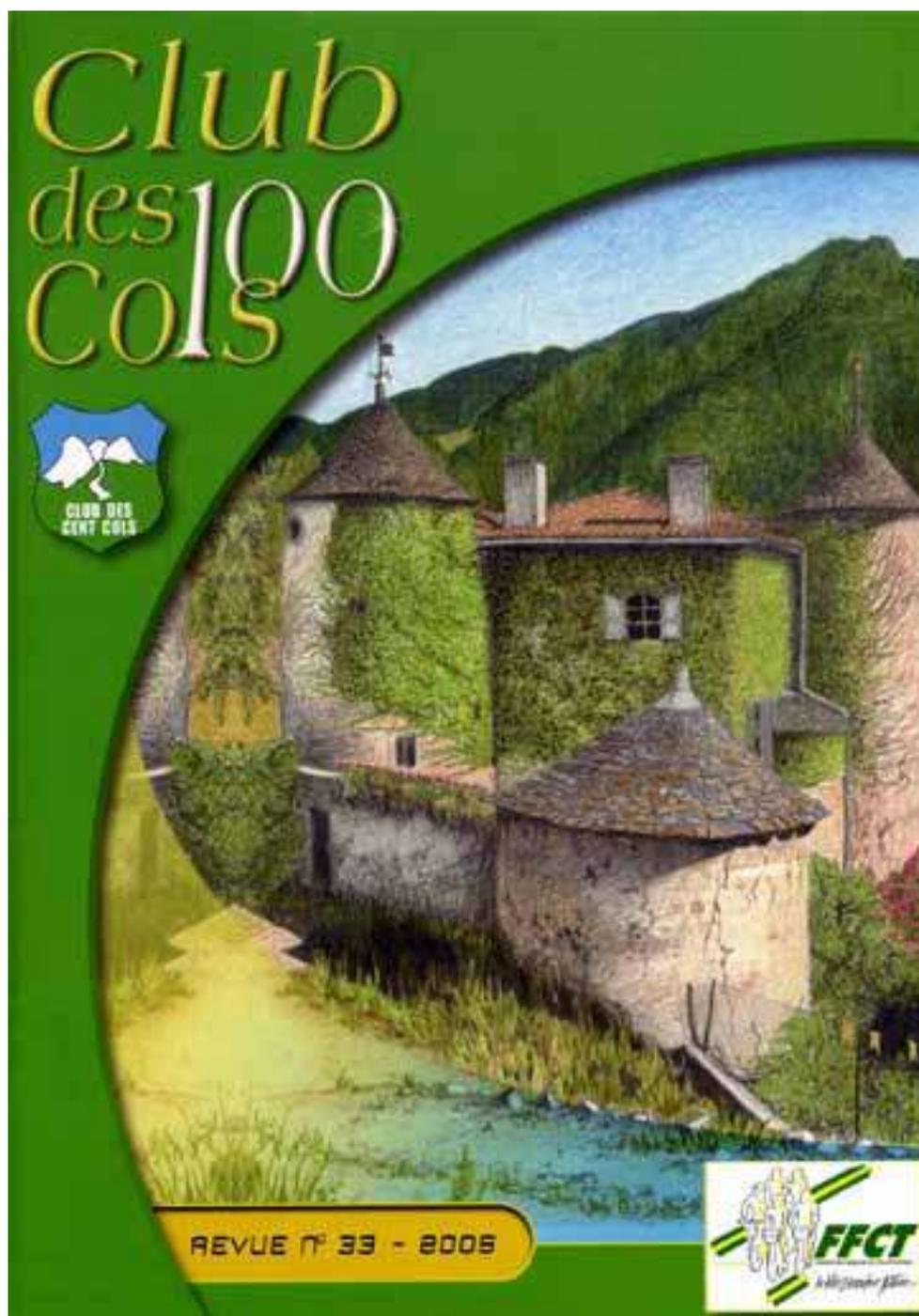


REVUE N°33, 2005



SOMMAIRE

Editorial.....	3
L'école du respect.....	5
Divagations.....	7
Col du Granon 2413m.....	9
Les 3 «B» font du muletier.....	10
Les «3B» chassent les cols.....	11
VIENNE-GENEVE ou le Blues du cylo.....	12
Chers amis Cent Cols,.....	13
Casque ou pas casque ?.....	13
Quelle belle échelle.....	14
Col de la Sabine.....	14
Le col Vieux : mon millième col.....	15
LE 2000ème du Gros Sac :.....	17
Le millième, le plus beau : Col d'Aïnata 2590m (Liban).....	19
La traversée des Andes du Pérou.....	22
Oversteek door de Andes van Peru.....	25
La Chasse... à l'ours au glacier national park.....	26
Mosquito pass.....	27
« Bonzour wazaha ».....	29
Impressions d'Helvétie.....	31
Escapade dans la Fournaise.....	34
Concentration des Cent Cols en Pyrénées au col d'Arbas.....	35
Concentration du 15 août 2004 au col de l'Echelle.....	36
Compte rendu de la 3° concentration de la section allemande du Club des Cent Cols.....	38
Réunion des CC Suisses.....	39
Le « Col Cent » du Cent Cols.....	40
Col du Tout Petit Saint-Bernard (74-630).....	41
Itinéraire d'un randonneur comblé.....	42
L'histoire vraie de l'inauguration d'un faux col champenois.....	44
J'avais oublié la violence du monde.....	46
De l'autre côté du col.....	47
Cherche, jumeaux, triplés et plus si affinités.....	48
a choisir, je préfère être bicyclette « de montagne ».....	49
Les Harengs Marinés.....	50
Mon Aubisque à moi.....	51
Jef de Flèche is af ! *.....	53
Sampeyre, ni reproche.....	54
La montagne sacrée.....	55
Excursion au pas de Peyrol.....	57
Brionnais Australien.....	58
(Mes)Aventures.....	59
Escapade sur la Ligne de Partage des Eaux Atlantique/Méditerranée.....	60
D'Ax-les-Thermes à Cluny, Cent cols sur la Ligne de Partage des Eaux.....	62
La Vache de Pailhères.....	65
Cent Cols et une brassée d'amitiés.....	66
Bocca di san Rocco ou Bocca di sans retour.....	68
De formidables «TOPOS» !.....	70
Auréveïre.....	71
« Nous roulons. ».....	72

TOUT VA VITE.

Les voyages vont vite : avion, TGV, autoroute. On a limité les vitesses maximales pour freiner l'hécatombe routière, mais on n'en continue pas moins de créer des contournements, de doubler des voies, de percer des tunnels et lancer des viaducs pour mieux transporter les bouchons des grandes métropoles vers les plages et les montagnes.

Les nouvelles vont vite : c'est le règne du direct, de l'info en temps réel. Les journalistes n'ont pas toujours le temps de vérifier leurs sources, si bien que la rumeur s'insère parfois au milieu des informations confirmées, entre publicité mensongère et images manipulées. Toujours plus vite !

Le courrier est lent ? Peu importe, c'est un moyen de communication dépassé, par le fax d'abord : admirez au passage comme cette abréviation du quadrisyllabe « fac-similé » s'est imposé sans coup férir au classique télécopie. Par l'Internet ensuite : qui n'a pas sa boîte de courrier électronique, qui permet de recevoir quantité de messages plus ou moins sollicités et auxquels il est de bon ton de répondre dans l'heure ? Il faut bien consacrer à quelque chose tout le temps gagné à aller vite !

Le téléphone va vite : les postes fixes seront bientôt rangés au rayon des souvenirs, avec les bonnes histoires de Fernand Raynaud. L'heure est au portable qui permet de joindre votre correspondant en toute heure et en tout lieu. S'il a le mauvais goût d'éteindre son appareil, vous pouvez lui passer un message «texto», écrit en phonétique, ça va tellement plus vite ! Autre avantage non négligeable, le portable vous permet à votre insu d'apprendre des tas de choses sur la vie de votre voisin(e) de bureau, de compartiment ou de file d'attente. La plupart du temps toutefois, vous entendrez «Ne t'inquiète pas, chéri(e), j'arrive dans dix minutes». Plus la vie va vite, plus on est en retard, cela semble être une loi inéluctable.

Le sport va vite : dans toutes les disciplines où la performance se mesure au temps, les champions affolent les aiguilles du chronomètre. Progrès matériel et technique, plans d'entraînement, diététique, préparation physique et psychique des athlètes, tout concourt à cette recordite qu'enflamme la pharmacopée.

Le vélo va vite : ce pléonasme n'est pas pour surprendre quand il s'agit de compétition. Mais n'est-il pas paradoxal que l'apôtre du cyclotourisme ait choisi le surnom de Vélocio, symbole de vélocité ? Et que son souvenir soit attaché à une épreuve comme la «Flèche Vélocio» dont le nom évoque tout, sauf la contemplation. Comme si le tourisme à bicyclette nourrissait encore un complexe de lenteur vis-à-vis du tourisme motorisé.

Dans ce monde du vélo, assailli par les impératifs de vitesse que lui impose la société, un noyau de passionnés résiste à sa façon : leur terrain de prédilection est la montagne, là où les lois de la gravitation font que le vélo va le moins vite. Leur but est de franchir des cols à vélo, sans souci de performance chronométrique, chacun adaptant son rythme de montée à sa propre condition physique.

Leur objectif est d'en collectionner une centaine au moins, sans critère de temps ou de délai à respecter : ils s'inscrivent dans la durée et non dans l'éphémère.

Dans leur quête de nouveaux cols, ils n'hésitent pas à quitter parfois les voies goudronnées pour s'aventurer sur des pistes ou des sentiers où leur allure est plus proche du randonneur pédestre que de l'aigle des cimes. Afficher au compteur une vitesse à un seul chiffre ne les a jamais fait rougir !

Ce rythme lent et modéré leur permet de vivre intensément chaque montée de col, d'y être au plus près de la nature, de découvrir une foule de détails dans les paysages toujours changeants où ils portent leurs roues, d'observer la faune et la flore, de sentir les effluves de la végétation, d'entendre le bruit des ruis-

seaux diminuant au fur et à mesure de la montée, de deviner à un frémissement du vent ou à une éclaircie à travers les feuillages l'approche de l'échancrure du col.

Lorsqu'ils se rencontrent, les Cent Cols se saluent, et prennent le temps d'échanger impressions et anecdotes. Parfois ils déplient les cartes, et échafaudent de nouvelles escapades où se noueront de solides amitiés. Souvent c'est par un récit écrit que cet échange a lieu. Cette revue est la leur, la vôtre : c'est le lieu où se croisent une fois l'an les souvenirs des uns et les projets de randonnées de nombreux autres, c'est le lien entre des amis des cols et de la montagne qui ne sont pas retrouvés de visu depuis la saison précédente.

Même si nous avons recours pour la réaliser à la technologie du jour qui permet d'aller vite, il faut du temps pour la composer, l'équilibrer, la mettre en pages. C'est pourquoi je vous invite à découvrir lentement cette revue des Cent Cols, 33ème du nom, à la déguster page après page comme les plats d'un repas de fête, et à la parcourir petit à petit comme un montagnard trace son chemin pas à pas en s'élevant vers le sommet.

Claude Bénistrand
Président du Club des Cent Cols

L'ÉCOLE DU RESPECT

Tu fais des cols pour toutes sortes de raisons : le paysage, la montagne, le goût de l'effort, etc, ...
Un jour, tu as «X» cols dont «Y» à plus de 2000 m ; tu rentres « aux Cent Cols » : voilà un premier objectif atteint.

Pour le plaisir, quand tu sais un col dans le coin, tu vas te le faire. A la Mandallaz, nous avons des colophages, genre Christophe Guitton, l'homme qui n'a jamais mal, et des plus modestes dont je suis.

Un jour, mon ami Pascal «le connétable» 1149, me dit :
- «tu devrais faire un article pour la revue des Cent Cols»

Moi, petit cyclo du dimanche, écrire dans les Cent Cols...: il est fou ce « connétable » Lorsque je lis cette revue, je lis des gens qui ont fait La Cordillère des Andes, des cols en Pays Baltes , des volcans en Bolivie, le Tibet, etc ...Moi, je suis là pour m'amuser, pour me donner un but de promenade, pour le plaisir et pour tirer la bourre à mon trésorier Gilbert Roy.

Rien à voir avec ces cabris.

Cette année, à l'occasion de la journée du SILA à Annecy, les cyclos ont encadré les enfants des écoles sur la piste cyclable. Au cours d'une halte pour les ateliers de sécurité, j'ai discuté avec un gars de tout et de rien. Dans le fil de la conversation, je me rends compte que l'on monte les mêmes cols et qu'on est aux Cent Cols

«- Quel numéro as-tu me lance-t-il ? 5600, je crois.
- Quel numéro crois-tu que j'ai ?»

Je cherche. Ce gars a à peu près le même âge que moi. Je donne ma langue au chat.

«- Numéro 1» me dit-il

Je discutais depuis une demi-heure avec le fondateur des Cent Cols, Jean Perdoux 795 cols. Heureusement que je n'ai pas fait comme un cyclo qui expliquait combien il était dur d'effectuer une flèche Vélocio à un grand gaillard ventru, qui l'écoutait du haut de ses 71 ans, l'air admiratif. Et l'autre en rajoutait ; « quand il faut rouler la nuit, quand Pâques est tôt dans la saison. Il fait froid etc .. »

La bouche du grand osa un «ça doit être dur, jamais je ne pourrais faire ça » ; et son ventre de se bidonner.

Le premier n'avait jamais fait la flèche, le deuxième en était à sa 11e, 12e, 13e, je ne sais plus. Et nous de pouffer.

Le grand, c'était Henri Dusseau ; c'est lui qui a initié notre Président Philippe Gibert à la Flèche en 1993. L'autre ?

Le 15 août, tu te rends à la concentration des Cent Cols. Tu rencontres des hommes, des femmes, des grands, des petits, des jeunes, des vieux, des gros des maigres, des barbus, des moustachus, avec leur vélo, course, VTT, randonneuse, 700, 650, 26 pouces, porte-bagages, sacoches ou pas ; peu importe.

Tout ce beau monde grimpe le col de l'Echelle pour partager un moment agréable, revoir des amis faits au cours de promenades.

Il n'y a pas de compétition. On se fout de savoir si tu montes en 1 heure ou en 2 ; tu es là. Tu te retrouves donc à la frontière italienne dans un champ de maillots bleus. J'ai gardé celui du club avec le chamois pour être reconnu par un gars de Montauban rencontré à Pernes les Fontaine (Georges n° 5090) Et le voilà, la mine réjouie, comme si nous étions des frangins qui ne s'étaient pas vus depuis 6 mois. La

conversation va bon train. Vient se joindre à nous ; Momo 3210, on parle de Granon, de Rochilles, d'Agnel, de la Finistère etc ... Le lendemain, chacun va y aller de son itinéraire. Momo va faire le Granon, Georges est obligé de rentrer, moi je suis venu pour des 2000. Donc, L'Assietta.

Voilà une randonnée pas dure avec un splendide paysage ; prévoir tout de même un départ de bonne heure. Au cas où quelqu'un serait tenté de mettre en avant une performance quelconque, il y en aurait toujours un autre qui aurait fait plus.

Quand tu as compris ça, tu as tout compris et tu te tais.

Les Cent Cols, c'est les cols de la modestie, par la force des autres. Les Cent Cols, c'est les cols de la tolérance et du respect. Que tu aies un vélo Truc ou Machin, quelle que soit ta façon de monter les cols (départ du pied du col ou de chez toi) pourquoi pas du niveau de la mer ; chacun franchit ses cols comme il l'entend. Chacun se fait homologuer ses cols selon son propre choix ; l'important, c'est qu'il soit en règle avec lui-même ; c'est un rapport entre toi et toi.

Pour mon compte, j'ai monté des cols goudronnés en partant de mon domicile ; et puis, devant m'éloigner de plus en plus, je les ai faits en partant près du pied.

N'ayant plus beaucoup de cols goudronnés dans mon coin, j'ai attaqué les muletiers entraînés par mes colophages. J'ai découvert des endroits magnifiques avec des efforts plus ou moins importants. En fin d'année, lorsque je fais ma liste, je suis satisfait de ce que j'ai fait quelle qu'en soit la quantité ou la dureté. Et ça, c'est une grande joie.

Donc si un jour, tu es gêné pour pédaler tellement tes chevilles sont grosses ou si ta tête ne rentre plus dans ton casque, rentre aux Cent Cols. Rendez-vous à Seix ou dans une montée de cols avec un petit «Bonjour !» ça fait toujours plaisir.

Roger Lepage dit «Moogli»
CC n°5631

DIVAGATIONS

LE CURÉ DE SAINT-PAUL...

- «Dis-moi chérie, je n'ose te le demander, mais ne crois-tu pas qu'avec les indemnités versées par les Allocations Familiales pour la naissance de notre premier enfant, je pourrais m'acheter un vélo ?»
- Ces allocations, ont en a bien besoin mais si ça te fait plaisir !»

Quinze jours après, avec mon ami Marcel, je teste cette nouvelle bicyclette bleue. Il fait chaud. Nous n'avons, ni l'un ni l'autre, pédalé depuis de nombreuses années. Vers le lac d'Aiguebelette, nous "coincions" vraiment ! Marcel me dit qu'il connaît le curé du village que nous traversons et que peut-être il nous donnera la boisson miraculeuse qui nous fait tant défaut. Le curé est là, il nous installe dans son bureau. Il pousse son fauteuil et disparaît sous la trappe de sa cave. C'est avec un grand «Marestel», offert par ses paroissiens, qu'il essaie d'étancher notre soif. Nous buvons la bouteille de "blanc" d'un trait. Monsieur le curé replonge sous son bureau et nous buvons la seconde bouteille avec autant d'empressement. Dans la montée du col du Chat, nous zigaguons au sens propre comme au figuré, une voiture nous rattrape et s'arrête :

- «Dites-moi les petits, l'homme au marteau est passé ?»

nous dit le chauffeur d'un air goguenard. Il a un vélo de course sur le toit de son auto et il nous propose de nous hisser jusqu'au col. Nous refusons énergiquement et atteignons le sommet bien difficilement. Notre homme est là, toujours aussi narquois, il nous dit qu'il attend un cycliste qui effectue quelques kilomètres pour se désintoxiquer. Effectivement, quelques minutes plus tard, un véritable «obus», couvert de sueur, arrive à une vitesse impressionnante. Le vélo du «coursier» est vite hissé sur le toit de la voiture. Les deux compères repartent en nous souhaitant de bien terminer notre périple. Visiblement, ils ont compris notre état et ils en rient ! Deux jours après, notre "obus" gagnait brillamment le trophée Baracchi en Italie. C'était Jacques Anquetil. Notre champion et surtout son manager, Raphaël Geminiani, s'étaient bien moqués de nous au «Chat».

AU VENTOUX...

Il pleut fort, il fait froid, le jour tarde à se lever en ce samedi de septembre du début des années 70. Les cyclos sont gelés, ils se blottissent les uns près des autres à l'abri, sous les arcades de l'Hôtel de Ville, place des Terreaux. Le départ du célèbre Lyon-Mont-Ventoux est donné. Pédalons-nous sur la R.N.86 ou sur le Rhône ? Personne ne sait ! Personne ne parle ! Un concurrent s'arrête pour satisfaire un petit besoin naturel. Il nous dira plus tard qu'il avait si froid et qu'il était si mouillé qu'il eut d'énormes difficultés à trouver son «instrument».

A Malaucène, il ne pleut plus, la course est lancée pour de bon. La grimpe du Ventoux est difficile, il n'y a pas d'air dans le «Géant» de Provence. Tous les concurrents souffrent, souffrent... Je déteste la forte pente mais j'ai toujours refusé de mettre pied à terre. A quelques kilomètres du Mont-Serein, je n'en peux plus. Je monte à pied, Michel, mon camarade de club me rattrape, lui aussi est mal en point. Nous marchons de concert, près de nos montures. Je lui propose de lui offrir une bière au chalet du Mont Serein. Cette bière nous ne cessons de la savourer d'avance... Mais voilà, je me retourne et aperçois la seule femme de l'épreuve : une Marseillaise qui pédale pas mal du tout. Elle va nous doubler ! Pas question de me faire dépasser par une «femme». Sans rien dire à mon compagnon d'infortune, je remonte sur mon vélo et refuse obstinément de me faire rattraper. Le sommet est atteint, au prix d'énormes efforts, mais devant la Marseillaise ! Plus de trente ans après, Michel, que je rencontre régulièrement au marché, me réclame toujours sa bière ! Et depuis, combien de fois me suis-je fait doubler par des pédaleuses ? Croyez-moi, chers amis, la morale est sauve.

GRAVE ERREUR...

L'allure est vive, les six cyclos sont en forme et en pleine possession de leurs moyens d'hommes de trente ans. Appliqués, se relayant parfaitement, deux par deux, ils «glissent» dans la vallée de la Guisane. Une voiture les rattrape, puis les suit un long moment. Elle klaxonne une fois, puis encore et encore... Jean-Pierre, professeur dans un lycée connu, si gentil et apprécié d'ordinaire commence à s'énerver. Il bougonne...

En klaxonnant encore, la voiture décide de doubler le groupe. Jean-Pierre n'en peut plus, quand la voiture arrive à sa hauteur, il crache très fort sur le pare-brise. Grave erreur ! trois cents mètres plus loin, l'auto est immobilisée, trois gendarmes en sortent et nous arrêtent. Ils nous confisquent nos cartes d'identité et nous demandent de les suivre, en cortège, derrière leur estafette, jusqu'à la gendarmerie de Briançon. Comme nous avons déjà parcouru près de 180 kilomètres, le Télégraphe et le Galibier, nous avons besoin de souffler et de nous restaurer. Sur le trottoir, devant la gendarmerie, nous déballons nos ravitos.

Après une heure trente d'attente, pas de nouvelles de nos cartes d'identité. Je suis chargé de me rendre auprès des gendarmes pour négocier. La maréchaussée est intransigeante, elle refuse de nous rendre nos cartes. Alors, je leur demande d'appeler notre camarade de club, Maurice, commissaire de police, lui devrait témoigner de notre bonne solvabilité. Maurice, nous connaissant bien, a vite compris et a profité de la situation pour en rajouter... Nous finissons par l'Izoard, Vars, dans la montée du Sauze de Barcelonnette, la nuit est profonde. Compte tenu de nos deux bonnes heures de retard, l'hôtelier refuse de nous servir les pâtes prévues. Merci encore Jean-Pierre... !

TABLEAU D'HORREUR...

- «Allô, mon cher Général-Secrétaire, excuse-moi de te déranger de bon matin mais je suis obligé de te rappeler que c'est le dernier jour pour transmettre à l'imprimeur les textes pour la prochaine revue des «Cent Cols»...

- As-tu les derniers renseignements pour clore le tableau d'honneur ?»...

- Oui, bien sûr, Président, je te donne les dernières modifs mais, attends, j'ouvre mes volets...» ... Catastrophe ! il y a un cheval dans ma piscine...»

Le téléphone tombe..., la communication est coupée... Quelques heures plus tard, je sus qu'un cheval s'était échappé de son enclos et avait confondu la superbe bâche verte de la piscine de mon bon ami avec un nouveau champ fraîchement tondu. Même s'il fallut plusieurs heures pour sortir le canasson de son bain et quelques minutes pour que votre Général-Secrétaire retrouve ses esprits, la revue fut livrée aux membres de la Confrérie en temps et heures prévus.

Jean Perdoux
CC n°1

COL DU GRANON 2413M

Una delle più belle e dure salite francesi.

Faccio carico di carboidrati alla prima colazione del 18 agosto in previsione del lungo ed impegnativo percorso. Dapprima affronto il trafficato passo del Monginevro (1850m) dal versante Italiano, giù in picchiata sino a Briancon. Attraverso questo centro storico-culturale ed imbocco la strada verso il col de Lautaret che poi giunge anche a Grenoble. Dopo circa 10 km svolto a destra, esattamente al villaggio di St. Chaffrey, e via inizia la salita. Lunga 11,3 km forse questo è un po' il limite, con un dislivello di 1053 m ed una pendenza media del 9,3% la strada, oltre il villaggio, attraversa una folta vegetazione, è stretta e sconnessa. Non vi sono tratti dove si possa prendere fiato, grazie ad un temporale notturno che ha rinfrescato l'aria, la temperatura è abbastanza bassa, nonostante il cielo terso ed il sole splendente. A mano a mano che si sale la vegetazione scompare e scenari pieni di vita alpestre ti accompagnano nello sforzo.

Gratificato dal silenzio che mi circonda e dal paesaggio sempre più imponente verso quota 2000. I tratti con le maggiori pendenze (anche 13/14%) si trovano attorno al settimo km e verso la fine. Qui raggiungo l'unica presenza in zona: un ciclista bretone, che stimola e mitiga lo sforzo per giungere sul passo con un entusiasmo indescrivibile.

Sul lato opposto la strada non è asfaltata e questo forse ne limita il transito verso Nevache ed il passo delle Scale. A mio sapere, comunque, una volta è arrivato qui anche il Tour.

Foto ricordo ed una rifocillata e poi giù, il tempo sta cambiando i gradi sono "solo" 3 ed ho in programma altre salite nei giorni a venire.

Bianchi Elvio
CC n°5602

LES 3 «B» FONT DU MULETIER

Le pique-nique à l'abri du vent derrière les baraques du camp militaire du Granon est agréable. Mais l'heure de poursuivre notre randonnée sonne avec quatre muletiers au programme. Yves, tel un pro, troque son fringant coursier contre un VTC pour affronter les cailloux. Didier et moi, nous nous contentons de notre randonneuse « Follis », à l'aise aussi bien sur la route que sur les chemins s'ils sont carrossables.

Derniers réglages, derniers rangements et pendant que nos épouses et enfants regagnent la vallée, nous attaquons un chemin caillouteux en direction du Nord-ouest. Petit plateau, grand pignon nous progressons tranquillement dans les cailloux sur un chemin qui suit une courbe de niveau.

A la séparation du chemin, nous prenons celui de droite. Direction : le col des Cibières. La pente se fait plus raide mais rapidement au bout de quelques centaines de mètres, nous sommes au sommet. Vue sur la vallée de la Clarée et sur le col de l'Oule. Ce col n'est qu'à quelques centaines de mètres, mais au regard de l'état de ce chemin et sans VTT, nous renonçons à y accéder.

Demi-tour, donc, jusqu'à la croisée du chemin. Cette fois-ci, c'est à droite que nous prenons. Sur ce chemin, nous suivons toujours une courbe de niveau mais les randonneurs se font rares. Tiens ! Une voiture est parvenue jusqu'ici ! Personne à bord, ni dans les environs... Didier a pris quelques longueurs d'avance, il délaisse un chemin qui descend dans la vallée sur la droite et continue toujours direction Nord-Ouest. Nous rejoignons son vélo, quelques hectomètres plus loin. Notre ami est au Pas de Cristol à une trentaine de mètres de nous. Nous posons nos montures pour le rejoindre. Il serait ridicule de hisser nos vélos quelques mètres plus haut pour redescendre du même côté. Quelques minutes de repos pour admirer la vallée et goûter au calme de la montagne. Quelques randonneurs font comme nous et ne semblent pas s'étonner de nous voir avec nos cuissards et nos montures. Pour rejoindre le pied du dernier col, nous avons prévu de revenir au sommet du Granon, de descendre jusqu'à l'altitude 2000 mètres environ au pied de la pointe Aréa pour prendre un chemin en direction du col de Buffère. Didier nous fait remarquer que le chemin qu'il a laissé sur la gauche en montant descend certainement au pied de la pointe Aréa. Nous décidons de l'emprunter.

Ce chemin en forte pente et caillouteux éprouve terriblement les hommes et le matériel. Nous sommes obligés de faire des arrêts réguliers pour récupérer et arrêter le tremblement de nos poignées. Ouf ! Nous rejoignons le chemin du col de Buffère. Mais les cailloux, ce n'est pas fini. Encore plusieurs kilomètres et environ cinq cents mètres de dénivelé pour atteindre le col. Regroupement au sommet. Nous nous alimentons, une vingtaine de kilomètres dans les cailloux, ça laisse des traces sur l'organisme. Et il nous faut encore descendre par le même chemin sur les pierres pour rejoindre la route goudronnée du Granon. Enfin une route convenable ! Reste à descendre dans la vallée. Didier nous prodigue en bon père de famille de modérer notre vitesse et de faire un arrêt à mi-chemin. Conseils mis en pratique avec un arrêt supplémentaire dû à une crevaison de vélo d'Yves à quelques encablures de la route de Briançon à Grenoble.

Satisfait de notre journée de cyclotourisme, après avoir visité cinq cols à plus de 2000, nous rentrons, heureux, pour rejoindre nos femmes et enfants.

Patrick Babeau
CC n°1976

LES «3B» CHASSENT LES COLS

Un samedi de juillet à quelques kilomètres de Briançon.

La soirée s'est un peu éternisée et notre départ pour 8 h 30 est compromis. Changement de programme. C'est vers 9 h 30 que nous partons avec deux cols au menu de la matinée avant de retrouver épouses et enfants pour le pique-nique.

Dans la fraîcheur matinale, nous descendons vers Chantemerle, le vent de face. Cela nous permet d'échauffer nos muscles avant d'attaquer le premier col : Le Granon. 1000 mètres de dénivelé sur une dizaine de kilomètres. De quoi avoir mal aux jambes avant de déjeuner ! Petit arrêt au pied de la rampe pour quitter le coupe-vent et boire quelques gorgées d'eau.

Chacun monte à son rythme. Mon compteur est en dessous de 10 mais je me maintiens à la hauteur d'Yves, Didier restant quelques mètres en arrière. Après les dernières maisons, j'ai l'impression que la rampe se fait moins rude et en regardant la route de Grenoble à Briançon, nous pouvons constater notre progression. Avant le carrefour avec le chemin qui mène au col de la Buffère, « j'accuse le coup » et je décroche de la roue d'Yves. Nous croisons une bergère et ses six cents moutons (estimation de Didier) et nous sommes maintenant à quelques kilomètres du sommet. Yves s'arrête pour s'alimenter. Puis les baraques du camp militaire sont en vue. Yves me rejoint et nous terminons ensemble les quelques hectomètres qui nous séparent du sommet et de la vue sur la vallée de la Clarée. Didier nous rejoint tout heureux d'avoir escaladé ce col en environ 1 heure 15.

Mais la journée n'est pas finie, il nous faut maintenant descendre (du même côté) sur environ un kilomètre pour prendre le chemin du Col muletier des Barteaux avant notre pique-nique à 2400 mètres d'altitude. Et au menu de l'après midi, trois autres cols muletiers à plus de 2000 mètres.

Patrick Babeau
CC n°1976

VIENNE-GENEVE OU LE BLUES DU CYLO

1826 KM - 48 COLS DONT 15 À 2000, 34 837 M DE DÉNIVELLATION

Courrier d'un participant à l'organisateur au lendemain du Raid
Grüß Gott Gérard,

Voilà déjà quelque temps que je suis rentré de Wien... C'est déjà loin et encore tellement présent. Je me refuse à formaliser dès maintenant mon prochain voyage estival... Ce sera cyclo-montagnard, c'est une certitude... J'attends janvier 2005 pour aller un peu plus loin dans la réflexion et la mise en œuvre. Pour l'heure, je savoure encore mon périple de cet été et visite quotidiennement mes souvenirs... quand ils ne me surprennent pas au hasard d'une photo, d'un échange, d'un documentaire... d'un coup de fatigue au boulot, d'un coup de blues, d'un manque...

Genève-Vienne est une très belle randonnée. L'itinéraire est superbe, montagneux à souhait, jusqu'au bout... Bien sûr, je suis encore très régulièrement en pensée dans les grands cols suisses, sous la neige dans l'Oberalp et dans l'Albula... tirant des bords en Autriche dans Pillerhöhe, dévalant ventre à terre le Passo Pennes à seule fin d'échapper aux foudres d'un Jupiter italien tonitruant, seul au monde dans Staller Sattel dès lors qu'autos et motos m'ont très rapidement abandonné l'unique voie d'une circulation nécessairement alternée... et puis Hochtor et Fuscher Törl, depuis Heiligenblutt... leurs noms continuent de chanter... Galberg Sattel depuis Weißkirchen... puis depuis Köflach... pour avoir oublié de bifurquer au sommet en direction d'Altes Almhaus et Maria Lankowitz, absorbé par l'échange nourri avec un cyclo helvète... Je me récupérais à temps, Maria ne m'en voudra pas trop de l'avoir fait attendre. Au parcours initial, j'ai ajouté deux escapades... Mettant les sacoches au repos, j'en ai profité pour aller cueillir quelques cols en Dolomites et dans les Grisons: Passo Gardena et Fedaiä que je n'avais pas pris le loisir de grimper l'an dernier entre Thonon, Trieste et Venise... Cela m'a permis de (re)voir Passo Sella franchi alors dans un épais brouillard, d'enchaîner Falzarego et Valparola depuis Cernadoï quand je les avais gravis depuis La Villa... Julierpass et Flüelapass au départ de Pontresina... A chaque fois que je l'ai pu, j'ai fait valider ce passage par un tampon humide... J'en ferais bien la «collec»!... A Filzensattel (petit détour matinal en guise d'échauffement...) le panneau indique 1290m et non pas les 1357m figurant sur la carte... et pas de tampon!

S'agissant de l'hébergement, sans aucune réservation préalable, j'ai alterné le Zimmer Frei Private, les Pensions mit Frühstück, les Auberges de Jeunesse, le Gîte d'étape, ayant recours à l'hôtel à quatre reprises seulement à défaut d'autre possibilité. Si j'avais à décerner des étoiles, je recommanderais sans retenue la Pension de Barbara Kosielek à Weißkirchen, du *** à 25 euros... Les Auberges de Jeunesse de Saanen, Pfunds, Pontresina et Wien Myrthengasse présentent un réel intérêt, les unes pour leur caractère familial, les autres pour leur situation géographique et les tarifs pratiqués (Myrthengasse est à 10 minutes à pied du centre historique ou de Westbahnhof pour 15 € la nuitée).

Le retour de Vienne à Genève par le train plus le vélo en bagage accompagné avec correspondance à Zurich m'a laissé tout le temps de me remémorer ces quinze jours passés.

Jean-Pierre Lefranc
CC n°5576

CHERS AMIS CENT COLS,

Merci, votre lettre et la jolie photo que vous m'avez si gentiment envoyées, m'ont fait profondément plaisir ; cela témoigne de l'amitié sincère qui règne dans notre club.

Je vais me permettre d'épiloguer sur mon accident afin de ne pas laisser passer les enseignements à en tirer. Très brièvement, j'ai été renversé par une voiture lors d'une promenade solitaire à vélo dans un village voisin de mon domicile. J'ai perdu tout souvenir de ce qui s'est passé et des minutes qui ont précédé, mais je me dois de faire savoir ce que l'on m'a dit :

- que nul n'est à l'abri d'une infraction ! Je n'ai pas respecté un stop, alors que j'ai été longtemps responsable Sécurité de mon club !
- que le port du casque, même pour une courte promenade, peut sauver la vie (coquille éclatée, mais couronne maintenue par jugulaire)
- que, même après 3 semaines de coma, une infection nosocomiale résistante, des fractures multiples (2 vertèbres cervicales, coude droit éclaté, jambe gauche quasi-sectionnée) on ne doit pas perdre espoir : après 6 mois d'hôpital, 1 an de rééducation, je viens de reprendre l'entraînement sur home-trainer.

Serais-je un jour capable d'escalader un col ? En tout cas je souhaite rester dans notre Confrérie.

Gérard Soudais
CC n°4415

CASQUE OU PAS CASQUE ?

La scène se déroule le 16 août dernier alors qu'un important groupe de Cent Cols serpente sur la route des crêtes de Sestriere.

Si la partie basse de la route est faite de pistes larges et roulantes, la partie haute est constituée de pistes étroites ou de sentiers pentus (1). Une bonne partie de la montée se fait donc à pied, le vélo à ses côtés.

Lorsque je parviens au sommet du colle della Vecchia, un petit nombre de confrères est déjà là pour une pause bienvenue agrémentée d'une vue magnifique. Un peu plus tard arrive Paul. Je m'aperçois que son casque est largement fendu et je m'inquiète auprès de lui de ce qui s'est passé. - « Tu es tombé ? »

- « Non, c'est simplement mon vélo qui a glissé en contrebas du chemin alors que je le poussais »

- « Mais ton casque ? »

- « Et bien pour pouvoir marcher plus librement, je l'avais attaché au guidon et comme mon vélo a fait une cabriole, il est retombé sur le casque qui a éclaté. Voilà tout ! »

Moralité, si Paul avait sagement conservé son casque sur sa tête, il ne l'aurait pas cassé !

Philippe Carrez
CC n° 3092

QUELLE BELLE ÉCHELLE

LES MILLE COLS DE « MIMILE »

Col de l'Echelle ! – Moins cent quarante deux
Mince ! Mimile, me dis-je – cela n'est nullement peu !
Le temps maussade qui régnait au mois d'avril
Me faisait débiter ma saison là-bas en Sicile
Pour rajouter sans moult palabres
« Alcuni passi » au fin fond de Calabre
De retour en Hexagone, la très douce France
Je ralliais son centre, allant saisir cette chance
De combler peu à peu un certain retard
Dans sept départements entr'Allier et Gard
« Mes fameux Mille » J'entrevois au bout du tunnel
Rassuré que « mon millième » j'irais chercher au col de l'Echelle
Puis, jusqu'au chaleureux mois de juillet
Mon tableau d'affichage restait strictement muet
« Rebelote ! » En cette sinueuse terre de l'Ardèche
Où de nouveau, Papa Hubert fut sur la brèche
En Savoie comme dans ce superbe Briançonnais
Un deuxième Luxembourgeois est venu terminer
Une inoubliable collection de Mille Cols
Des Cols ! Dont il est loin d'avoir « Ras le Bol ! »

15 août 2004

Emile-Pierre Hubert

CC n°4897

COL DE LA SABINE

Ce vendredi 3 septembre 2004, je suis dans l'Aude à la conquête de nouveaux cols ; j'ai posé la voiture à Opouls et c'est à partir de ce village que je vais rayonner sur les environs à la quête, non pas du Graal, mais de nouvelles chevauchées en VTT.

Un peu d'histoire pour commencer ; le nom du village provient du latin oppidum signifiant forteresse en hauteur ; Il est clair que cela se vérifie aisément quand sur la colline au dessus du village, se dressent les ruines d'un château ; tout de suite le conte des sites cathares vient à l'esprit ; le château portera à partir de 1246 le nom de Salvaterra ; de nombreuses grottes sont présentes au pied du château d'où les noms de La Caune rouge et nègre ; le lieu dit « Périllos » non loin là , fût au Moyen-Age , une vicomté qui s'étendait jusqu'à Céret et même quelques terres en Catalogne.

Mais revenons à aujourd'hui ; il faut emprunter la D19 à l'ouest pour arriver sur un premier seuil d'où part à droite la route du col ; le site est aride et pierreux ; un panneau indique que dans les années 60 un avion « constellation » s'est crashé non loin de là en quittant l'aérodrome de Perpignan ; la route monte en épingles pour contourner la base du mont ; pas de végétation ; c'est le désert ; à la sortie d'un virage apparaissent les ruines ; au croisement avec une route, prendre à droite, contourner le pied du roc par la droite et se diriger nord est pour atteindre le col de la Sabine (66-373) ; en tout un dénivelé de 180 m.

Michel Prieur

CC n°629

LE COL VIEUX : MON MILLIÈME COL

Ah, celui-là, je l'avais mis en réserve sur mes tablettes, et cela, je l'avoue, depuis quelques années... Mon millième, le col Vieux ! Ce n'est pas par hasard que je l'ai choisi : son nom correspond au qualificatif qui me désigne aujourd'hui, sur le parcours de mes 73 printemps.

Que voulez-vous, c'est ainsi, il faut savoir accepter et comme dit si bien l'adage populaire : « on ne peut pas être et avoir été ! »

Du haut du col Agnel, le plus haut d'Europe il y a de cela quelques décennies, que je viens de franchir en 999ème position de ma collection personnelle, le regard, après avoir admiré le décor majestueux alentour, se tourne vers la pente déjà franchie qui soudain devient une montagne quasi infranchissable tant les cyclos qui s'y trouvent encore paraissent de minuscules fourmis à l'assaut d'un eldorado chimérique et lointain...

La pensée regarde aussi intérieurement vers l'arrière : le décor s'y prête, la grandeur de la nature, le silence, la beauté des lieux, l'examen interne du passé !

Que n'ai-je point apprécié plus tôt ce que la vie me donne pour un temps seulement ? L'insouciance de la jeunesse devant l'échéance de l'homme ! La jeunesse, ah oui, c'est beau ! L'horloge devrait y marquer un temps d'arrêt. « Ma jeunesse ! » Dans le souffle court d'un col, je la vois souvent s'écouler près de moi comme une source de montagne limpide et claire à laquelle je ne pourrai plus boire. Il en est bien ainsi pour tout un chacun, que se soit dans un col ou ailleurs. C'est le parcours inexorable de la vie !

Après l'Agnel, retour sur mes pas et à deux kilomètres, par un sentier de montagne, j'« attaque » le col Vieux qui se trouve tout près, là-haut, tout là-haut à 2810 m d'altitude dans une échancrure du Pain de Sucre, sentinelle immuable du mont Viso. C'est lui que je veux aujourd'hui, mon but, mon désir... puis il passera lui aussi du rêve au souvenir !

A pied, je pousse, arc-bouté sur les mollets et les reins, ahane sur les versants de cette pente abrupte, franchis des ruisselets sur des pierres plates disposées et calées, glisse dans des ornières multiples et perds l'équilibre sur des pierriers dus à l'érosion de la montagne, sous les méfaits des éléments et des siècles. Pégase, mon fidèle coursier, n'en peut plus. Il m'interpelle soudain, le souffle court :

- « Dis donc, la prochaine fois, si d'aventure tu envisages de fréquenter de pareils itinéraires, sans aucune mesure avec ma condition de Cheval Ailé qui fit jaillir de la montagne la fontaine de l'Hippocrène, tu prendras un mulet ou mieux, un bardot des Alpes, autrement dit un VTT !

- OK, message reçu 5 sur 5, mais tu avoueras, mon cher Pégase, que le décor en vaut la peine ! »

Il poursuit tout de go sur un ton plus conciliant après sa sévère algarade que la fatigue accumulée explique.

- « Là, au sommet, tu devrais continuer à pédaler, pédaler, pédaler calmement. Tu t'élèverais doucement, sans effort, sans soucis, sans fatigue, sans stress, laissant dans la vallée où se disputent les hommes, tes tracas, tes peines, tes angoisses et la condition humaine ! Tu rejoindrais, sans connaître les affres et les douleurs de la vieillesse qui te guettent, le petit nuage blanc qui passe là-haut dans le ciel des Alpes. Tu partirais cyclant et comblé vers le firmament cyclotouristique et disparaîtrais, tel un ectoplasme vaporeux émané d'un médium.

- Oui, mon Pégase, je signe, il suffit peut-être d'y croire fermement, mais hélas mes essais demeurent infructueux ! J'ai des semelles aux pieds, vois-tu. Elles me tiennent inexorablement rivé à la terre des Hommes et malgré mes tentatives (la 1000ème aujourd'hui au col Vieux), elles m'interdisent de rejoindre ton Hélicon, régnant entre terre et ciel dans l'antichambre de l'Olympe ! »

Le petit nuage blanc s'est évanoui, s'est effiloché, a disparu ! Je dois donc redescendre avec toutes les précautions d'usage sur ce sentier cahoteux, espérant pouvoir, ici ou ailleurs, faire encore quelques tentatives tant que l'espoir guidera mon corps.

On devient vieux, paraît-il, quand on n'a plus de projets ! Pour ma part, j'en ai encore quelques-uns dans ma sacoche, et d'ici leur réalisation, il y aura, c'est sûr, d'autres petits nuages blancs qui s'évaporeront dans l'azur des Alpes.

André Beccat
CC n°3360

LE 2000ÈME DU GROS SAC :

Nous sommes une douzaine de bons copains qui cyclons ensemble un peu partout depuis plusieurs décennies. Nous aimons beaucoup les bons vins, la bonne chère, le vélo en montagne, les beaux cols ... et nos épouses, bien entendu ! Chacun d'entre nous totalise entre quelques centaines et quelques milliers de cols. Cinq sont membre des Cent Cols, trois vont enfin nous y rejoindre, mais les autres sont totalement allergiques à ce type de comptabilité.

Seniors pour la plupart, nous avons conservé des habitudes de potaches. Nous avons ainsi nos surnoms, notre vocabulaire, nos rites, nos plaisanteries... qui nous réjouissent toujours autant... même si leur répétition désole parfois nos familles. L'une de nos traditions est que celui d'entre nous qui va franchir la barre d'un millier de cols doit inviter ses amis à l'accompagner dans cette ascension millénaire... et surtout dans le bon gueuleton qui suivra cet exploit.

Acte 1 : juin 2004, nous recevons un mail du « Gros Sac », nous demandant de réserver impérativement le premier week-end de septembre pour franchir à ses côtés son 2.000ème col, puis déguster ensemble le gigantesque aioli que son épouse nous servira à cette occasion. Certes, ce surnom de « Gros Sac » n'est pas très original pour un gaillard de 1,95 m et de 110 à 115 kilos (selon les saisons). Habitant Cluses, il préfère évidemment celui de « Grand Massif », surtout lorsqu'il se trouve en présence de tiers, étrangers à notre folklore.

Il est important de préciser dès maintenant que notre Gros Sac a quand même grimpé tous les plus grands cols de l'arc alpin, des 3.000 et des 4.000 au Colorado, et des épouvantails comme le Zoncolan, l'Angliru, etc... Il présente probablement l'un des meilleurs ratios : cols/poids de notre Confrérie ! Sa convocation nous précise que le rendez-vous est fixé à Grans, dans les Bouches du Rhône, à quelques kilomètres au sud de Salon de Provence où notre ami possède une maison de famille. En revanche aucune information, ni sur le circuit, ni sur le col qu'il a choisi pour être son 2.000ème.

Acte 2 : bien entendu, nous confirmons tous notre venue. Nos randonnées de l'été se passent sans que nous arrivions à lui arracher le moindre tuyau sur ce col mystérieux. Nous sommes tous perplexes car, sachant qu'il va à Grans depuis très longtemps et qu'il a dû écumer tous les cols de la région, nous n'arrivons pas à identifier celui qu'il aurait pu oublier dans les Alpilles ou le Lubéron.

Samedi 4 septembre, nous sommes donc tous en selle à Grans à 9 h ... sans savoir où nous allons rouler, ni à quelle heure nous rentrerons. La seule information dont nous disposons par nos épouses est que l'aioli sera servi à 14 h dernier délai. Le Gros Sac prend le capitanat de route et nous voilà partis à sa suite au travers de zones industrielles, de parkings de supermarchés, de voies rapides, de ponts d'autoroutes et de TGV, de canaux, de lotissements en construction, d'abord de raffinerie, etc... Et, plus le peloton gronde, plus notre Gros Sac jubile !

A un moment donné, sur une petite route désespérante de platitude, nous arrivons à un carrefour important. Le Gros Sac nous arrête en disant : « Faites très attention, nous allons traverser la Nationale 7, regroupement de l'autre côté ». Après l'autoroute et le TGV, la Nationale 7 ... il ne manquait plus que cela ! Nous traversons prudemment entre les voitures et nous regroupons tous de l'autre côté. C'est alors que notre ami prend solennellement la parole et nous annonce avec un sourire béat de satisfaction :

- « Chers Amis, merci à tous de m'avoir accompagné, nous venons de franchir mon 2.000ème col, j'ai nommé : le Pas des Lanciers, inscrit dans un additif récent du Chauvot ».

Les réactions ne se font pas attendre. Hurllements des non-Centcolistes : « Imposture, mascarade, affligeant, pitoyable, grotesque... ». Gêne des Centcolistes : « Tu ne t'es pas trompé ? Tu es sûr qu'il est au Chauvot ? Tu aurais pu en choisir un autre, on a l'air fin ! ». Enfin, confusion du signataire (membre de la

CERP, je n'avais pourtant pas bien mémorisé les additifs, ni assez bien lu la dernière revue de la Confrérie): « Ce n'est pas possible, il n'y a aucun relief, ce ne peut pas être un col,... je vais vérifier tout cela ». Heureusement, le Gros Sac avait ensuite placé sur le chemin du retour le petit Col de Ste Anne ! Ses passages à 16, 18 voire 20 % firent rapidement taire les ricaneurs. Ils reprirent vigueur durant l'aïoli (superbe) et, sous les quolibets et les sarcasmes qui fusaient de toute part, il fut très difficile aux Centcolistes d'assurer la défense du sérieux de la Confrérie ! . Le Cerprien de service finit par taper en touche en promettant qu'il tirerait cette affaire au clair sans tarder.

Acte 3 : dès mon retour, je me jette donc sur les cartes et sur la documentation dont je dispose. Je finis par tomber sur l'additif 2003 qui comporte bien un « Pas des Lanciers » aux coordonnées Michelin : 13-0100 84-01 079-042 et sur la revue des Cent Cols 2004 dont 2 pages intéressantes sont consacrées à la toponymie de ce Pas des Lanciers. Puis, je sors le double décimètre et découvre avec ravissement que ce Pas des Lanciers là se trouve en fait sur la D 26, à une dizaine de km au nord de l'endroit où nous sommes passés. Notre Gros Sac s'est donc planté dans son circuit et n'a toujours pas franchi son 2.000ème col. D'un mail vengeur à l'intitulé : « Tout est à refaire, nous retournerons à Grans pour un second aïoli », je règle mes comptes avec mes copains en pensant sauver l'honneur de la Confrérie.

Patatras ! Quelques heures après, l'un d'entre eux : « Mahousse » (le « costaud » de la bande, évidemment), répond en me signalant, sur un ton plus qu'ironique, que si j'avais poussé mes recherches plus avant j'aurais également découvert, et cette fois-ci dans l'additif 2004, un autre Pas des Lanciers aux coordonnées Michelin : 13-0110 84-02 030-082 situé sur la Nationale 7 à l'endroit précis où nous l'avions traversée.

J'en appelle aussitôt à René Poty qui me confirme qu'il y a bien deux Pas des Lanciers, récemment inscrits au Chauvot (j'aurais dû m'en souvenir...), et qui m'envoie des scans de cartes démontrant l'existence de ces deux nominations. Grâce à ces cartes, j'essaye bien de m'en tirer honorablement en expliquant à mes amis que les coordonnées du Pas des Lanciers sur la N 7 sont plus probablement : 84-02 028-081, soit au niveau de la Colline du Pas des Lanciers, que: 84-02-030-082 au carrefour tout plat que nous avons traversé (le détail a son importance, le premier est à 110 m d'altitude et le second à ... 109 m !).

Mince satisfaction, mais peine perdue ! L'additif du Chauvot faisant foi, je dois reconnaître que le Gros Sac a donc bien franchi son 2 000ème col et qu'il n'y aura malheureusement pas de second aïoli.

Epilogue : quelques jours plus tard, je reçois un coup de téléphone du Gros Sac : « Figures-toi qu'hier, en consultant distraitemment la Michelin 84 avant de m'endormir, j'ai bondi du lit. Il y a un troisième Pas des Lanciers dans le même coin, légèrement au sud-est de Marignane ! ». Je lui réponds : « Tu ne crois pas que deux ça suffit ? » Et bien, il avait raison, il y a bien un troisième Pas des Lanciers dans le secteur. Certes, il n'est pas (encore) inscrit au Chauvot, mais si des « Pas » peuvent être assimilés à des « Cols », pourquoi celui-ci n'aurait-il pas la même destinée que les deux autres ?

Et puis, comme Michel de Brébisson nous a montré que « Lanciers » peut venir en fait de « l'Ancié » ou « l'Encié » qui signifie en vieux provençal: incision, échancrure, entaille, brèche, ...et que des brèches, il y en a des tas dans la région, nous ne sommes peut-être pas au bout de la liste !

Evidemment, le Gros Sac est très fier de son coup, car on se souviendra tous de son 2 000ème col. Pour ma part, je choisirai pour mon 2 000ème « un vrai beau col de montagne » à 2 000 m ou plus. En revanche, il me sera certainement difficile de faire aussi bien que son aïoli !

Bernard Chalchat
CC n°837

LE MILLIÈME, LE PLUS BEAU : COL D'AÏNATA 2590M (LIBAN)

Lorsque j'ai découvert l'existence du club des Cent Cols, le principe m'a tout de suite séduit. Subsistait malgré tout une petite déception : je pouvais déjà y entrer. Quel dommage d'avoir fixé la limite à seulement 100 cols ! J'avais tout juste vingt ans et un gros appétit m'autorisait à penser qu'à ce rythme, je pourrais passer la barre des mille cols prochainement... Mais c'était sans compter les aléas qui jalonnent la vie d'un homme, le vélo ne pouvant toujours occuper une place prioritaire...

C'est finalement à l'aube de mes quarante ans que le millième col devient accessible. Etre en passe de franchir son millième col est déjà en soi une grande satisfaction. Pouvoir choisir, pour cette occasion, une ascension exceptionnelle serait vraiment la cerise sur le gâteau; car lorsqu'on arrive à ce stade de sa « carrière centcoliste », il faut aller la chercher loin ! Ca tombe bien, je prépare un grand périple depuis quelques années : Paris - Beyrouth !

Ma femme est libanaise. L'idée de parcourir le chemin qui sépare nos deux cultures à vélo, la vitesse idéale pour appréhender l'évolution, me trottait dans la tête depuis quelques années. Trois de mes meilleurs compagnons d'escapades cyclistes sont prêts à se lancer avec moi dans cette aventure. Le parcours traverse douze pays en passant par les Vosges, la Forêt Noire, les Alpes Tyroliennes et Juliennes, le Balkan, les montagnes du Köroglu, la chaîne du Taurus et enfin les Monts Liban. Il y a sûrement de quoi faire une belle moisson de cols ! Heureux hasard ou signe du destin, lorsque je finalise l'itinéraire et comptabilise les cols rencontrés, mon millième col pourrait être le col d'Aïnata (ou col des Cèdres) à 2590m au Liban, le rêve ! Nous partons le 1er mai 2005.

Sur notre longue route de 5000 km, trois cols doivent être shuntés dans les Alpes du Vorarlberg en Autriche, fermés à cause de la neige, mais comme par enchantement, ils seront au fil des kilomètres remplacés par trois autres non indiqués sur les cartes ! Bref, le 6 juin 2005 à 8 h 30, nous sommes à Tripoli au pied du col d'Aïnata. Il porte l'indice 1000 sur ma liste de cols...

Je ne pouvais espérer mieux :

C'est un retour aux sources. Le voyage itinérant en cyclo-camping est à l'origine de ma passion pour le vélo. Comme pour mes deux cents premiers cols, je vais franchir ce col en ayant parcouru tout le chemin à vélo depuis mon domicile. Hier angevin, aujourd'hui parisien...

C'est un lieu familial qui reste attaché à mon histoire. Ma femme est originaire de Baalbeck situé dans la plaine de la Bekaa, juste derrière ce col, le plus connu du Liban. De nombreuses fois, je l'ai passé, mais jamais à vélo.

C'est une ascension exceptionnelle. Partant du niveau de la mer, de Tripoli, c'est près de 2600m de dénivelé à grimper d'un coup sur un seul col. Jamais je n'ai rencontré cela dans ma vie de cycliste !...

Enfin, c'est l'aboutissement d'un long périple avec mes meilleurs amis. En pleine euphorie, je suis dans un véritable état de grâce pour attaquer l'ascension de ce col, même si hier l'étape a été longue (196km) et que la fatigue s'est accumulée durant ces 33 jours de route...

Pour défier avec nous ce géant, Maxime Chaaya, ancien champion cycliste libanais, et Jacques, un cycliste normand travaillant depuis trois ans au Liban, sont venus ce matin nous prêter cuisse forte. Le ciel est pur, une bonne chaleur commence à s'installer et derrière nous la Méditerranée est superbe. Il faut y aller, attaquer droit dans le pentu !

Ca discute pas mal dans les premières rampes avec nos deux hôtes qui, à vide, semblent très à l'aise ! Nous sommes vite essoufflés avec notre charge et sommes obligés d'imposer notre rythme de croisière. La route s'élève rapidement au dessus de la mer, si belle qu'il ne faut pas trop la regarder pour résister à la tentation du demi-tour pour aller piquer une tête !...

L'itinéraire conseillé par nos amis évite la voie principale jusqu'à Ammioun. Nous apprécions la tranquillité et les petits villages aux maisons traditionnelles encore préservées même si nous devons perdre 300 m de dénivelé ensuite pour retrouver la route principale... Il fait très chaud à Kousba et il faut déjà faire le plein. Quelques délicieuses pâtisseries de la maison Hallab ne peuvent pas nous faire de mal ! La pente est sévère (10 % ?), la route est droite et il n'y a pas d'ombre. C'est probablement le passage le plus pénible. Le groupe se désunit un peu, chacun roulant à sa mesure en essayant de gérer son effort pour être sûr d'arriver au bout. C'est dans ces moments de solitude, face à la montagne, tout en gérant sereinement son effort, que le grimpeur de cols se laisse porter par son âme vagabonde...

Je passe alors en revue les cols qui m'ont le plus marqué. Le premier, la Croix Morand (63-1401), vécu comme un véritable triomphe, remonte à 1981. J'étais avec Bruno qui est encore là aujourd'hui à mes côtés pour le millième. Il y a ensuite tous les grands cols du Tour de France procurant à chaque fois une grande satisfaction, celle d'avoir côtoyé et su dompter ces hauts lieux de l'histoire cycliste. Je me rappelle avoir souffert moi aussi dans d'autres cols au pourcentage abominable : le Grand Colombier (01-1500), le Burdincurutcheta (64-1135a), la Forcella Longeres (2330m-Veneto) ou plus récemment dans le Wurzen Pass (1073m-Autriche). Il y a aussi les cols où la foudre pour seule accompagnatrice vous fait claquer des dents : col de Menée (26-1402b), col de la Vaccia (2A-1193b). Il y a ceux qu'on a osé faire en début ou en fin de saison, sans considérer les dangers de la montagne, saisi par le froid dans le col des Champs (04-2040) à tel point que mes doigts gelés n'arrivaient plus à contrôler le freinage, ou pire encore, dans le col de l'Arpettaz (73-1581) où j'ai dû frapper à la porte d'un chalet pour qu'on me prête des vêtements afin de pouvoir terminer la descente tellement mon vélo tremblait ! Par opposition, il y a ceux passés dans la fournaise (37°C) : le col de Fix St-Geney (43-1109) lors de ma diagonale Brest-Menton, ou encore le bien nommé col de la Chaudière (26-1047) ! Enfin, les rares où j'étais à l'agonie, fiévreux, malade : la Chavade (07-1266) ou la Bonette (04-2715) où j'ai dû renoncer la première fois.

Je me souviens aussi des cols ridicules comme celui de Beaulieu (06-0024) ou de Casse-Cou (21m -Nouvelle Calédonie), des cols où j'ai eu l'impression d'être aux manœuvres d'une locomotive que rien n'arrête : col des Gets (74-1163), col de Turini (06-1607b). Mes quelques expériences en cols muletier ont toujours été des grands moments : la Collade des Roques Blanches (66-2252), le Parpaillon (04-2637) ou encore le Colle Dell Assieta (2472m-Piémont). Comment oublier le col des Tempêtes (84-1829) monté trois fois dans la même journée, c'est cinglé ! Pour finir, les plus beaux resteront : le Cornet de Roselend (73-1968), le Colle de Valcavera (2416m-Piémont), le Stelvio (2758m-Lombardie), la Lombarde (06-2350a)... mais j'en oublie sûrement !

La beauté du paysage me ramène au présent lorsque nous quittons cette grande voie pour prendre une route qui tortille au dessus des gorges de la Kadisha. Les vues sont assez vertigineuses et nous rencontrons de superbes villages maronites où les maisons sont toutes ornées de splendides tonnelles de vigne.

A Hasroun, deux cyclistes venant en sens inverse m'arrêtent. Intrigués par notre « convoi », Bassam et son cousin veulent savoir d'où nous arrivons et où nous allons. Après une sympathique conversation, nous échangeons nos adresses pour les aiguiller sur le matériel qu'ils souhaitent acquérir en France. Les cyclistes sont rares au Liban où l'automobile est reine (pas de place pour la petite...).

L'équipe se regroupe à Bcharré pour se ravitailler rapidement. C'est le labne et le khobz qui passent le mieux (fromage blanc avec des galettes de pain), il fait chaud. Maxime et Jacques doivent nous quitter, nous les remercions pour ce super moment partagé ensemble.

Nous approchons bientôt des fameux cèdres du Liban. L'espace restreint occupé par ces arbres millénaires peut décevoir. Le site s'apparente plus à un bosquet qu'à une véritable forêt. C'est la région du Chouf au Liban qui compte le plus grand nombre de cèdres. Mais ce site biblique invite au respect, la présence des cèdres conférant l'impression de domination de la montagne.

Un peu plus loin, à partir de 2000 m d'altitude, la montagne est nue avec quelques névés accrochés ci et là. L'atmosphère devient plus commune. C'est celle qu'on a l'habitude de rencontrer dans le final des cols de haute montagne : un paysage assez austère où cependant la couleur rose des Monts Liban, appelée aussi « montagne aux parfums », flirtant avec le bleu du ciel adoucit ce caractère.

Quatre grands lacets se dessinent au dessus de nous au bout desquels on distingue très nettement le col. La température est meilleure et nos jambes retrouvent un peu de tonus. Au loin, nous pouvons maintenant deviner la mer qui scintille. C'est depuis tout là-bas que nous sommes partis ce matin ! Quel col !

Tel un coureur franchissant la ligne d'arrivée, je remonte ma fermeture de maillot et me redresse fièrement pour franchir mon millième col, le plus beau.

Des congères impressionnantes nous encadrent au passage du col. De l'autre côté, la plaine de la Bekaa est magnifique, une mosaïque de couleurs devant les Monts Anti-Liban superbement éclairés. La police est là pour nous escorter dans la descente jusqu'à Baalbeck où nous sommes attendus par la Mission Culturelle Française. C'est le début d'une folle parade...

Jérôme Saunier
CC n°2859

LA TRAVERSÉE DES ANDES DU PÉROU

Quand un pilote de l'Aéropostale s'est écrasé sur une pente enneigée des Andes au tout début de l'aviation, il s'est préoccupé des journées entières afin que son corps au moins soit retrouvé. Sinon sa femme n'aurait pas de pension de veuve. On le retrouvera à demi-mort. Vol de nuit d'Antoine de Saint-Exupéry est un livre qui pique la curiosité. Je l'ai lu quand j'étais adolescent. Voilà une des raisons pour faire une randonnée en vélo dans ces régions avant d'atteindre la soixantaine.

C'est un défi de traverser à vélo et tout seul les Andes où les cols et les plaines sont situés au-dessus de quatre mille mètres et on y retrouve des vestiges mystérieux de civilisations perdues. Au cours de la première semaine il s'agit surtout de s'habituer à l'altitude. Voilà pourquoi j'ai pris immédiatement un avion de Lima à Cuzco pour m'acclimater à la vie à une altitude de 3500 mètres. Des journées passionnantes. A la fin de la semaine l'Incatrail : une randonnée de quatre jours au mystérieux Machu Picchu, un site archéologique Inca sur un des contreforts de la vallée sainte. « Visiter le Pérou sans faire escale au Machu Picchu, c'est comme un voyage en Egypte sans voir les pyramides », ai-je lu quelque part.

TOUT SEUL À TRAVERS LES ANDES :

La distance de Cuzco à Nazca, à travers les Andes, est à peu près de 700 kilomètres. Pas de problème. Rouler seul non plus. Voilà qui est agréable. Cela mène à des rencontres intéressantes. Dangereux ? Une grande ville présente davantage de dangers. Le défi se trouve dans l'altitude et dans la distance entre les petits villages et les petites villes. Les distances entre ces localités sont trop grandes pour une journée de vélo. Les possibilités de logement limitent les étapes du jour à 50 ou à 70 kilomètres.

Muni d'une petite tente, d'un sac de couchage polaire, d'une combinaison de ski et d'une série d'anciennes cartes détaillées, je me mets en route tout en croyant que les distances et les altitudes collent. C'est une idée naïve. Des étapes de plat s'avèrent être en partie parsemées de vallées de rivières qui descendent de 800 ou de 1200 mètres. Les 27 kilos de bagages entassés sur mon fantastique Koga World Traveller rappellent tous les jours la règle d'or du cyclotouriste : « Tout ce qu'on n'emporte pas, c'est autant de pris. »

Il y a bien des chemins de montagne magnifiques, des fleurs, des cactus hauts de quelques mètres. Et puis des descentes énervantes. Le long de la route, on voit énormément de petites tombes à des endroits où une victime de la circulation a trouvé la mort. Les cyclotouristes imposent en général le respect. Les chiens errants contre lesquels tout le monde me met en garde, se sont révélés moins agressifs que prévu. Probablement grâce au fait que je connais bien les chiens depuis mon enfance, j'ose même chasser les spécimens qui ont l'air le plus redoutable. Le plus souvent ce sont des trouillards, néanmoins il faut faire attention.

DES VIRAGES COMME DES MÉANDRES :

Le premier col, l'Abra de Huillque, se situe d'après mon relevé à une altitude de 3900 mètres. La carte indique quatre mille. La montée se fait tellement lentement que je n'en crois pas mes yeux, quand j'arrive au sommet.

- « si señor, si, abra aqui !, » confirment deux paysans qui passent.

Vous avez dit col élevé ? Pas question de manquer d'oxygène. Abracadabrant. Je refuse de noter ce col d'une hauteur imprécise dans mon carnet de route comme mon premier exemplaire de quatre mille mètres et je marque donc 3900 mètres. Quelques centaines de mètres plus loin, ce col révèle sa vraie

nature : d'énormes lacets dans les virages de descente. Dans un village à mi-chemin des enfants m'interrogent avec beaucoup de curiosité. D'où ? Holanda ! Pour aller où ? Nazca ! Solo ? Si ! Il est dingue, ce type, pensent-ils selon moi dans leur langue des Quechuas. Certains d'entre eux parlent un peu anglais. On dirait qu'ils sont collés à mon vélo comme du chewing-gum. Tous ces accessoires, quel luxe. Combien ça coûte ? Impayable ! Le col suivant se pose là. Des heures à vélo avec une dénivellation de trois à quatre pour cent. Ici et là il y a sur les rochers des indications à la peinture pour montrer au millimètre près les distances et les altitudes. Le sommet, où je déjeune, s'élève à 3983 mètres et 479 millimètres. Au loin la cordillère enneigée de Vilcabamba avec son célèbre Salcantay que j'ai aperçu de l'avion et qui brille au soleil dans sa blancheur. Le ciel se couvre. Il commence à faire froid. Je mets un K-way jaune et des collants. La descente. Dix kilomètres d'asphalte noir. Des averses de grêle. De la pluie. Brusquement le bitume s'arrête. La boue et les rochers tiennent lieu de chaussée. La chaussée ? Un lit de rivière plutôt ! Vingt kilomètres à parcourir dans un borbier aux tons orange et jaunes. Patatras ! Crevaison du pneu avant à cause d'un morceau de rocher pointu.

BRUIT DE CASCADE :

Complètement orange j'arrive dans la capitale de province, Abancay. Il fait une chaleur tropicale. Les rues sont ornées de personnages religieux joliment coloriés et faits de feuilles vertes, de fleurs, de copeaux peints et de farine blanche. Tout cela en vue d'une procession, le soir. Des scènes émouvantes. Puis quinze kilomètres de descente par la Panamericana Nortes jusqu'à la sortie vers Chalhuanca. Toujours pas d'asphalte. Est-ce bien la bonne sortie près du pont ? Aucun poteau indicateur. Donc il va falloir attendre l'arrivée d'un car ou d'un camion pour obtenir la confirmation de la bonne direction. L'itinéraire suit un canyon en amont entrecoupé de temps à autre d'un pont ou d'un petit tunnel. Après des heures de montée le bruit de l'eau qui tombe en cascade m'est devenu assez familier. Là où il y a des belles crevasses en pente raide, l'eau saute de partout, de temps à autre le bruit fait place au piaillage de grands groupes de perruches vertes qui s'envolent effrayées ou au bruit de moteur d'une voiture qui passe. Ce bruit de cascade disparaîtra seulement juste avant le col, l'Abra Chicurune, haut de 4214 mètres. Mais avant d'en arriver là, il se passe des choses moins drôles.

DÉSHYDRATÉ ET RÉFRIGÉRÉ :

J'ai traversé les Andes. Ne me demandez pas comment. Promesa, un village minuscule, sans électricité. Bien malade pendant deux jours. La diarrhée me surprend la nuit où je dors sous la tente dans un camp de cantonniers. Ensuite je suis resté couché chez eux pendant deux jours dans une remise. Malgré mes tentatives de protestations le chef d'équipe me fait transporter au petit hôpital local par les Carreteras, la gendarmerie routière. Ce sont des gens très sympas. Une petite journée à l'hôpital, car il paraît que je suis passablement déshydraté et à cause de cela assez apathique. C'est une idée alarmante dont on ne se rend pas compte, même en étant médecin soi-même. Cela vaut aussi pour la réfrigération.

Une fois plus ou moins rétabli, j'attaque l'Abra Chicurune. Un col magnifique qui compte sept lacets. Je monte à un rythme régulier, consultant sans arrêt le cardiofréquence-mètre Polar qui mesure aussi bien le battement du cœur que l'altitude. D'abord il n'y a que des vastes pampas à environ quatre mille mètres avec ça et là quelques cols plus élevés. Des cieux bleus magnifiques et au lointain brillent des sommets blancs. Peu avant le sommet de ce deuxième col de quatre mille mètres au cours de la journée – l'Abra Huashuaccasa – le ciel se noircit. La grêle tombe dru et il fait un froid glacial. En quelques secondes l'asphalte noir est devenu blanc. Je cherche un abri en m'appuyant contre un rocher escarpé. Au bout d'un quart d'heure retentit le lent et lourd vrombissement d'un moteur diesel. Il paraît que c'est le car express pour Nazca par Puquio. Le vélo sur la galerie et moi, tout grelottant, dans le car. Partout je vois des visages pleins de pitié. Quel est celui qui va faire du vélo dans ces coins-là ?

Le lendemain j'ai pédalé un morceau en sens inverse en guise de compensation. Figurez-vous qu'on escamote des kilomètres. Cela, c'est tricher, pourraient faire remarquer mes amis cyclotouristes. Par conséquent, à nouveau la montée d'une bosse de plus de quatre mille mètres. Des perspectives sur les pampas, par-ci, par-là un lac et puis à nouveau une belle descente. Le cyclotourisme : voilà qui donne du plaisir!

CONDORS :

Manger et boire en cours de route ne posent pas de problème. Tous les dix, vingt kilomètres on trouve bien une petite auberge ou un petit magasin. Du coca, de l'Incacola, de la limonade, de l'eau minérale, des biscuits, des petits pains en forme de galettes et le plus souvent aussi des bananes qui poussent dans des petits champs le long de la route aux endroits ensoleillés et moins élevés. Il faut passer la nuit derrière une auberge ou dans une remise du seul magasin au village de Valdo, puisque camper derrière l'hôpital local a été interdit. Le magasin sert aussi d'auberge et de forge. Le propriétaire est fier comme un paon à cause de son hôte qui vient de si loin. Cela lui vaut des hordes de clients supplémentaires qui veulent tout savoir. La dernière bosse élevée des Andes me revient à 21 kilomètres de montée et chemin faisant on traverse seulement un hameau qui compte cinq maisons. Toujours des belles fleurs, car la limite de la végétation se situe ici à un niveau plus élevé que celui des Alpes.

Le sommet du Condorcenco (4140 mètres) a l'air morne avec au loin ses vastes pampas d'un jaune brunâtre. Morne seulement jusqu'à l'apparition de deux condors. Ils disparaissent aussitôt. Je sais de quoi il s'agit. Au moment où je me demande où ils ont disparu, j'aperçois en haut derrière moi un grand troupeau de vicuñas (vigognes). Ce sont des lamas fauves qui ressemblent à des chevreuils et qui commencent à s'énerver. La meute des condors fonce. Tout cela à quelques centaines de mètres. Après un moment d'hésitation j'y vais à pied pour prendre quelques photos de près, en faisant bien attention que ces oiseaux d'une envergure de trois mètres respectent un fada de cyclo néerlandais en k-way jaune. Les condors noirs détestent le jaune. La preuve. Un faon à moitié vidé et sans yeux se retrouve plus tard sur la photo.

DESCENTE DE CENT KILOMÈTRES :

Qui l'a déjà fait ? D'abord une dizaine de kilomètres à travers les pampas, des steppes légèrement vallonnées, ensuite le parc national « Pampas de Galeras », un petit col, et puis des lacets sans fin vers le bas. Des rangées de montagnes l'une après l'autre, séparées par différentes couleurs qui varient du ciel bleu au gris des nuages. Un peu de soleil et pourtant il fait frisquet. Faut regonfler les pneus pour obtenir une meilleure tenue de la route. Reste encore une petite compétition avec un camion qui finit par gagner juste avant Nazca.

Quelle traversée des Andes ! Je suis soulagé de ne pas être obligé de faire le trajet en sens inverse comme j'en avais d'abord l'intention. Et puis Nazca. Que la vie peut être belle ! J'ai atteint mes objectifs, c'est-à-dire Machu Picchu, la traversée des Andes et les lignes de Nazca. Il me reste encore une promenade à vélo le long de ces lignes mystérieuses et séculaires. D'une colline ou d'une tour de guet on peut parfaitement observer la longue ligne droite. Les formes d'animaux sont beaucoup plus floues à cause de leur dimension énorme. Du haut du ciel à bord d'un petit avion Cessna, c'est l'inverse. Des formes fascinantes. Le célèbre singe avec sa queue en spirale se compose d'une seule ligne et mesure 90 mètres. Le héron est avec ses 285 mètres la plus grande forme animale. Les lignes datent de quinze cents à deux mille cinq cents ans. Qu'est-ce qui a motivé ces braves gens de Nazca ? Est-ce que c'est un calendrier astronomique ? Est-ce que ce sont des prières aux dieux des montagnes ? Des marques pour indiquer des emplacements d'eau ? On l'ignore.

Le vol en avion devient tout à fait fantastique quand j'obtiens le droit de piloter le Cessna jusqu'au petit

aérodrome. Aux environs de Nazca il y a beaucoup d'autres curiosités telles que les canalisations d'eau souterraines et le cimetière séculaire en plein air où les momies sont assises dans leur tombe, les genoux repliés. Tout cela est très intéressant mais ce serait trop long pour cet article. Cela vaut aussi pour le voyage en car vers l'Océan Pacifique ; l'excursion en car à Inca et à Pisco pour continuer ensuite vers Lima ; ainsi que pour la promenade en bateau aux colonies de la faune maritime aux îles Ballestas, la randonnée en vélo sur la presqu'île de Paracas, une sorte de Sahara au bord de la mer. Je ne parlerai pas non plus des nombreuses rencontres fantastiques faites au cours de cet inoubliable aventure cyclotouriste aux Andes du Pérou.

Kor van Hulst
CC 3491

INFORMATION :

- Lonely Planet. Pérou e.a. pour l'hébergement, les routes et information touristique.
- L'internet fournit beaucoup de renseignements : www.cusiwasi.com etc.

Cet article est une traduction par Philippe Wijkamp, à Bunnik, NL, d'un article dans «FietsSport Magazine», 2001, no 2. «FietsSport Magazine» c'est le Magazine officiel de NTFU. NTFU, c'est L'Union de Cyclotourisme de Hollande.

OVERSTEEK DOOR DE ANDES VAN PERU

Geïnspireerd door 'Vol de Nuits' van de vlieger-schrijver Antoine de Saint-Exupéry wil ik de Andes over fietsen. Alleen, voor ik 60 word. Meteen ook Nazca zien en Machu Picchu bezoeken. Drie doelen.

Nazca, beroemd vanwege lange mysterieuze lijnen door de Andes en de schitterende geometrische figuren. Om aan hoogte te wennen eerst het Inca-trail lopen naar Machu Picchu, de mysterieuze Inca-stad, diep in het tropische oerwoud. Een pas van 4200 m.

De oversteek van Cuzco naar Nazca is ongeveer 700 kilometer. Niet ver. Wel een vijftal passen van ver boven de 4000 meter. Op mijn Koga-Miyata World Traveller met 27 kg bagage, waaronder een tentje, een poolslaapzak en een ski-overall tegen de kou.

De eerste pas is 3900 meter. Geen zuurstoftekort, geen hoogteziekte. Eindeloze guirlandes van afdalbochten. In de dorpjes wil iedereen alles weten. Op rotsen staan soms de afstanden en hoogten geschilderd. Vaak goed weer. Een paar keer kou, hagel en regen. Meestal goed wegdek. Een keer een kilometerslange oranje-gele modderstroom. Nauwelijks verkeer. Tropische flora en fauna. Prachtige vergezichten. Twee dagen flink ziek. Diarree. Daarna weer in rustig tempo omhoog ter voorkoming van hoogteziekte. Zorgen dat je niet hijgt, blijkt een goede remedie. Voedsel en drank is geen probleem. Overnachten is des te lastiger. Soms kamperen, soms een schuurtje. Vaak een eenvoudig logement. Condors, arenden en vicuña's, de goudgele lama's van de Andes.

Honderd kilometer afdalen naar Nazca. Honderd kilometer genieten. Fietsen langs de eeuwenoude mysterieuze Nazca-lijnen. Zelf de Cessna vliegen. Wat is een fietsreis leuk!

Kor van Hulst
CC n°3491

LA CHASSE... À L'OURS AU GLACIER NATIONAL PARK

MONTANA (ETATS-UNIS)

Ce dimanche 15 août, ayant mis le réveil à 5 h 30, je pars à 6 h 15. Le jour se lève à peine ; il fait 10° à l'altitude 1300 m. Je laisse Madeleine à l'hôtel. Je pense qu'il me faudra environ 3 heures pour arriver en haut du « Logan Pass ». Il y a 30 km d'ascension et 700 m d'élévation.

Dès les premiers coups de pédale, le spectacle est magnifique. Les sommets enneigés à 3000 m sont enveloppés d'une légère brume. Ils se reflètent dans le lac en contrebas. Il est 6 h 30. Alors que le soleil rougissant tente une percée au-dessus des montagnes, que vois-je ? Mais ce n'est pas vrai ... ? Un ours de la taille d'un gros chien des Pyrénées est en train de petit-déjeuner en contrebas de la route. C'est un magnifique grizzli. Il est à environ 15 m de moi et ma présence n'a pas l'air de le préoccuper. D'ailleurs, m'avait-il vu ? A un moment, il relève la tête, m'aperçoit et sans s'affoler (je pense que je suis plus anxieux que lui..) part en trotinant. Je lui fais un salut de la main et lui laisse vivre sa vie et moi la mienne. Il me reste 25 km pour arriver au col. Les montagnes sont devenues rouges sous l'effet du soleil. Les mots me manquent pour décrire la splendeur du paysage. Pour en revenir au col, il s'agit d'abord de 14 km de faux plats montants et descendants, à 1 ou 2 %. En partant de l'hôtel, il n'y avait pas un souffle de vent. C'est fastoche ! Ensuite, et bien il faut bien faire le reste, c'est-à-dire encore 16 km et 700 d'élévation avec des zones de plats et de légères descentes. Quand ça monte, c'est du 5 %, voire du 6 % sur la fin. Vous l'aurez compris, c'est un col facile et j'arrive au sommet 2 h 15 après mon départ de l'hôtel et Mad n'est pas encore arrivée.. Il me faut l'attendre 30 mn (et cela représente une éternité !) Heureusement, j'ai de quoi me couvrir car à 8 h 30 et à 2000 m d'altitude, il fait plutôt frisquet.

Cette ascension restera pour moi un souvenir extraordinaire : des décors époustouffants, une rencontre peu banale et une montée relativement facile (et de plus, presque aucune voiture à cette heure matinale !).

Guy Delano
CC n°2004

MOSQUITO PASS

Début décembre 2003, un message de Robert de Rudder annonçait, sur la liste de diffusion, qu'un « train » de trois chasseurs de cols proposait une quatrième, voire une cinquième place, pour un périple au Colorado prévu pour les mois de septembre et octobre à venir. Le message précisait que l'objectif était de gravir des cols, des cols et ... encore des cols.

Ma mémoire se contentait d'enregistrer le message qui, sournoisement, faisait son chemin et, fin décembre, alors que je gravissais en Catalogne espagnole les modestes derniers cols de ma liste 2003, sur mon vélo, irremplaçable support à la réflexion et inégalable stimulant à la prise de décision, je décidais de proposer ma candidature pour ce séjour aux Etats-Unis. Mon entourage, consulté, n'émettant pas de réserve majeure, j'envoyais à Robert une réponse favorable à son offre. C'était le début de l'aventure !

Après les préparatifs d'usage, consistant pour l'essentiel au repérage, sur la carte Delorme du Colorado (procurée directement aux USA par Internet), des cols énumérés dans la liste mise au point par Marcel Goll et généreusement distribuée par notre confrérie, nous atterrissons à Denver le 23 août. Nous sommes quatre : Jean-Pierre Decouty de Pessac, Robert Dervaux de Romilly-sur-Seine, Robert de Rudder de Grenoble et moi-même. On pourra lire le compte-rendu plus exhaustif de ce voyage sur le site des Cent Cols.

L'Amérique ! Tout est plus grand, tout est plus haut, tout est carré (depuis les croisements des rues jusqu'aux mâchoires musclées par le chewing-gum). Le bruit et le poids ne gênent pas. Enfin un autre monde, le nouveau monde !

Le retour en France, billet en poche, est prévu pour le 26 octobre. Cela nous laisse plus de soixante jours pour « tutoyer » le maximum de points convoités et préalablement repérés dans les Montagnes Rocheuses.

La «Continental Divide », cette ligne de partage des eaux Atlantique/Pacifique qui court depuis l'Alaska jusqu'à la Terre de Feu (d'après les panneaux), sera grimpée plus de 20 fois, nous permettant d'inscrire sur notre liste, des cols prestigieux largement au-dessus de la barre des 2000 mètres que, rien que pour la musique des noms, je citerai dans l'ordre :

- Milner Pass (3279 m) (au-dessous de Roc Cut (3694 mètres)),
- Champion Pass (4011 mètres, avec la montée au Mont Evans à 4348 mètres point culminant de notre périple),
- Independence Pass (3686 mètres) (prestigieux),
- Monarch Pass (3445 mètres) (accueillis au sommet par la première neige (21 septembre),
- Hayden Pass (3264 mètres) (très très cher !),
- Marshall Pass (3310 mètres) (adorable de douceur).

Il est de grands cols qui nous marquent profondément et que nous citons spontanément tant notre mémoire a été impressionnée. Sans être très original, je pense au Port d'Aula, au Parpaillon, au Jandri, au Stelvio, à l'Iseran, au ... Pas des Gosolans, que je conseille vivement (ES-B-2430). La plupart des cols que nous avons gravis au Colorado passent au-dessus des 2000 mètres, cette barre sanctifiée par la règle des 5% et dont John Wilkinson nous confiait qu'elle l'avait beaucoup étonné : sa première liste ne devait pas comporter de col à moins de 2000 mètres ; il n'en avait pas trouvé ! John Wilkinson est citoyen américain, il est membre du CCC et réside près d'Aspen. Il nous a aimablement conviés à une soirée « barbecue » qui nous a aidés à mieux comprendre le pays.

Nous avons gravi plus de 160 cols dont 60 à plus de 3000 mètres et 2 à plus de 4000 mètres. J'ai parlé de l'incontournable Champion Pass (4011 mètres) au pied du Mont Evans. L'autre « 4000 », c'est le Mosquito Pass (4019 mètres).

Objet de cette modeste contribution à la revue 2005, ce magnifique grand col a profondément imprégné mon souvenir.

Au pied de la côte qui y conduit un panneau en forme de diligence nous apprend que cette piste a été construite pour le passage de la diligence joignant Denver et Leadville. Il fallait une détermination certaine pour oser faire passer une diligence à plus de 4000 mètres d'altitude et, en montant, dans les cailloux (tantôt sur le vélo (22 x 32), tantôt à pied) sur des rampes souvent supérieures à 10%, j'imaginai une diligence, tirée sans doute, par un grand nombre de vaillants chevaux qui devaient connaître la route et « souffler » à l'approche du point de basculement . Il me serait agréable d'en voir une reconstitution, ne serait-ce qu'au cinéma !

Au passage, la piste dessert plusieurs des nombreuses anciennes mines d'or du Colorado, aujourd'hui abandonnées, témoins de l'opiniâtreté des premiers successeurs des « natives ». Un kilomètre après la dernière mine, la piste change de versant en franchissant un très beau col géographique, non nommé dans le catalogue et évoqué par Frédéric Ferchaux. On est alors versant sud avec un panorama complètement différent et beaucoup de neige, y compris sur la piste.

De là, on devine le large passage sommital. Il doit rester 3 kilomètres pour l'atteindre. Au sommet, copieusement enneigé (nous sommes le 10 octobre 2004), un vent glacial nous laisse juste le temps de nous habiller et de prendre la photo souvenir avant de plonger dans la vallée.

Souvenir inoubliable que la montée vers cette belle et large échancrure à plus de 4000 mètres. Grand moment d'émotion durable qui, à lui seul mérite le déplacement.

Je souhaite que la quête infinie qui conduit vers des endroits toujours inédits me procure encore quelques uns de ces moments d'émotion. La recherche des cols nouveaux et leur atteinte est une jouissance purement intellectuelle. Elle se situe au-delà de ce que l'on peut éprouver avec le plaisir de l'objectif atteint et la satisfaction rencontrée au bout de l'effort.

L'effort physique s'efface devant ces grands moments.

René Marty
CC n°1956

« BONZOUR WAZAHA »

Ce sont assurément les deux mots que j'ai le plus entendus le long des quelques centaines de kilomètres parcourus à vélo sur les routes ou les pistes de « l'île rouge ».

Ils font l'effet d'une douce et lente onde de choc qui se propage à la même vitesse que moi. J'entends des cris à droite et à gauche de la route et je vois en même temps les petites têtes brunes se lever de leurs jeux ou de leurs occupations sur l'avant de ma route. Les plus proches se précipitent et crient « Bonzour waza ». Les plus éloignés lèvent la main et je devine les mêmes paroles prononcées sans presque les entendre. Des sourires découvrent une dentition blanche, encore intacte, et une réelle joie sur les visages accompagne cette rumeur qui me précède. Je dois parfois chercher d'où viennent ces cris et je découvre parfois les auteurs derrière un enclos à zébus, dans le lit d'une rivière ou parmi les piles de briques des nombreuses « briqueteries » artisanales. Cette liesse enfantine est déclenchée par ma silhouette casquée, mes couleurs vives et ma vélocité, trois éléments particulièrement incongrus, parmi les nombreux autres cyclistes autochtones.

Je me dois bien évidemment de répondre à ces signes amicaux et à ces « bonjour étranger ». Il m'a fallu d'abord apprendre la bonne réponse qui varie d'une ethnie à une autre. J'ai commencé par dire « manao-na » chez les Mérimas des Hautes-terres, puis « tsara madyna » chez les Betsileo, « salame » chez les Bara et « Sala ama » en pays Sakalava. Mais partout, la même misère criante faite de vêtements en lambeaux, de pieds nus, de nez qui coulent, de peaux sales et d'absence de jouets les plus élémentaires.

Les maisons bien évidemment sont très rustiques. Chaque ethnie a su adapter un habitat en rapport avec ses coutumes nombreuses et complexes, son activité agricole, la végétation et la géologie environnante. Elles sont petites et comprennent souvent une pièce unique. Elles sont très souvent réalisées avec divers végétaux tressés et recouvertes de feuillages. On trouve également des maisons en briques élaborées à base de terre et cuites dans un four à charbon de bois. C'est la seule source d'énergie abordable et c'est aussi la cause d'une déforestation particulièrement inquiétante et qui occasionne ces profondes blessures caractéristiques de Madagascar dues au ruissellement des eaux pluviales, les lavaka.

Nous avons loué un 4X4 avec chauffeur à qui nous faisons part de nos projets de visites des parcs nationaux situés de part et d'autre de l'axe Tananarive-Tulear, long de 1200 km. J'ai loué également un objet hybride entre le VTC et le VTT de marque MALAKI, fabrication malgache, pour un coût modique de 5 € par jour (60 000 FMG) et pour une durée de 12 jours. J'apprendrai plus tard que le prix d'un tel cycle neuf est d'environ 180 000 FMG. Le calcul n'est pas à mon avantage !

Pendant que mes amies et mon épouse (il y avait 3 dames avec moi) se lèvent doucement, déjeunent abondamment, peaufinent leur toilette, je pédale dès le petit matin en direction de nouveaux paysages et de cols quand il s'en présente. La même opération se renouvelle à midi quand ces dames se remettent à table pour un repas exotique, prolongé par une petite visite dans les marchés. Quant à moi, je me contente, pour mes repas de midi, des succulentes petites bananes roses que j'achète sur le bord des routes. Je me rattrape au repas du soir.

Les cols, ici, sont des vozontany, des cols en terre me traduit Aimé, le chauffeur, en me montrant son col de chemise pour traduire le mot vozon et me montre le sol pour traduire le mot tany, terre. Je délaisse le col de Mahafompona (2386 m), accessible à VTT, au travers de la belle montagne de l'Ankaratra. Mais je franchis vozontany Tapia au sud d'Antsirabé (1308 m). Je cherche vainement une pancarte que je ne m'attends d'ailleurs pas à trouver en ce pays en état d'appauvrissement avancé. Je me trouve sur les Hautes-terres, vaste étendue vallonnée d'où surgit parfois au loin, un massif plus haut, reliquat de très vieux volcans. Antsirabé, cette belle cité et ancien lieu de villégiature colonial est situé à 1550 m d'altitude ce qui lui confère un climat agréable. C'est maintenant un centre important de la taille et du négoce des pierres précieuses.

Quelques jours plus tard, je franchis vozontany Ratakatra (ou col d'Ambalavo) à 1309 m, avant de descendre sur Ambalavo. C'est la capitale du vin malgache, que nous avons bu sans enthousiasme à l'exception du clos Malaza blanc. Au sud se profilent les magnifiques bombements granitiques de l'Andringitra. Nous en avons parcouru une infime partie à pied à la recherche de Lémur catta, un charmant lémurien à la longue queue annelée blanche et noire. Ceux-ci sont véritablement sauvages et ne se laissent pas approcher de trop près. Nous en avons vu bien d'autres espèces au hasard de nos ballades dans les parcs. Nous en avons également nourris dans la main et avons subi quelques larcins quand nous n'étions pas assez généreux ou rapides à donner bananes ou ananas.

Aux collines boisées du Betsileo succèdent les grandes savanes du pays bara traversé par le splendide massif de l'Isalo aux reliefs ruiniformes de grés jaune ou brun. De profonds canyons abritent de véritables piscines naturelles bordées d'aloès, de bambous et de palmiers alimentées par des cascades caressantes pour qui s'y baigne.

En vélo, je traverse Ilakaka, la bien nommée, véritable bidonville champignon, issue de la ruée vers le saphir et autres pierres précieuses. C'est ce coupe-gorge que choisit un enfant pour traverser la route devant ma roue. Je l'évite de quelques millimètres et ne demande pas mon reste pour fuir ce lieu, tout heureux de l'issue favorable de cet incident pour l'enfant et moi même. Puis je grimpe sous un crachin breton un second vozontany Tapia à 1056 m qui marque une limite de provinces. A Toliara, sur le canal du Mozambique, tout proche du tropique du capricorne, une pancarte confirme la carte en indiquant en français, langue très largement utilisée là-bas, la réfection de la route N7 jusqu'au col des Tapias.

Désirant en savoir un peu plus sur les cols malgaches, je me suis rendu à la FTM, l'IGN locale, à Tana, afin d'étudier les cartes au 1/100 000 ou au 1/50 000. La vétusté des éditions est décevante et y interdit toute recherche fructueuse de col sur le papier.

Madagascar est un grand pays, aussi grand que la France et le Benelux réunis. L'île de Madagascar est aussi un beau pays, aux paysages variés, rythmés par un relief accidenté et une climatologie instantanée très nuancée. La flore et la faune présentent quelques particularités étonnantes et rares.

Mais c'est le peuple de Madagascar qui, à mon sens, laisse les plus beaux souvenirs. Ces gens sont d'une gentillesse extraordinaire, d'un calme et d'une douceur remarquable, arborent continuellement un large sourire, ignorent quasiment la mendicité et ont un sens aigu de l'hospitalité.

Bernard Giraudeau
CC n°3872

IMPRESSIONS D'HELVÉTIE

Victor Sieso a entrepris en juillet 2004 un vaste périple de 19 jours de voyage au départ d'Aniane (34), 3200 km aller et retour vers la Suisse où il a longtemps rencontré un temps maussade. Dans cet extrait de ses « Impressions d'Helvétie », il renoue avec le soleil, et nous invite à découvrir des lacs et barrages en écart des circuits traditionnels.

13ÈME ÉTAPE, GSTAAD-SION

L'aube a composé un paysage rempli de sereine quiétude, où ne brille que le soleil dans un ciel libre, où nulle brise ne parvient encore à la cime des sapins. Je ne sais pas si la Suisse lave plus blanc (titre d'un livre de Jean Ziegler), mais ce matin, elle extériorise son habit de lumière. Quant à savoir si cela va durer, je ne me fie qu'à l'instant présent, et donc je suis parti de bonne heure, traversant la rue principale de Gstaad (interdite aux véhicules, c'est très bien) encore déserte. Le bois des jolis chalets commençait à se réchauffer aux jeunes rayons surgis des cimes à portée de main.

Car l'avant-garde immaculée des monts abrupts s'est bien rapprochée : je vois des glaciers partout, fallait bien qu'un jour je les visionne entièrement ces géants anéantis par tant de jours de brumes froides et de pluies neigeuses ! J'ai le sentiment que la Suisse câline me fait un signe de connivence des plus séduisants pour y revenir une prochaine fois, l'air de dire : « je me suis un peu dévoilée, la prochaine fois, tu en verras un peu plus ! ».

Enfin je puis admirer sans entrave, je puis me payer le col de la Croix en tenue estivale, remettre les lunettes solaires. Je vais être servi en matière d'ourlets blancs, de virages jolis, de sapins authentiques, de profils harmonieux : un régal. Sans doute faut-il une telle conjonction des éléments pour sentir la foi agissante vous propulser, celle qui fait croire au bonheur, celle qui porte au rêve, celle qui porte le désir, celle qui donne envie de recommencer. Sans doute faut-il comme Paul Fabre avoir fait diagonale sur diagonale, avoir connu les affres et les difficultés sur des centaines de kilomètres pour éprouver cette flamme qui jamais ne se consume.

La montagne en verve décline sa beauté, et ça a l'air de vouloir continuer en plongeant sur le Valais, où la senteur fraîche des conifères fait place à l'haleine chaude (mais oui !) et acidulée de la vigne, au miel vigoureux des buddleias attracteurs de papillons.

Parvenu à Bex, je me croirais presque en France, en Maurienne ou telle autre grosse vallée ; le Mont Blanc que j'ai entrevu et qui m'a fait coucou n'est pas loin en effet, signe que ma randonnée inéluctablement avance vers la sortie. Café crème et crème sur le visage, les bras, qui commencent à « peler » malgré tout.

Comme hier au pied des montagnes, je remarque qu'on s'active avec une hâte certaine à retourner les foins, à les mettre en botte, à les récolter. Les gens d'ici doivent savoir que les ardeurs généreuses du soleil se payent d'orages fréquents, alors ils ne perdent pas de temps le moment venu.

Sur le fond extra plat, le vent en poupe me porte. Je passe de mignons petits villages, à l'un j'y trouve une épicerie ouverte où me ravitailler, à l'autre banc et fontaine dans ce qui forme une placette calme où je vais me poser pour me renflouer. Je longe une voie secondaire où la circulation est insignifiante. Je ne vois quasiment personne : on dirait le midi écrasé de soleil à l'heure de la sieste. Les vergers défilent, jeunes, opulents. Je ne sais si les abricots du Valais sont aussi goûteux que ceux de notre Roussillon, toujours est-il qu'ils arborent d'attrayantes couleurs rubicondes. Vers Chamoson, perché sur une butte infiniment longue, la vigne reprend le dessus, imposante, uniforme, au pied des à-pics déferlant des trois mille mètres, des rocs et des glaces.

Je rejoins la nationale peu avant Sion, grosse bourgade précédée par l'autre agglomération qui la jouxte presque : Conthey. C'est là que je m'engage résolument sur le flanc pentu du massif occidental, ayant choisi la remontée vers Derborence. De brûlants lacets visitent un vignoble passé au peigne fin, la pente n'y va pas de main morte, que la largeur de la route semble réduire. Aven domine les millions de ceps alignés, c'est là la limite avec la forêt rabougrie de pins, le début de l'entrée dans la vallée sauvage de Triquent, où tout ce décor viticole va s'évanouir pour livrer un paysage totalement distinct.

Schistes fiers, gneiss durs, songe de pierre, tunnels acrobatiques, profondeur des ravins que domine un minuscule ruban d'asphalte taillé héroïquement à travers des tonnes de roches, force des vents qui s'enroulent dans les maigres mélèzes et moi qui mouline plein d'émoi, parcouru de frissons, salant mes avant-bras. Le décor et l'ambiance sont mis pour aller saluer l'œil bleu de Derborence, ce minuscule lac phosphorescent isolé au pied de l'âpre montagne, celle que Charles Ferdinand Ramuz a mis en scène dans ses romans. Il suffit d'une évocation, et ce cadre qui paraîtrait petit pour d'autres prend une dimension magique propre à ébranler l'âme après avoir titillé les muscles.

L'altitude du terminus routier n'est pas extravagante, dans les 1400 mètres, mais le sentiment de solitude en ce vallon reculé, posé avec ses fermettes à fabriquer le fromage dans les étroits pâturages, est prégnant. Dans ce cirque tourmenté parcouru de larges rasades d'un vent agitateur, les propositions de balades sont légion, vers des cols muletiers haut perchés, sous le regard de cylindres pointus inviolables. Allez, au revoir, je m'en retourne, et la route déroule à nouveau sa magnificence. Vers 16 heures j'arrive à Sion : belle chaleur, belle ville avec son église fortifiée sur la colline de Valère, comme un Acropole fait pour l'invocation et la prière. Je cherche un hôtel pour tout à l'heure, car je compte visiter entre-temps une vallée du secteur. A l'hôtel du Rhône où je veux réserver, on me dit qu'il n'y a pas de problème, que c'est ouvert jusqu'à 23 h 30. Lorsque je m'enquiers sur la longueur de la route pour rallier Grande Dixence, la gentille dame me dit que ça fait une bonne trotte, que c'est son mari qui conduit et qu'elle ne saurait me préciser ni l'altitude du site ni le kilométrage même approximatif, mais elle ajoute quand même que c'est loin, c'est haut et que ça monte. Et que je peux en cas de retard voir de plus petits hôtels dans les villages de la vallée.

Bref, un concours de circonstances heureux en fin de compte, fait qu'ignorant de ce qui m'attend, je m'engage sans appréhension en vallée d'Héremence. J'ai bien vu sur la carte la vingtaine de bornes séparant Sion du barrage, avec de simples flèches de loin en loin signalant des pourcentages accessibles. La cote n'est pas portée, je donne au pif 1300-1500m. C'est l'heure de goûter pour le moment, je trouve juste au carrefour où la route prend le flanc en s'élevant (un peu comme à l'Alpe d'Huez) de quoi m'asseoir, de l'ombre, un container pour ne pas laisser de traces. Le soleil darde, il ne faisait en ville que 26°, mais sur la corniche qui s'arrache, le vent de l'après midi aidant, ça en devient presque étouffant. C'est le début d'une montée continue jusqu'à Vex, relativement pénible et sans ombre, où la vue se dégage sur l'ample fossé du Rhône. Je sens que la vallée d'Hérens-Héremence se creuse et part au loin. Evolène, Arolla, je ne suis pas sûr de pouvoir y aller : sur le terrain, les choses sont bien plus grosses que la carte ne le dit, mon temps est limité, je ne pourrai pas tout accomplir de ce que j'avais entrevu. Mieux vaut prévoir plus et faire moins, on verra les choix à retenir pour les jours à venir.

Grande Dixence donc. Si on m'avait dit en clair la hauteur réelle du barrage, sûr que j'aurais renoncé. Car le chemin fut long, pas loin de trente kilomètres depuis le centre de Sion en vérité, et puis, quand bien même le gigantesque barrage s'est laissé apercevoir de bien loin, par dessus l'enfilade de sapins au bout d'un ubac rectiligne et pas trop laborieux, je n'avais pas l'échelle pour situer correctement la construction, qui longtemps fera illusion de proximité, mais dont la silhouette tardera à grandir, à se rapprocher. J'y suis, j'y reste, à quoi bon faire demi tour, maintenant que plus de la moitié du chemin est derrière moi ? et que la chaleur est restée plantée là bas au soleil éclairant les vignes. A nouveau dans la fraîcheur revenue de la haute forêt où déjà les rayons déclinants ne parviennent plus, le combustible inépuisable de la foi (dixit P. Fabre) me redonne des ailes.

De raides petits lacets s'annoncent ? Je les passe ardemment. Ils s'empilent plus que ce que donne la

carte imprécise ; ils dépassent l'étage des derniers mélèzes, ils vont se cogner contre la titanesque muraille de béton et là, après un court tunnel, la voie s'arrête, devient chemin grinçant et interdit à tout véhicule (le rond blanc cerclé de rouge). Et zut, je ne vais pas me rendre si près du but, je veux voir les eaux, la crête de l'ouvrage ! Je tombe le vélo contre un buisson (personne ne chipe les vélos en Suisse, surtout dans ces parages pour montagnards !), m'engage sur une coupe en sentier que je devine remonter les 250 mètres (?) de la barrière grise et nue. Tans pis pour mes cales, je fais de grands pas, il est 19 heures, j'émerge sur le talus s'effondrant sur le lac. Un lac à l'ancre vidée à moitié, c'est normal, il refera le plein jusqu'à l'automne prochain. Un panneau informatif donne le niveau des eaux hors étiage : 2365 mètres ! Bougre, je commençais à me douter que je m'étais élevé plus que de raison !

Au sommet de cette pyramide due à l'effort et au génie de l'homme (mise en eau complète en 1966), sur l'arête la plus élevée des 5 900 000 m³ de béton, je contemple hâtivement l'âpreté des cimes environnantes, où le soleil rasant dessine des ombres grandissantes. Grandiose austérité à laquelle je suis parvenu un peu par entêtement, beaucoup par curiosité.

Je me rhabille pour la descente, même si le froid n'investit pas vraiment. Tant de sueur déposée donne d'étranges sensations qui avec la fatigue accumulée provoquent la chair de poule, de légers tremblements. La joie de s'être extasié si près des fières crêtes travaillées par les épaisses carapaces de glace doit aussi prendre sa part dans cet état de grâce.

Je mettrai un peu plus de trente minutes pour la trentaine de bornes de dégringolade. Prendre le chemin à rebours et à de telles vitesses (quand c'est possible !) permet rétrospectivement d'affirmer le caractère exigeant de la montée : c'était un grand moment ! merci madame météo et merci la Bertin qui passe partout !

Victor Sieso
chasseur de paysages

ESCAPADE DANS LA FOURNAISE

En début d'année 2004, Jeanine m'avait convaincu de faire un voyage à la Réunion, île magnifique il est vrai, île volcanique aux paysages sublimes, uniques, où il devait vraisemblablement y avoir... des cols ! Et voilà que la revue «Club des 100 cols » dans son édition 2004 (page 74) a la bonne idée d'en dresser la liste : 11 au total dont 4 à plus de 2000 m. Quelle aubaine ! Il suffit alors de les repérer sur l' I.G.N. pour constater que 3 de ces derniers sont situés pratiquement côte à côte à l'extrémité d'une route forestière montant vers le ... volcan de la Fournaise ! Comment ne pas envisager une telle aventure à vélo ?

C'est ainsi que le mercredi 3 novembre au matin, dans la plaine des Cafres au coeur de l'île, je me suis mis en quête d'un engin uniquement mû par la force musculaire pour satisfaire un incontournable rendez-vous qui ne se reproduira sans doute plus pour ce qui me concerne.

Louer un V.T.T. est chose facile du côté de Bourg Murat, village situé au pied du «monstre», compter 15 à 20 € la journée il faut bien en vérifier le fonctionnement : les freins, les passages de vitesses, l'absence de jeu dans les roulements, la présence de très petits braquets, le bon état des pneumatiques (on a parfois des surprises !) et l'équipement annexe indispensable (pompe, trousse de réparation ...) ; prévoir un vêtement de pluie, même s'il fait très beau car là-haut ce sera forcément différent.

Au coin de la Maison du Volcan (on peut y voir sur grand écran le cratère en direct), emprunter la R5 forestière qui s'élève progressivement à travers pâturages où paissent de coquettes vaches laitières ; pour le peu, on se croirait en Savoie... mais bien vite apparaît la forêt de conifères d'origine japonaise : adieu veaux, vaches et contemplations, fini de rigoler .. la route, parfaitement asphaltée, se redresse soudain brutalement en lacets serrés, incroyable montée, flirtant sans doute avec les 20%, à négocier sur environ 3 kilomètres. Le 24(devant)/ 28 du V.T.T. permet juste de ne pas mettre pied à terre.

Le souffle court, les jambes au bord de la rupture, on atteint alors le «Nez de boeuf», à plus de 2000 m. déjà, point stratégique doté d'un belvédère unique sur la «rivière des remparts» qui, au fond d'une profonde gorge entre deux murailles basaltiques, plonge à l'infini vers l'océan.

La pente s'adoucit alors sensiblement et traverse un paysage offrant de beaux dégradés du vert au gris couverts de landes plus ou moins éparées qui succèdent à la forêt. Au fur et à mesure que l'on approche de «la montagne fumante», la lande se raréfie puis disparaît, faisant place à d'impressionnants chaos de basalte. Les derniers kilomètres précédant le Pas des sables (2350m) sont pratiquement plats. Là, on reste ébahi, figé face à l'extraordinaire panorama lunaire de la Plaine des sables qui, 200 m plus bas déroule un vaste tapis uniforme de couleur rouille évoquant une aire d'atterrissage pour extra-terrestres. Plus le moindre bruit, plus la moindre plante, plus un oiseau dans le ciel, nous sommes vraiment sur une autre planète !

Le petit kilomètre de route (toujours bitumée) pour y descendre est une véritable falaise reléguant les lacets du Galibier dans la catégorie des faux plats ! le 24/28 du VTT sera d'ailleurs insuffisant lorsqu'il faudra remonter au retour. L'asphalte disparaît de niveau de la dite plaine à partir de là est tracé un chemin non revêtu, genre large piste du désert, très cyclable que l'on peut classer en R1 (la cotation «Chauvot» en S1/S2 est à mon avis erronée). Grâce aux nuages bas et autre brouillard stagnant en permanence, ce chemin est toujours plus ou moins humide, ce qui évite les nuages de poussières que ne manquerait pas de provoquer le passage des voitures.

Après quelques vallonnements faciles à franchir au milieu de ce paysage fantomatique, on parvient au Pas de Bellecombe (2311 m.), terminus de cette chevauchée hors du commun. Nous voici enfin sur le bord de l'immense cirque naturel que constitue l'enclos Fouquet (8 km de diamètre) destiné à contenir les effusions de lave du cratère de la Fournaise placé en son centre. Pour l'ère actuelle, les coulées s'orientent vers l'océan Indien, au sud-est de l'île, l'agrandissant à chaque éruption.

S'il est encore relativement tôt et que vous avez conservé de bonnes jambes à l'issue de cette grimpée, vous pouvez sans crainte abandonner provisoirement le vélo au niveau de la petite maison d'exposition qui siège là et entreprendre la randonnée pédestre aller-retour jusqu'au piton de la Fournaise, une balade extraordinaire de 5 heures pour laquelle on aura pris soin de prévoir de bonnes chaussures, un coupe-vent et de la... crème solaire, même si le temps est comme souvent en ces lieux, à la grisaille !

Pour tout vous dire, lorsque j'ai effectué cette rando à V.T.T., il y avait une telle purée que je n'ai pratiquement rien vu. Ce n'est que le lendemain, en remontant en voiture cette fois, que nous avons pu, le ciel en soit remercié, découvrir ce fabuleux spectacle naturel et accomplir la rando pédestre vers le charismatique piton volcanique.

Pierre Etruin
CC n°341

CONCENTRATION DES CENT COLS EN PYRÉNÉES AU COL D'ARBAS

Ils étaient très nombreux un dimanche d'octobre,
A hisser leurs vélos sur des pentes sévères.
Le petit col d'Arbas avec ses sept cent mètres,
En a forcé plus d'un à mettre pied à terre.

Qu'en sera-t-il demain dans le col de Beyrède ?
Agés d'un an de plus, ayant perdu des forces,
Nous devons, animés d'un appétit féroce,
Affronter hardiment les pentes d'un colosse.

Par Arreau, par Campan, par où faut-t-il le prendre ?
Car il faudra monter avant de redescendre !
Heureusement en haut grilleront les saucisses !
Pour nous encourager, Alain crierà ho ! hisse.

Rendez-vous donc est pris pour octobre prochain
A l'un des plus fameux des cols pyrénéens.
Nous serons très nombreux, amis des pentes raides,
A vouloir affronter les lacets de BEY...RAIDE.

Pierre Delrieu
CC n°1527

CONCENTRATION DU 15 AOÛT 2004 AU COL DE L'ECHELLE

Il était 16h30, les lampions de la fête étaient éteints.

Quelques retardataires finissaient des discussions byzantines sur la Règle du jeu alors que d'autres, qui avaient pris grand soin de leur réhydratation, terminaient une profonde sieste. Les plus frais et les plus courageux (et ils étaient les plus nombreux !) avaient depuis longtemps repris leur vélo pour grimper au col des Thures sous la conduite d'Alain Gillodes et Marc Liaudon.

Nous redescendions gentiment vers la vallée de la Clarée lorsque nous avons rencontré un jeune cycliste qui s'élançait à pleins poumons dans les derniers hectomètres du col de l'Echelle. Il y avait dans son regard tout l'enthousiasme et le plaisir de l'effort gratuit.

Le lendemain, alors que j'en finissais avec l'Izoard, un autre jeune cycliste m'a rattrapé, au terme d'un sprint échevelé. Arrivé à ma hauteur, il a gentiment ralenti l'allure et m'a tenu compagnie pour les derniers kilomètres. Il était parti le matin même de Saint-Véran, avait remonté la vallée de la Durance jusque Briançon puis avalé l'Izoard. Juju, âgé de 14 ans, roulait sur le vieux « dix vitesses » de son papa qui l'avait laissé filer à Cervières, ne pouvant plus suivre son rythme. Il me racontait ses ascensions, sa Croix de Fer qu'il me détaillait kilomètre après kilomètre, son Alpe d'Huez, sans doute la plus mythique mais pas la plus belle, me disait-il.

C'est dans le regard de ces deux gamins que j'ai le mieux perçu ce qui nous rassemble toutes et tous et ce qui nous avait fait grimper au col de l'Echelle en ce beau dimanche d'août : le plaisir d'escalader, d'aller voir de l'autre côté de la montagne, au-delà de cette dépression entre les sommets qu'on appelle un col.

Une fois de plus, la concentration annuelle du Club des Cent Cols a été un grand moment d'amitié. Les choses avaient commencé dès le samedi, la montée vers le col des Gondrans constituant en quelque sorte une répétition générale. Le dimanche 15, sous un beau soleil, les cyclos se sont élancés depuis le CRET de Briançon jusqu'à la prairie du col de l'Echelle. Certains ont fait le détour par le col de Montgenève et le Collet adjacent, par une grande route qui était pour une fois bien calme, plus calme même que celle de la vallée de la Clarée qui semblait être devenue le rendez-vous de tous les Briançonnais en quête de fraîcheur. D'autres, plus avisés, avaient fait le choix d'un parcours VTT.

La concentration de cette année était placée sous le signe de l'amitié franco-italienne. Le col de l'Echelle, à cheval sur la frontière, avait été choisi dans ce dessein. Le long verre de l'amitié en fut une belle démonstration puisque, au pain et la tomme de Savoie fournis par la Confrérie, se mariaient le vin rosé offert par Carlo Alberto Gorla et le vin blanc de Gaston Morello.

Après la signature du livre d'or, condition sine qua non pour obtenir la casquette souvenir, Claude Bénistrand prit la parole et, tel un nouveau Jean-Paul II (« habemus papam », nous aussi !), souhaita la bienvenue dans toutes les langues de la confrérie. Cela allait du français à l'italien en passant par l'allemand, l'anglais, l'espagnol et même le néerlandais (presque sans accent !).

Il est vrai que les pays étrangers étaient bien représentés avec une forte délégation d'Italiens venus en voisins et emmenés par Luigi Spina (Gianni Solenni avait dû écourter sa présence pour des raisons professionnelles), les Suisses de Pierre Mai, le couple Brenner venu d'Allemagne, les Belges emmenés par Germain Geenens et Pierre Vandewalle, le Canadien de service (mais le toulousain Mario Labelle n'est-il pas devenu un authentique « frenchie » ?), le Luxembourgeois Emile Hubert qui allait nous régaler d'un beau poème et tous les autres.

Entouré de son équipe et des anciens dirigeants, Claude Bénistrand nous tint un fort beau discours. Il y détailla les particularités de ce col situé sur une frontière politique et hydrologique et qui doit son nom au profil particulièrement escarpé de son versant italien. Il évoqua aussi sa place dans l'histoire, la grande,

celle des « Escartons », mais aussi la petite, en nous révélant que les ancêtres de Nicole Poty avaient vécu dans cette région frontalière avant d'émigrer vers la Savoie. Il lui remit un cadeau souvenir bien mérité tant son dévouement est grand.

Quelques membres furent félicités pour leur admission au club tandis que d'autres voyaient leur progression au tableau d'honneur récompensée tel Alain Gillodes qui se vit remettre un diplôme pour 4000 cols franchis.

Claude Bénistrand remit le fanion de la confrérie à Dominique Lamouller comme il l'avait fait un peu plus tôt pour Gianni Solenni. Le président de la FFCT nous apporta le bonjour de la fédération en soulignant l'importance et la vitalité des confréries qui s'occupent de cyclotourisme. Luigi Spina répéta l'attachement des italiens à la confrérie et à la Règle du jeu, soulignant à quel point la recherche de nouveaux cols apportait un supplément de motivation à notre pratique.

Le soir, Didier Rémond nous offrit une belle projection de diapositives qui permettait à chacun de prendre connaissance du programme muletier des jours suivants.

Le lundi, comme il fallait bien s'y attendre, un grand nombre de participants avaient opté pour le circuit VTT des Crêtes de l'Assietta. Comment résister à l'attrait de treize cols à plus de 2000 ? Tous ceux qui ont fait ce choix sont revenus avec les yeux remplis de paysages grandioses.

Quelques-uns avaient plutôt opté pour la très belle et très rude ascension du Col des trois frères mineurs, emmenés par Marc Liaudon et René Poty. Chantal Peroz en garde un souvenir très ému (« silencieux, minéral, beau à jamais », écrit-elle).

Le circuit routier fut moins couru, mais avait tout de même attiré les chasseurs de BPF (dont le tandem de Dominique Lamouller) qui se sont retrouvés à Saint-Véran pour la quête du coup de tampon après avoir cueilli celui de l'Izoard. Mario Labelle et moi-même nous souviendrons longtemps du refus indigné que nous infligea un aubergiste atrabilaire.

Odette et Pierre Bastide n'avaient pas craint d'affronter le géant du Queyras par le rude versant de Brunisard, en faisant le circuit en sens inverse.

Le président Bénistrand et Luigi Spina galéraient dans le même secteur en grim pant le col des Ayes et le col Perdu.

La soirée fut l'occasion de réviser nos connaissances historico-géographiques. 35 questions mitonnées par Didier Rémond nous ramenèrent à plus de modestie, les meilleurs (les « professionnels » du comité !) se contentant de 26 bonnes réponses tandis que, du côté des amateurs, Marc Liaudon et votre serviteur chutaient dix fois, par exemple sur un col des îles Kerguelen ou sur la meilleure manière de monter le Chaberton.

Hélas, la journée de mardi fut gâchée par la pluie et dès potron-minet, les mines se faisaient longues. Il n'était guère question de s'embarquer sur le circuit des Rochilles ou de faire le Granon et ses satellites dans ces conditions. Plusieurs réembarquèrent donc illico, allant chercher le soleil un peu plus loin tandis que d'autres croisaient les doigts en attendant que l'averse passe, ce qui finit par arriver dans le courant de la matinée et permit aux plus patients de rouler vers le secteur sud de Briançon.

Sans doute entendrons-nous bientôt les récits épiques des quelques confrères qui, contre vents et marées (j'exagère un peu !), mirent le cap sur quelque « 2.000 » oublié et noyé dans la brume.

Promis, juré, le soleil sera intégralement au rendez-vous de 2005. Et s'il n'est pas dans le ciel, il le sera certes encore une fois dans nos cœurs !

Fernand Yasse
CC n°3680

COMPTE RENDU DE LA 3^e CONCENTRATION DE LA SECTION ALLEMANDE DU CLUB DES CENT COLS

Du 3 au 5 septembre 2004 à Buching-Berghof près de Füssen

« Concentration » est un bien grand mot pour désigner la rencontre d'une douzaine de personnes au total, dont sept « purs et durs » prêts à en découdre avec les cols d'une région attachante - l'Allgau et le Nord-Tyrol - plus connue par ailleurs pour les châteaux enchanteurs de Louis II de Bavière. Vu leur nombre restreint, il est permis de citer le nom de ces héros : en ce samedi, à une heure bien matinale, Christophe Badonnel, Karl et Claudia Brenner, Markus Leger, Ludger Vorberg et Günther Wulf se mirent en selle pour affronter un circuit VTT exigeant de 54 km, émaillé de cinq cols (dont deux à plus de 1600 m), couvrant tous les degrés de difficulté ; arrivé très tard vendredi soir, Thierry Combelles, notre « Area Delegates for other Countries », choisit un circuit routier d'une centaine de kilomètres lui permettant de décrocher trois cols et... de partir à une heure plus tardive. Le temps prometteur durant les premières heures de la matinée fit mine de se gêner, si bien que nos vététistes, évoluant dans une coulisse alpine imposante, décidèrent après quelques longues séances de poussage-portage et le franchissement de trois cols d'écourter la randonnée et de rentrer à l'hôtel par une vallée adjacente.

Le soir, nous nous retrouvâmes tous autour d'une table. Les discussions allaient bon train - et comment peut-il en être autrement quand on ne se rencontre qu'une fois l'an ? - elles gravitaient toutes autour du Club et des cols. Ainsi Ludger nous informa sur l'avancement des recherches du groupe de travail chargé de mettre au point la première liste officielle des cols allemands. Encore un peu de patience, elle sera bientôt éditée.

Après les « tortures » de la veille, la sortie du dimanche matin fit l'effet d'une aimable tournée de facteur, avec ses trois cols faciles et ses longues portions de piste cyclable.

Requinqué par une bonne collation, chacun reprit dans l'après-midi la route du retour, rêvant déjà à la prochaine concentration : elle aura lieu à Wolfach, en moyenne Forêt Noire, où des circuits route et VTT vous permettront de bâtir un programme à votre goût parmi une trentaine de cols, sous la conduite de Ludger Vorberg.

François Miroux
CC n°4900

RÉUNION DES CC SUISSSES

Le 12 novembre a eu lieu la première réunion des membres Suisses du Club des Cent Cols.

C'est dans une petite salle du café de la gare d'Allaman entre Nyon et Morges (au bord du lac Léman), que j'ai convié les « Centcolistes » pour un petit souper.

Dès 18 h 30, les membres arrivent pour l'apéro, ce fut l'occasion de faire connaissance ou de se revoir pour certains.

René Poty pour représenter le comité et Nicole qui avait pris la nouvelle collection de vêtements ont fait le déplacement depuis Chainaz-les-Frasses.

Un petit stand avec les derniers catalogues sortis (Catalogne, Ligurie, Val d'Aoste, etc.) autocollants, T-shirts et bien sûr les nouveaux vêtements avait été installé.. Nicole avait le sourire en fin de soirée, puisqu'elle est repartie avec de jolies commandes. A 20 h 00 un souper clôturait la journée avec au menu : crudité en entrée, suivi de pommes de terre, légumes, quelques morceaux de viande et enfin un petit dessert. Le tout accompagné d'un rouge de la région.

Une fois le ventre plein, j'ai présenté quelques cols en suspend afin que chacun se rende compte du genre de questions que le groupe de travail reçoit, et auquel il faut essayer de répondre.

Nous avons également procédé à un vote concernant la première page du catalogue des cols de Suisse (version papier) qui sera réédité en 2005.

La soirée s'est terminée vers minuit, après une dernière bière et après avoir pris rendez-vous pour l'année prochaine.

Pierre Mai
CC n°4906

LE « COL CENT » DU CENT COLS

Au printemps, lorsque le vélo reprend du service après un hiver d'inactivité, les premiers tours de roues sont difficiles. Les premières sorties sont courtes, leur parcours en est plat. Petit à petit, kilomètre après kilomètre, pente après pente, les jambes retrouvent leur rythme. C'est alors que survient le passage rituel du « Col Cent ».

Grimper le « Col Cent », c'est savoir qu'on peut affronter les premières ascensions. Passer le « Col Cent », c'est être capable de tenir suffisamment longtemps sur le vélo. Franchir le « Col Cent », c'est retrouver le plaisir de rouler en montagne.

Le « Col Cent », c'est le passage obligé avant les grandes randonnées de l'été.

Le « Col Cent », c'est la porte ouverte à tous les cols à venir.

Le « Col Cent », c'est le seuil de la haute montagne.

Mais où est-il situé ce « Col Cent » ? Inutile de fouiller dans le Chauvot. Le « Col Cent » est près de chez vous. Mais pas trop près tout de même ; en tous cas suffisamment loin pour vous montrer que les heures d'entraînement ont porté leurs fruits.

Son altitude ? Variable pour chacun d'entre nous ! Il n'est pas très haut ; en tout cas suffisamment haut pour vous prouver que tous les efforts de début de saison n'ont pas été vains. Sa pente ? Pas très forte ; mais suffisamment inclinée pour vous rassurer sur les futures ascensions. « Col Cent » : c'est le surnom que j'ai donné à ce col qui chaque année me sert de test. Quand j'aperçois la pancarte de son sommet, je sais que je peux envisager de nouveaux horizons, de préférence escarpés. Il annonce l'ouverture de la chasse aux cols.

Pourquoi « Col Cent » ? Parce que c'est un col franchi cent fois. Au cours de cent circuits différents. Accompagné de cent personnes différentes : de l'inconnu rencontré par hasard à l'ami fidèle compagnon de chevauchées fantastiques. Par cent circonstances différentes : seul luttant contre le vent du nord ou en groupe à l'occasion d'un rallye local. En cent conditions différentes : sous le brûlant soleil estival ou dans le brouillard de novembre. Il présente cent visages différents : de la douceur du printemps aux couleurs féeriques de l'automne. On en connaît chaque cent-imètre.

Au fait, mon « Col Cent », c'est le col de Juvenet (07-0672). Eh, Monique, le « Col Cent » de Michel, c'est lequel : Banchet ou Fayet ? Et le vôtre, comment s'appelle-t-il ?

Daniel Sauzet

CC n°3752

COL DU TOUT PETIT SAINT-BERNARD (74-630)

La Haute-Savoie offre 407 cols à gravir dont le plus haut, le col Major culmine à 4 740 mètres et le plus bas, ... le col de Bluffy plafonne à 630 mètres d'altitude, près d'Annecy et tout près du château où est né Saint-Bernard de Menthon. Il a donné son nom aux cols mythiques du Grand Saint-Bernard (2 469 m) frontière entre Suisse et Italie et du Petit Saint-Bernard (2 188 m), frontière entre Italie et France.

Saint Bernard, canonisé en 1220 a été proclamé par Pie XI patron des alpinistes, des montagnards et donc des cyclomontagnards. Il est honoré le 15 juin en particulier par les chasseurs alpins (selon d'autres sources sa fête serait le 28 mai).

La tradition admet la naissance de Bernard en 1008 au château de Menthon et sa mort en 1081 à Novarre en Italie. Bernard, attiré très jeune par la vie religieuse a quitté le château familial la nuit précédant son mariage avec une noble savoyarde de la vallée de l'Isère. La légende dit qu'il s'est sauvé par une fenêtre du donjon alors que le cortège de la promise arrivait à cheval du château de Miolans, Combe de Savoie, à mi distance entre Albertville et Chambéry, au pied du col du Frêne (73-950m). Le château de Miolans qui domine actuellement un vignoble de Savoie sera une prison d'Etat des ducs de Savoie aux 18^e et 19^e siècles. Son plus célèbre prisonnier, le marquis de Sade, emprisonné en 1772 réussira à s'en évader en se servant de draps noués en corde.

Bernard, après sa fuite de Menthon rejoint Aoste où il devient archidiacre de l'évêque. Il a trouvé sa voie en Savoie et sa voix convaincante lui permettra de fonder les hospices du col du Mont-Joux (Grand Saint-Bernard) entre son évêché et le Valais, et ceux du col liant les vallées d'Aoste et de la Tarentaise (Petit Saint-Bernard). Les voyageurs pouvaient alors trouver refuge et échapper aux pillages, à la mort parfois car depuis la haute antiquité les brigands, les Sarrasins y rançonnaient les pèlerins qui se rendaient à Rome. Bernard est l'homme qui délivre les cols des Alpes et les rend sûrs aux voyageurs, permettant le développement du commerce et du pèlerinage des romieux* vers l'Italie. Une partie de l'armée de Charlemagne en 773 avec les troupes franques dans l'expédition contre Didier, roi des Lombards, puis Bonaparte avec l'armée d'Italie les 14-15 mai 1800 avec 40 000 soldats, 6000 chevaux et 40 canons dans la neige ont aussi franchi le col du Grand Saint-Bernard. Henri IV, Stendhal, Paul VI et Jean-Paul II sont cités parmi les célébrités qui ont passé le col. Les chanoines de Saint-Bernard poursuivent l'œuvre initiée par Bernard et accueillent les randonneurs à pied et en vélo dans leur hospice érigé au col du Grand Saint-Bernard, un des plus beaux symboles de l'hospitalité montagnarde qui ne laisse pas indifférent. Ils y ont créé par métissage et adaptation le chien Saint-Bernard, qui a secouru tant de voyageurs en péril. La réputation du Saint-Bernard qui deviendra le chien national suisse a été faite par les témoignages des soldats napoléoniens. Un chenil et un musée se visitent à l'hospice après qu'on se soit donné parfois un mal de chien pour y parvenir en vélo, mais avec quelle fierté. Le modeste col de Bluffy, que tous les cent cols d'Annecy ont à leur palmarès est sous la garde du château de Menthon (en celte, signifie «la tour sur le rocher») qui avait trois tours au Moyen-Age : la tour du lac, le donjon et la tour des armes qui surveillait notre petit col à 500 mètres, trop loin pour un tir d'arbalète. C'est peut-être de la tour du lac que Bernard a quitté le tour du lac d'Annecy-le-Neuf où résidait alors le comte de Genève.

Le château des comtes de Menthon est un des sites remarquables du cyclotourisme en Haute-Savoie. Il est digne des plus beaux contes de fée et domine le lac, face à Saint-Jorioz. On imaginerait voir sur le donjon une princesse, «petite reine» de Savoie, regardant un enviable panorama avec le lac et par delà le massif des Bauges, les dents de Lanfon, le Parmelan, le mont Veyrier. Une vieille cuisine depuis le XIII^e siècle y accueillait les pèlerins vers Rome ou Saint-Jacques de Compostelle.

Le Col de Bluffy fait face sur la carte au Grand Saint-Bernard par le col de la Croix-Fry (74-1467m), des Aravis (73-74-1486m), la Vallée Blanche et l'Aiguille du Midi. Il s'aligne sur le Petit Saint-Bernard par le col du Marais (74-843m), le col des Saisies (73-1633m), le col du Bonhomme (73-2329m circuit pédestre Tour du Mont Blanc) et le col des Fours (73-2665m sentier G.R.). Il existe un projet de réhabilitation des hospices

du Petit Saint-Bernard bien mis à mal lors de la seconde guerre mondiale.

Le col de Bluffy est la porte entre le lac d'Annecy et le massif des Aravis. Il est sur le tracé pédestre du tour du lac par les cimes. Je le baptise col du « Tout-Petit Saint-Bernard » car le col le plus bas du département le plus haut d'Europe est moins offensé par le « Tout Petit » qu'honoré par le « Saint-Bernard ». Cela colle bien avec sa géographie, et ce toponyme évite de se faire une montagne à le gravir.

La suggestion est parvenue aux actuels députés des circonscriptions d'Annecy... ils s'appellent tous les deux Bernard**, comme 99 confrères cent cols du palmarès de la revue 2004 ; elle est parvenue aussi au maire Antoine de Menthon, descendant de la dynastie qui occupe le château depuis plus de 10 siècles.

Le triptyque des 3 cols englobe géographiquement le Mont-Blanc, fierté du territoire haut-savoyard.

En 2008, Menthon va fêter le millénaire de la naissance de Bernard et peut-être qu'un troisième col portera haut son nom près de son château natal !

Tout Petit Saint-Bernard, toute petite chose de la vie de la petite reine.

* Romieux : pèlerins vers Rome

** Bernard Accoyer (1ère circonscription) et Bernard Bosson (2ème circ.).

Bernard Corbet
CC n°5364

ITINÉRAIRE D'UN RANDONNEUR COMBLÉ

Pour ce 26 juin le temps s'annonce des plus beaux. C'est donc le jour de mener à bien ce raid qui m'a toujours pour des raisons diverses glissé entre les mains. La nuit a été très courte afin de démarrer à la pointe du jour. Je laisse donc la voiture se reposer à SAINT LARY à l'ombre au bord de la rivière. Il fait encore sombre. La rude grimpe jusqu'au col de l'ESTRADE puis de l'HERBE SOULETTE se fait dans le calme et la fraîcheur juste troublée par le 4x4 des bergers eux aussi très matinaux.

Au sommet le troupeau ne semble pas avoir bougé depuis ma dernière visite et la fontaine me permet de refaire le plein avant le morceau de bravoure. Seule une petite surprise m'attend la nouvelle table d'orientation.

Le poussage et le portage jusqu'au col de la TERME se révèle toujours aussi pénible notamment le passage au col géographique sous le pic des AGNERES.

Enfin voici la cabane de la TERME que les chevaux semblent pour une fois avoir désertée. Après le col de la TERME et une petite causette avec un homme et son fils, un peu de poussage et une descente à travers pré me permettent d'atteindre le col d'AUARDE. Ensuite il faut pousser en partie sur le sentier horizontal qui contourne le pic de PILE DE MIL où trois isards observent dubitatifs ma trajectoire, puis éviter de prendre un bain de pied dans la mouillère qui m'amène au sympathique mais fade COURET DE L'ÉTANG. J'enfourche de nouveau ma monture pour me diriger vers la cabane d'ULS et le PAS DU BOUC.

En rejoignant le GR10 le caprin se révèle pentu et m'oblige à un nouveau poussage. La surprise viendra pour moi le topo de la présence de bornes en plastique pour délimiter le GR. Durant la montée de petites haltes me permettent de jeter un œil sur la cabane d'ULS et plus à droite sur son étang.

Deuxième surprise au sommet la neige est au rendez-vous, il faudra l'escalader sur quelques mètres la récompense sera un pédalage réparateur jusqu'au col d'AUERAN, la vue sur les crêtes du CAP DU MAIL DE CRISTAL est magnifique. Au sommet du col un panneau m'apprend que je suis sur la commune de MELLES «célèbre grâce à «MELBA»*. Le CRABERE est somptueux et en contrebas l'ÉTANG D'ARAING qui miroite au « soleil me tend les bras, mais ma gourmandise me fait obliquer sur la gauche où les jumeaux de BASSIBIE semblent me narguer. Il faudra effectivement se jouer des plaques de neige pour les atteindre. La descente vers celui de DESSOUS est grisante et me permet de surprendre et de courser involontairement quatre magnifiques isards incroyables qui me font admirer leur vitesse et leur agilité. Face à moi le surprenant et imposant PIC DE LA MEDE me barre la route et sur ma droite la falaise annihile toute tentative pour rejoindre directement l'étang. Il faudra donc se «pomper» la rude remontée jusqu'au col de DESSUS. La suite fut une partie de marelle entre la neige, les ruisselets et les rochers qui affleurent le long des sentiers filiformes. Enfin quelques randonneurs m'annoncent le retour vers la civilisation, il est temps de faire une halte casse-croûte au bord de l'étang et d'apprécier la magie de ce lieu que seul vient ternir l'architecture discutable du refuge du CAF**. La pause terminée la descente se révèle assez ardue dans sa première partie où le sentier très pentu est jonché de rochers ; il faut pousser le vélo, le retenir, le porter bref le supporter ! Il reste donc peu de place pour contempler les impressionnantes falaises des HAUTS D'ILLAU. La longue procession des randonneurs permet d'échanger quelques amabilités en particulier avec l'ânier qui m'avouera être aussi chargé que ses deux bêtes de somme. D'autres déjà fatigués d'avoir hissé jusque là leurs carcasses me demandent par quel stratagème j'ai pu atterrir ici. Je leur explique alors que dans ma confrérie ce genre de pèlerinage est indispensable.

Après la cabane d'ILLAU je laisse la chapelle de l'ISARD*** sur la gauche se préparer pour la mi-août et je jubile intérieurement à l'idée de savourer maintenant cette sympathique descente ombragée à travers bois pour rejoindre le hameau de FRECHENDECH. Ici la magie disparaît et il reste «vingt kilomètres de bitume pour rejoindre le bercail» ; qu'importe la journée aura été somptueuse et la boucle enfin... bouclée. Un grand merci aussi aux bénévoles qui ont permis d'éditer ces guides topo muletier sans lesquels je n'aurais sans doute jamais tenté cette traversée que je recommande à tout les amateurs de muletiers un «peu hard».

* MELBA La feue ourse slovène

** CAF Club alpin français

*** Chapelle de l'ISARD, son pèlerinage du 5 août est célèbre dans la région (Bénédiction des troupeaux)

GUY RUFFIE
N°5497

L'HISTOIRE VRAIE DE L'INAUGURATION D'UN FAUX COL CHAMPENOIS

Tous les ans, fin juin début juillet, nous organisons entre nous la désormais incontournable « randonnée des taons » (pas les poissons si bons à manger en miettes ou en tranches mais les vilains insectes si nombreux à cette époque et qui adorent se gorgier de notre sang tout plein de toxines quand nous avons terminé un parcours d'une centaine de kilomètres). Il s'agit de rouler, en un seul groupe si possible jusque vers les treize heures puis de poursuivre la journée par une sympathique partie de saucisses brochettes arrosée modérément. Il faut en effet bien songer à rentrer en voiture ou même à vélo pour les plus courageux. C'est le grand François Schénini et sa femme, très avenante et serviable, qui sont les principaux responsables de cette journée. J'allais oublier Nicole qui nous prépare avec amour de si bons desserts : choux à la crème, gâteau à la rhubarbe, nougat glacé, charlotte aux fraises et j'en passe. Seul son Christian de mari ne les apprécie pas. « Oh moi, vous savez, je ne suis pas trop pâtisserie », s'excuse-t-il avec une sorte de petite moue. Il mériterait des gifles !

François est un grand gaillard mesurant 1,98m qui accuse un bon quintal sur la bascule... et pas que du muscle ajouteront certains. D'autres médisants estiment qu'il est si grand que, chez lui, l'intelligence a dû mal à monter jusqu'au cerveau mais cela reste à prouver. Ce sont les mêmes qui m'appellent « le teckel » car il paraît que j'ai des petites pattes (je culmine à 162 cm) mais aussi une grande gueule ce qui me permettrait, d'après eux, d'aboyer fort quand je ne suis pas content.

Un dimanche matin donc, dès 8 heures pour ceux qui ont la politesse d'être ponctuels (je peux fournir les noms des autres sur simple demande), une bonne partie des membres de l'ASPTT Châlons se retrouve pour pédaler aux environs des camps militaires de Mourmelon et de Suippes dans notre bonne vieille Champagne, la Champagne pouilleuse toute plate et hélas de nos jours si dénudée suite aux remembrements successifs. Le fait que cette région présente si peu de bosses arrange bien les affaires du grand François. En effet, celui-ci est incapable de hisser son imposante carcasse en haut de la moindre taupinière. Et en plus, quand il monte à pied, ce fourbe ose prétendre qu'il cherche des champignons ou des fraises des bois. Il ne passe qu'à grand-peine les ponts d'autoroutes. Alors, vous pensez, l'idée qu'il puisse exister un « club des cent cols » et qu'en plus j'en fasse partie, tout ça, ça l'empêche de dormir et même ça lui casse le moral quand il pédale. Lors de la préparation de son parcours, ce bougre avait repéré une jolie petite côtelette d'un bon kilomètre de long. La pente moyenne devait avoisiner les 2,5 % et il y avait même des passages frôlant les 4 %. Il crut intelligent de peindre en bleu foncé une pancarte qu'il est allé planter à l'insu de tous (mais de son plein gré) au sommet. Sur cette pancarte, il avait inscrit de sa plus belle écriture « Col du Teckel 158 m ». Vous imaginez sans peine que cet acte avait pour unique but de tenter de me dénigrer quant à mes qualités de grimpeur si dérangeantes pour lui. Et de faire avec dédain des remarques du genre, « Aux cent cols, à la moindre côtelette gravie, ils font les fiers » ou encore « le plus petit monticule les conduit jusqu'à l'extase... ».

Pendant la randonnée, chacun, apercevant la cible de très loin à cause de la nudité du paysage, se fit fort de prouver aux autres qu'il était bien le meilleur. Et tous de se mettre debout sur les pédales pour tenter de rester sur la plaque jusqu'en haut. (pas question de s'abaisser à ne tirer que le 40) Je dus me faire violence pour franchir la difficulté en tête. Seule Babette me disputa longtemps la prime (un apéro supplémentaire à l'arrivée) mais je réussis à la régler dans les derniers décamètres.

Nous avons attendu les retardataires (pas longtemps il faut l'avouer) et nous nous sommes tous rassemblés autour du panneau sommital pour réaliser la traditionnelle photo immortalisant l'événement avant de poursuivre notre périple qui fut ma foi fort agréable.

Sur le coup de 13 heures, une fois le parcours terminé, nous nous sentîmes obligés d'assécher quelques gobelets afin de rendre les honneurs à ce joli col que nous avons tous vaincu en fait assez facilement.

Aidé par le toubib (un autre pur cent cols), j'ai bien essayé de faire comprendre au grand Schénini que, sa petite plaisanterie ne concernant que nous, il serait bon qu'il enlève la pancarte assez rapidement. Je crois cependant qu'il l'a laissée quelque temps. Peut-être même est-elle toujours en place.

Alors, amis cent cols, si, passant cet été dans la région de Mourmelon, vous avez aperçu un joli panneau bleu en haut d'une côte, vous vous êtes sans doute réjouis un peu trop vite : ce n'était qu'une vilaine supercherie. Le col du Teckel est un faux vulgaire et jamais vous ne verrez son nom apparaître au beau milieu de la liste des additifs ni cette année ni aucune autre.

Gilles Gallois dit « le teckel »
CC n°2637

J'AVAIS OUBLIÉ LA VIOLENCE DU MONDE

TOUT AVAIT SI BIEN COMMENCÉ.

Bâle SNCB samedi 26 juin 2001, 16h.30. Ma bicyclette et moi montons dans l'international venant de Coire. Ma monture trouve place dans le compartiment vélos et ma propre personne a sa place réservée deux ou trois compartiments plus loin. Ouf ! Je m'installe confortablement les doigts de pieds en éventail et goûte un repos bien mérité. Je lis quelques pages d'un bouquin, somnole un peu, contemple les Vosges qui défilent sur ma gauche, reconnaît le couvent Saint-Marc, accroché sur le versant, Ribeauvillé et ses châteaux, le Haut-Koenigsbourg. Je rêve, passe mon voyage en revue avec satisfaction et déjà un peu de nostalgie. Voilà huit bons jours que, titillé par l'appel de la montagne, j'ai abandonné l'habit contraignant du fonctionnaire pour courir les routes. En trois jours, j'étais au pied du Bugey, à Ambérieu, une ville digne de figurer auprès de Vierzon et de Vesoul dans la chanson de Jacques Brel. J'étais au pied du Bugey, non sans avoir fait le détour par les monts de la région de Cluny à seule fin de ressourcer mon « Gilles Berthoud » par delà la Saône, à Pont-de-Vaux, route de Montrevel. Le Bugey ? Une formalité quoique j'aie été contraint de pousser mon vélo du côté du col des Mille Martyrs, là où un torrent gonflé par une brusque pluie d'orage avait emporté le pont. Ce n'était plus maintenant qu'un misérable filet d'eau. En Chartreuse, le col du Coq, même sur ce versant, c'est déjà un morceau plus consistant, mais je ne le vis pas passer car j'avais trouvé le moyen, à Saint-Hugues de me lester l'estomac, en guise de dopage, d'un énorme quartier de tarte aux myrtilles et d'un généreux café.

Il pleuvait au matin, il pleuvait sur la région de Grenoble, et je me frayais un passage au forceps parmi les monstres motorisés, aussi j'accueillis la route d'Uriage avec soulagement. Je montais et ahuri, je considérais une file ininterrompue de bagnoles qui descendaient sur la vallée pare-chocs contre pare-chocs. Après la ville à la campagne, la ville à la montagne. Et, ils disent que l'auto, c'est la liberté ! Je respirai un grand bol d'air pur devant le reposant petit lac du Luitel serti dans les sapinières avant de me lancer dans la scabreuse descente vers Séchilienne, fesses et freins serrés. A mi-pente, un petit silex pointu me mit à plat à l'arrière. Je me brûlai les mains sur la jante chauffée à blanc. Gros juron, mais il n'y avait pas foule pour l'entendre.

Je me souviens de ma déception au départ de Briançon : le col de l'Échelle que je souhaitais vaincre en prélude à la concentration des Cent Cols du 15 août, était fermé. Ce fut Montgenèvre, donc et suivi après Susa, un petit air d'Italie, du classique Mont-Cenis. A Bessans, il tombait des cordes. Il y avait quatre cyclistes à l'hôtel ; un allemand, un anglais, un belge. Le quatrième, un sexagénaire de la région de Lille, arriva sur le tard trempé comme une soupe, claquant des dents ; il montait une fine machine et portait un sac au dos ne contenant que le nécessaire et le suffisant. Il faisait Thonon-Antibes, une digne façon de franchir le cap de la soixantaine, et il me relata, un peu égaré, son passage homérique, apocalyptique de l'Iseran : le froid, la neige, des champs de glace. Bref, du Paul-Emile Victor. Panique à bord. Il pleuvait toujours, je saute sur l'hôtelier et le somme de donner son avis sur l'évolution des conditions atmosphériques ; guère rassurant le drôle : l'Iseran, c'est spécial, conclut-il. Au lit, mon gaillard. J'enfouis la tête sous les couvertures, nuit agitée, nuit de gamberges et de cauchemars... Au matin, c'était le grand beau temps ! De l'hôtel de Bessans à la courtoise conversation du sommet avec deux motards allemands, abrités tous trois du vent glacial par le mur de la petite chapelle, il y a une ascension de rêve, un émerveillement, une gloire pour les 2780 mètres de l'Iseran.

Le dernier jour, l'examen de la carte Michelin ainsi que la carte de l'IGN au 100 000ème me laissait perplexe : comment aller à vélo de Saint-Gervais à Chamonix ? On verra sur place, me dis-je, et au début, tout va bien, le trajet est fléché pour les cyclistes mais soudain je butte sur l'autoroute. J'arrête d'autorité un automobiliste qui obligeamment me remet sur les rails, tout en précisant que cela monte. Effectivement, et le chemin est méchamment asphalté de surcroît.

Quand votre horizon familial se limite au massif ardennais, à peine 500 mètres aux Buttés au-dessus de Revin, pas vraiment l'ivresse des cimes, et encore pour la région, c'est haut, alors, découvrir le Mont-Blanc, en avoir plein la vue, le regarder en dessous du nez avec à son pied le glacier des Bossons, et tout ça, sur mon petit vélo, et ben, ça impressionne. Je ne voudrais pas passer pour le péquenot mais je crois bien avoir ressenti comme une émotion.

Et puis, voilà, je suis à Montreux, je réussis tant bien que mal à prolonger mon billet ; au pays, ils n'avaient su réserver la place du vélo qu'à partir de Bâle. Montreux, donc changement à Lausanne, à Bienne, à Bâle où je reste en rade une bonne heure, sans quitter ma rossinante des yeux. Chargement du vélo dans le compartiment réservé à cet effet. Je m'enfonce avec délices dans mon fauteuil quelques places plus loin. Je lis un peu, je m'assoupis. Namur, gare de destination, terminus. Mon épouse m'attend sur le quai. Bientôt, la joie des retrouvailles. Je vais décrocher mon vélo. Il a disparu : je me suis fait piquer mon vélo. Selon un témoin, le forfait a été accompli en gare de Mulhouse. On a volé ma chère randonneuse ; je planais sur un petit nuage, et je plonge en catastrophe dans la dure réalité d'une époque irrespectueuse des cyclistes qui s'en vont courir les routes à seule fin de planter (métaphoriquement) leur drapeau au sommet de quelques cols.

Tout avait si bien commencé.

Philippe Tamignaux
CC n°4733

DE L'AUTRE CÔTÉ DU COL

Allant de col en col en quête de plaisirs
Nemrod sans treillis, fusil ou gibecière,
Je glane des impressions, photos et souvenirs,
Emplissant de mes notes ma muse imaginaire.
Engrangeant ça et là, moissonnant à l'envi,
Juché sur ma monture ou marchant auprès d'elle,
Une vraie communion dans l'effort s'accomplit,
Proche de l'overdose de guidon et de selle.
Animé tour à tour par l'espoir ou le doute,
Guettant à l'horizon le V de la victoire,
Quand le sentier prolonge le chemin et la route,
Voici venu l'instant de prendre mon panard
Lorsqu'au sommet du col, l'espace d'une seconde,
Le coeur battant très fort, je me penche déjà,
Basculant du regard vers la vallée profonde
Par cette porte ouverte sur l'au-delà.

Maurice Ocelli
CC n°3975

CHERCHE, JUMEAUX, TRIPLÉS ET PLUS SI AFFINITÉS

Au bon vieux temps de nos humanités, comme on disait alors, quand le prof demandait qui pouvait lui citer deux jumeaux célèbres tels que Castor et Pollux ou Romulus et Remus, le cancre de service, en bon redoublant qui attendait la question, s'empressait d'étaler sa science avec Baignol et Farjon, Rivoire et Caret, avant d'écoper de la col-le appropriée pour outrage à l'Antiquité. Eût-il été cyclotouriste qu'il aurait pu aussi bien énumérer quelques couples prestigieux dans un domaine qui nous est cher, la montagne, mais avec un effet comique moins assuré.

Disons tout de suite qu'il ne s'agit pas ici de cols égaux en altitude, bien loin s'en faut parfois, mais de ceux qu'il est souvent tentant de franchir en enfilade, pour ne pas dire dans la foulée quand c'est possible. Qui a fait à l'agonie Lautaret-Galibier, ou l'inverse dans la jubilation ne voudra pas en rester là et aura tôt fait d'en découvrir d'autres, pour peu qu'il aime rêver sur les cartes. Comment pourraient-ils échapper la paire Bonette-Restefond, la plus haute de France, ou l'archi-classique Glandon-Croix de Fer ?

Et comme, contrairement au nuage de Tchernobyl, les Alpes ne s'arrêtent pas à nos frontières, il serait navrant de méconnaître ces morceaux de bravoure que sont Umbrail-Stelvio et Valparola-Falzarego, et en moins grandiose les indissociables Eirra-Foscagno si on tient à voir ce qu'un mercantilisme de pacotille a fait de Livigno, un des plus beaux villages alpins.

Pour ne pas être en reste, les Pyrénées nous offrent Puymorens-Envalira et Cabus-Botella, malgré l'infinie tristesse qu'on éprouve à replonger dans ce monstrueux capharnaüm qu'est devenue la Principauté. N'oublions pas Soulor-Aubisque, mais c'est déjà la peinture au-dessous. Et paradoxalement c'est à l'autre bout de l'Espagne qu'il faut aller pour s'adjuger le couple le plus haut perché, Sabinas-Veleta, mais à coup sûr pas le plus beau. Un peu plus loin, c'est la mer, qu'on ne franchira pas, quoiqu'au Maroc...

Ils ne pullulent pas, les triplés, on pouvait s'y attendre, mais il en est deux qui valent le voyage, comme dirait le guide vert d'un célèbre fabricant de pneus dont je tairai le nom. L'enfilade Fuscher Törl – Mittertörl - Hochtor constitue le final de la Gross Glockner Strasse, un des défis majeurs proposés au cyclo-montagnard. Quant au prestigieux trio Grimsel-Furka-Susten, autour du massif d'où divergent les principaux cours d'eau helvétiques, c'est le plus connu des parcours alpins en boucle, succès non usurpé qui commande de s'abstenir en haute saison sous peine d'asphyxie foudroyante. De quadruplés on ne retiendra qu'un spécimen, moins connu mais aussi classique, sur le circuit ceinturant le groupe de Sella, joyau des Dolomites, à savoir le quatuor Gardena-Sella-Pordoi-Campolungo, également peu fréquentable en saison touristique.

On peut encore faire mieux, diront certains. Et comment ! Ceux qui aiment enfile les cols comme des perles connaissent bien ces vieilles pistes militaires qui foisonnent sur les frontières franco et austro-italiennes. Combien de fois celle des crêtes de Sestrières n'a-t-elle pas eu les honneurs de notre bulletin ? Tout comme l'incroyable marathon autour de la corne des Alpes Maritimes. Et tant d'autres dans les parages de l'Authion, de Briançon, du Brenner ou du Stelvio, émouvants vestiges de temps pas si lointains où l'on expédiait la jeunesse d'Europe s'étriper bêtement en ces lieux voués à la paix et à l'émerveillement. Et il serait injuste de passer sous silence les magnifiques pistes d'alpage du haut Arma accessibles par les cols Ésischie et Valcavera, ou celle qui court sur la longue échine entre Maira et Varaita en passant par le col de Sampeyre, et enfin celle qui égrène entre les vals Camonica et Giudicarie tout un chapelet de cols dont le plus connu est Croce Domini ; il paraît même qu'elle a été annexée par le cyclotourisme officiel, à la grande satisfaction de ceux qui prennent la FFCT pour le «Club Med». ou à qui l'aventure fait peur.

Les autres, je les emmènerais volontiers sur les sentiers à la recherche de jumeaux, certes moins illustres que leurs homologues routiers mais combien plus chers à ma mémoire, à commencer par la paire-type Aup Martin-Cavale, en bordure de l'Oisans, vrais jumeaux d'égale altitude et distants d'une enjambée,

enfin presque. Hors concours en fait de facilité et surtout de splendeur, le duo des deux Scheidegg passe en revue l'incomparable trilogie de l'Oberland Bernois, Eiger-Mönch-Jungfrau, des moments qui ne s'oublient pas. Et puis au hasard de mes souvenirs, Mallemort-Vallonnet, Diesrut-Greina, Septimer-Forcellina, Naret-Cristallina, Rotja-Velmana, et pour couronner ce chantant florilège, le très aérien parcours frontalier du refuge Ull de Ter au Puigmal en passant par le col de Neu Creus où neuf petites croix de fer nous rappellent que la montagne n'est pas toujours sympa avec ceux qui l'aiment, et que l'acceptation du risque reste le prix à payer pour avoir droit à l'aventure.

Michel Perrodin
CC n°26

A CHOISIR, JE PRÉFÈRE ÊTRE BICYCLETTE « DE MONTAGNE »

Ma résidence habituelle : le garage de l'hôtel de la poste à Aullène en Corse. Là, depuis que le petit-fils de M. Benedetti m'a échangée contre «un tout carbone», je croupis dans une des remises de l'hôtel.

Un jour de mai, un couple de belges est de passage à l'hôtel et bien qu'ayant entendu un tas d'histoires sur ces gens du nord, un gars qui « collectionne des cols » ça jamais, au grand jamais quelqu'un ne me l'a fait ! V'la t'y pas que ce joyeux moustachu invente à mon propriétaire qu'il cherche un vélo, car il lui « manque » deux cols situés près de l'hôtel. Il me fait donc sortir de mon petit coin douillet pour servir de taxi à ce débile, à ce farfelu.

Il se met à me raconter, pendant l'ascension, qu'il fait partie d'une confrérie française de cyclotourisme qui comptabilise les cols différents, qu'il fait un tour de Corse « en voiture » accompagné de son épouse et qu'il profite d'une petite sieste de sa dulcinée pour aller « cueillir » les cols de St-Eustache et de Tana. Petit à petit, au fil des kilomètres, je le trouve « bien », mon nouveau propriétaire, bien qu'il me fasse avaler la poussière des travaux en cours, il continue à me parler, à me manier avec douceur et prévoyance, à me dérouiller les pignons et même à me photographier, j'en tombe presque amoureuse !

Mais là où il m'a vraiment fait flipper et comprendre qu'il aime par dessus tout notre « race », c'est lorsqu'il m'a avoué le chagrin qu'il avait eu la veille, à l'Ile Rousse, lorsque pour une raison indépendante de sa bonne volonté il n'avait pu sauver de la noyade une de mes consoeurs, jetée à même la Méditerranée. Merci à toi Dan, de m'avoir fait sortir de ma remise, de m'avoir dépoussiérée, de m'avoir fait bouger, de m'avoir redonné goût à la vie.

La bicyclette d'emprunt Micmo

Dan Dehandtschutter
CC n°3415

LES HARENGS MARINÉS

La recherche des cols amène à se poser des questions sur les appellations curieuses qu'on rencontre assez souvent.

On pourrait d'abord penser que cette quête est une occupation assez morbide tant la mort est présente dans les cols : par exemple, col de l'Homme mort, col de la Femme morte, col de la Tombe du Père, col du Cheval mort..., et plus rare, col de la Mort de l'Homme.

Mais encore plus étonnant : avec mon ami Jean, lors d'une virée dans les Vosges où nous avons pu passer 109 cols (essentiellement muletiers) en 10 jours, nous avons atteint par une piste R1, au-dessus du lac de Gérardmer, le dominant à l'est, le col des Harengs Marinés, qui se trouve être mon 1843 ème.

Certes il nous arrive sous la canicule de mariner dans notre jus lors de grimpées difficiles, mais on ne voit pas comment on pourrait trouver, dans un col muletier à 1089 m si éloigné des océans, et qui n'est même pas un « port », ces fameux harengs, qui ne sont pas des poissons d'eau douce puisqu'on les pêche normalement en Atlantique nord, Manche et Mer du Nord.

En fait l'explication, fournie par l'Office de tourisme de Gérardmer-Xonrupt, est assez simple : le col des Harengs marinés était un lieu de rendez-vous casse-croûte des forestiers qui se retrouvaient pour y manger...des harengs marinés, d'où le nom qui lui a été donné.

D'ailleurs on constate que la dénomination des cols traduit bien ici l'activité économique de la région : on trouve en effet dans la même zone, très proches l'un de l'autre, le col des Charbonniers (sans doute pour le charbon de bois) et le col du Port des Planches, montrant bien que l'exploitation du bois, alimentant scieries et papeteries, constitue la principale ressource, avec le tourisme, de la montagne vosgienne.

C'est sans doute pour ces raisons qu'il existe un réseau très dense, bien entretenu et balisé, de routes forestières, chemins et sentiers qu'il est très agréable de parcourir à l'abri du vent et des voitures au milieu des conifères, les cols étant signalés par des panneaux circulaires du Club vosgien placés sur les arbres. L'identification des cols est ainsi grandement facilitée sur les itinéraires proposés par les « Topos » du Club des Cent Cols (nous avons pour nos Harengs utilisé le N°5) : ne pas oublier cependant de les tracer sur les cartes IGN au 1/25000, absolument indispensables en la matière, et de compléter avec les indications de l'altimètre (altitude et dénivelées) et du compteur de distance du vélo ; malgré toutes ces précautions, il arrive qu'on se perde momentanément. Inutile d'ajouter qu'il faut partir en totale autonomie alimentaire pour la journée.

Point de chute recommandé pour découvrir cette belle contrée : le Domaine de la Moineaudière, base VTT de randonnée FFCT (10% de remise sur présentation de la licence), route de Valtin, 88400 Xonrupt-Longemer, près du col de Surceneux.

Henri Bosc
CC n°110

MON AUBISQUE À MOI

UNE MANIÈRE COMME UNE AUTRE DE FÊTER SES 75 PIGES !

Ma première grimpée de l'Aubisque, c'était en 1980, à l'âge de 50 ans, au cours de la RCP Pau-Luchon. Nous venions d'emménager dans la région de Bordeaux et c'était mon premier contact avec les Pyrénées. Deux moments forts me restent en mémoire de cette première grimpée. D'abord, la vision irréaliste, dans les premiers lacets à la sortie de Laruns, de cette chenille ininterrompue de lumignons processionnaires avançant silencieusement dans l'obscurité de la nuit, rouges dans un lacet, blancs dans le suivant, suivant l'orientation des cyclos par rapport à mon poste d'observation ; ensuite l'arrivée au sommet du col, juste au moment du lever du soleil au-dessus d'un cirque du Litor noyé dans une mer de brume, photo qui a d'ailleurs fait la couverture du numéro suivant de « Cyclotourisme ». C'était tellement beau que deux ans et quatre ans plus tard, je repris le départ de Pau de la RCP, sans m'être inscrit, afin de revoir la chenille lumineuse et le lever du soleil, déguster une omelette au lard à l'auberge du sommet, et redescendre à Pau par le Soulor et le vallon de Ferrières, arrivant chez mon fils, palois, à temps pour prendre le petit déjeuner avec le reste de la famille.

Je grimpai aussi l'Aubisque, par l'autre côté, en 1985, au cours du Tour de France Randonneur que j'entrepris cette année-là en compagnie de mon copain André Gilet. Je me rappelle l'approche en fin d'une après-midi de septembre, lorsque dans le soleil rasant qui accentuait les reliefs, on vit l'objectif depuis le Soulor : l'auberge là-bas qui nous attendait en haut du col. Là encore, grimpée dans un calme et un silence si religieux que cela me fit penser au bruit et à la cohue qui devaient y régner quelques semaines auparavant quand le Tour de France professionnel y était passé à deux reprises... Moment d'extase au sommet, à contempler ce magnifique décor, avant de plonger sur Laruns, notre étape ce soir-là.

Cette année, pour fêter mon 75ème automne - je suis né en septembre, le 18, pour ceux qui voudraient savoir si je suis Vierge ou Balance - je cherchai quelque col prestigieux à grimper pour marquer cet événement. Le Stelvio ? c'était trop loin. La Bonette également. Surtout qu'il fallait être sûr du temps. Le 17, la météo annonçait grand beau temps sur les Pyrénées pour le lendemain et c'est alors que j'optai pour l'Aubisque.

Je mis mon réveil à tout hasard, mais à 5 h 30 j'étais debout, à 6 h je quittai la maison en voiture avec mon vélo en bandoulière ; à 9 h je quittai Laruns à vélo pour déguster mon Aubisque.

Le hors d'œuvre — les premiers lacets entre le carrefour à la sortie de Laruns et Eaux-Bonnes — fut excellent : une petite pente à 5% environ, de quoi s'échauffer gentiment et prendre un rythme qui durerait jusqu'au sommet — pas toujours sur le même braquet, je vous l'accorde ! Tiens, parlons braquets, ou plutôt développements, car j'étais sur mon Moulton. Hédoniste du vélo et des cols, j'avais récemment remplacé mes deux plateaux de 46-30 par 42-26, ce qui, avec mon 11-28 derrière me donnait un développement minimum de 1,42 m pour un maximum de 5,82 m, de quoi passer partout en souplesse, même avec un vélo qui pèse ses 17 kilos (mais avec quel confort ! surtout dans les descentes !) Donc, je m'échauffais gentiment, à l'ombre encore, où il ne faisait que 5° à mon thermomètre, mais il n'y avait pas un nuage ni aucune brise et dès que je fus au soleil, un soleil radieux et puissant, j'enlevai les jambières, puis le blouson, restant à l'aise avec un simple T-shirt et mon cuissard. A Eaux-Bonnes, la pente se redresse tout à coup et j'y trouvai un café ouvert. Je m'arrêtai donc pour un bon café au lait et un croissant, mon petit-déjeuner étant déjà loin, et je repris mon ascension.

Quel délice ! pas de voitures (5 ou 6 dans toute la montée du col !) le silence à peine troublé par le croassement d'un corbeau ou d'une pie de temps à autre, un air léger qui évacuait presque instantanément toute transpiration, une luminosité exceptionnelle : j'étais au paradis du cyclotouriste.

Je pensais à tous les amis avec lesquels, au cours de ma vie, j'avais partagé de tels moments : les Gérard, les Claude, les André, et puis Fifi. Ah ! Fifi ! qu'il aurait été heureux de partager ce moment-ci avec moi et moi avec lui !

Quelques rares cyclos me doublaient, les uns me saluant d'un encouragement amical, d'autres ne daignant pas adresser la parole à l'escargot que j'étais à mes 4-6 km/h, mais ces derniers éprouvaient-ils le même plaisir indicible que moi ? En approchant de Gourette, l'espace s'agrandit, la vue embrasse le Gabizos et les pics environnants. Je sortis mon appareil photo et essayai de prendre quelques photos de moi pour me rappeler mon plaisir en tenant l'appareil à bout de bras - pas très réussies mais qu'importe...

En sortant de Gourette, là où la route est plus pentue à cause des glissements de terrain, il y a un panneau «4 km». Un des rares cyclistes me doublant à ce moment-là, j'entendis un murmure : « Encore quatre kilomètres ! » et moi qui me disais « plus que quatre kilomètres et mon plaisir sera terminé ! »

A midi pile, j'arrivai au sommet, posai mon vélo, m'étirai comme si je sortais d'un beau rêve et m'assis à l'ombre d'un parasol à la terrasse de l'auberge-refuge. Je commandai une omelette et une bonne bière brune que je dégustai lentement en admirant le magnifique paysage. De temps à autre, d'autres cyclistes arrivaient d'un côté ou de l'autre du col, mais avaient-ils eu le même plaisir intense que moi, au sommet, certes, mais au cours de la montée ?

Le repas consommé, j'enfilai mon vélo pour une descente grisante... A 14h je repartis en voiture et à 17h j'arrivai à la maison, à temps pour une tasse de thé avec mon épouse qui me dit « Tu t'es bien amusé ? » et je lui répondis « Oh que oui ! »

Je m'étais si bien amusé que j'y retournai 15 jours plus tard pour refaire la même ascension avec mon fils, qui allait fêter ses 46 ans, et mon petit-fils (13 ans et demi), ainsi que l'autre grand-père de ce dernier. Et qui arriva au sommet le premier ? Le plus jeune !

Vive l'Aubisque ! Je crois que dorénavant, j'y retournerai chaque septembre si Dieu me prête encore force et vie.

Philippe Meyer
CC n°84

JEF DE FLÈCHE IS AF ! *

UNE FLÈCHE DÉCOCHÉE PAR CUPIDON, ME FIT VOIR LE JOUR.

Ma mère «adoptive» Jeanne Contreplaqué, et mon père «menuisier» Raymond Bottemanne, m'ont offert un beau baptême et m'ont appelée «Flèche». Un magnifique petit top blanc et une robe rouge-orange fluo, très tendance, très high-tech, m'a été offert par Michel (Seghers) en guise de costume de fête.

J'ai débuté tristement ma vie avec mes nombreuses soeurs, dans une caisse de pommes jetée à même le sol, dans le garage du Bol d'Air. Puis, par un bel après-midi de novembre, ce fut la délivrance, le début dans la vie active, la libération.

Scalli, Alain et les jeunes du club m'ont amenée dans leur sac à dos vers mon premier job, ma première mission. J'entendais parler : «Gadouziennes, V.T.T., bidirectionnel, fil de fer, pince coupante, séparation de circuit» et j'en étais toute secouée ! Je n'y comprenais pas grand-chose, d'autant qu'après quelques-unes de mes compères, je me vis affecter vers mon lieu de travail : un hêtre, vieux de quelques dizaines d'années, enraciné dans le bois des anglais (Grand Parc) et sur lequel j'étais fière de pointer le bout de mon nez. Ficelée à 2 mètres du sol à mon support, j'ai passé plusieurs longues journées à attendre, le premier participant de mon premier boulot de ma première sortie ! Les nuits de plus en plus fraîches me faisaient regretter ma «Rue du Patronage ».

Quand soudain, ce 28 novembre, et ce avant le lever du jour, j'ai entr'aperçu 6 à 7 vététistes bien emmitoufflés, qui me mitraillaient de leur lampe torche, afin de s'assurer de ma bonne position. Quelques minutes plus tard commençait enfin, ma vraie tâche : un, trois, dix, puis de plus en plus de ces «Gadouziens» se sont servis de moi pour se diriger, s'orienter et continuer leur parcours afin de suivre correctement leur itinéraire.

Connaissant dès à présent ma vraie mission et avec l'expérience «d'une ancienne», je me suis mise à prendre le temps de les contempler ces courageux, à les encourager, à les rassurer... etc. Cette montée en flèche de mon professionnalisme m'a apporté quelques satisfactions, telles qu'être utile, pouvoir servir, diriger, indiquer, confirmer ... bref, me mettre au service des autres était pour moi un but. Ma clientèle était très variable, féminine, jeune, moins jeune, mais la plupart était composée de «tout Campa», de «Shimano super records», de «Simplex complexes». Un vicieux a même essayé de me retourner «pour blaguer» et me faire perdre la tête, mais j'ai résisté et tenu bon car mon «flècheur» m'avait bien attachée.

Puis le calme est revenu. Je me suis retrouvée seule, trop seule trop vite..., mais je suis restée fidèle à mon poste. Peu de temps après, un moustachu muni lui aussi, de sa pince coupante et de son sac à dos, est venu me détacher et m'éloigner de mon «hêtre» cher qui m'avait si bien épaulée.

Je me suis alors retrouvée avec mes consoeurs et des collègues «banderoles» à l'étroit dans son sac à dos. Nous étions transbahutées alors qu'il chantait en zigzaguant : «Défléchera bien qui défléchera le dernier tralala.»... , il avait probablement abusé d'Orval ou d'une autre boisson abbatiale. En fin de journée, je rejoignis toutes mes soeurs dans une caisse de pommes et passai ma première nuit en famille !

Ne le dites encore à personne mais j'ai entendu que ma prochaine mission est fixée au 22 mai, et nous guiderons alors des marcheurs, lors de l'Enghiennoise. Si vous passez cet hiver près du garage du club, n'hésitez surtout pas et pointez-vous pour me faire un petit « coucou »..., j'habite toujours dans la caisse de pommes, la 16ème, en commençant par la fin.

Avec mes meilleures « marques » de sympathie,
«la Flèche»

* Une des blagues que faisaient les « Ketjes » de Bruxelles était de défaire à l'arrière du tram, le long fil qui reliait le véhicule au pantographe.

Dan Dehandtschutter
CC n°3415

SAMPEYRE, NI REPROCHE

Dès qu'il est question d'une route de crêtes, la première qui vient à l'idée est souvent la piste piémontaise de l'Assietta. Elle est magnifique. Toutefois, il en existe d'autres plus courtes mais qui n'en sont pas moins intéressantes. Ainsi, en va-t-il du col de Sampeyre (2284m) et de sa crête truffée de baisses qui culminent au-delà de 2000 m. La crête sépare les vallées de la Varaita et de la Maira. Le col de l'Agnello (2744m) n'est pas bien loin. Nous sommes encore et toujours dans le Piémont.

Je l'avais dans mon collimateur depuis longtemps et m'étonnais du peu d'engouement que suscitait cet obstacle. En effet, articles et papiers à son sujet sont rarissimes. Or, le Sampeyre est un col hors catégorie qui s'apparente quelque peu à la montée du Grand Colombier au départ d'Anglefort. Pour une distance identique de plus ou moins 15 km, le Grand Colombier ne développe qu'un dénivelé de 1200 m alors que le Sampeyre dépasse largement les 1300 m c'est à dire qu'il affiche une pente moyenne supérieure à 8 %. Pas de faux plat. Pas question donc de se refaire une santé. Par contre, comme dans le Grand Colombier, la montée est souvent ombragée.

Sampeyre ! Sampeyre ! Quelle prétention ! Pourquoi pas deux cent un pendant qu'on y est ! Surtout quand il arrive qu'un collet sans catégorie cloue déjà sur place le beau bronzé que voici. (Coucou, ça c'est moi !)

Arriva donc ce qui devait arriver ! En effet, puisqu'il faut d'abord monter au col avant de se balader sur la crête. Je vous ferai donc grâce du récit pour venir à bout de l'épouvantail. Ce serait encore plus poussif que ne l'a été l'ascension elle-même. Cuit à l'extrême, j'ai négligé la piste militaire du sommet qui serpente vers le col de Bicocca (2285m) et me suis dirigé directement dans le sens opposé en direction de Valmala (1541m). Dès les premiers coups de pédale, je me suis retrouvé sur une route de cauchemar construite selon la technique des ingénieurs romains de l'Antiquité qui consistait à enfoncer dans le sol des plaques de granit à la verticale. La chaussée est en piètre état. C'est une piste chaotique, défoncée sur plus de 15 bornes par de très fréquentes chutes de pierres. Quoique la pente soit pratiquement toujours en descente, on est loin d'une cure de repos. Rompu à l'extrême, Macpherson en fut tout retourné. Les Romains peuvent aller se rhabiller à côté de l'invention de John Mac Adam. Lui, au moins, a le respect des fessiers. En un mot, le Sampeyre n'a rien de comparable à l'Assietta qui fait figure de billard en comparaison. Col Birrone (1700m) à mi-chemin sur la crête. Le randonneur, qui opte pour un retour à la case départ, doit se taper 3h15 de marche pour retrouver le col de Sampeyre. Pour ma part, la question ne se posait pas. Forza Belgica ! la piste ne s'améliore guère mais on peut néanmoins souffler en roulant la mécanique sur les bas-côtés du chemin empierré. Le calvaire prend fin au colle della Ciabria (1723m) où le bitume refait son apparition. Au bout de quelques kilomètres de descente et un ultime faux plat, il se peut que les incantations du santuario di Valmala éveillent une pieuse vocation chez l'un ou l'autre. Ce ne serait d'ailleurs qu'un transfert de branche de religion ! Quoi qu'il en soit, c'est le moment de faire le plein d'eau à la fontaine de jouvence qui accueille les pèlerins à l'entrée du site. Ensuite il n'y a plus qu'à fondre sur la vallée de la Varaita et la remonter jusqu'au borgo Sampeyre. Ce qui fut fait sans reproche de la part de mes fessiers.

La boucle complète ne dépasse pas les 70 bornes pour un dénivelé de 1700 m comprenant 7 cols dont 4 au-delà des 2000m. Un rendement honnête pour la plupart des chasseurs de cols.

José Bruffaerts (CC n°1997)

LA MONTAGNE SACRÉE

Il est là, dans la vitrine, tout de rose vêtu et je le regarde jour après jour avec les yeux de l'envie tournés vers l'avenir.

Ah, si j'avais un vélo de course, j'irais plus loin, plus haut, plus vite. Et plus que tout, c'est ce vélo que je veux parce que j'aime sa belle couleur rose tendre, un rose doux qui promet un pédalage généreux et harmonieux.

J'ai toujours rêvé d'un vélo, aussi loin que je me souviens. Petit, je tournais autour de mon pâté de maisons avec un tricycle bleu avec lequel tout mon corps semblait frotter sur l'asphalte. Plus tard, j'enfourchais un mini-vélo blanc cherchant un équilibre que j'eus tant de mal à trouver.

Ma première escapade, à 13 ans, je la vécus sur une bicyclette bleue de dame. J'avais peur de la barre. Quelle idée ! C'est comme la peur de l'avion, aussi irraisonnée, aussi dénuée de sens. A-t-on peur de monter dans une voiture ?

Je troquais ma bicyclette féminine contre un randonneur, toujours bleu, lourd, massif, difficile à décoller vers les sommets du massif vosgien. Et même si j'y parvins, ce ne fut que sueur et pauses pour récupérer quelque énergie.

Et là, ce vélo de course, dans cette vitrine de champion, rose comme le maillot du leader du tour d'Italie que revêtit pour la première fois Bernard Hinault l'année suivante, il me fait du charme, il me parle, il m'envoûte.

Imagine que tu me prennes avec toi. Que de grandes choses nous pourrions faire ensemble ! As-tu jamais rêvé de franchir les grands cols de légende, des Christophe, Pélissier, Magne, Leduc, Anquetil, Coppi, Bobet, Bartali, Merckx ou Hinault ? Quelle joie tu connaîtrais de grimper sur les flancs des Ballon d'Alsace, Tourmalet, Aubisque, Izoard, Galibier, Iseran, Saint-Bernard, Grossglockner, Alpe d'Huez ou Stelvio ?

Devant cette vitrine, je me voyais champion du monde dominant tout l'univers de la course cycliste. Les pentes des Géants étaient de véritables rampes de lancement vers le firmament de ma gloire. J'étais léger et aérien, danseur de bicyclette projeté vers l'infini. Oh, pour ainsi dire, j'étais tout simplement heureux par anticipation.

Mon esprit voyageait avant même de posséder la monture. De tout temps, mon doigt avait préparé le terrain d'un index majestueux et magistral traversant massifs alpins et pyrénéens à la vitesse d'un TGV sur les cartes Michelin étalées sur la table de la cuisine. C'est ça que j'aime, rien d'autre. Inutile de me parler mobylette, les copains ou boîtes de nuit, c'est de vélo que je veux grandir, de sensations d'apesanteur sur les flancs montagneux que je veux jouir. J'échange noctambulisme, pétarades et odeurs nauséabondes contre les senteurs vespérales, les bruits étouffés et la lumière éclatante de la nature. Avec toute la fougue de la jeunesse et malgré mes capacités à rêver du lendemain, je n'avais pas vu le quart de ce que ce vélo allait me faire vivre. Je l'achetais en effet en janvier 1979 avec le premier argent que j'avais gagné l'été précédent en travaillant. C'était mon vélo, à moi, de la couleur que je voulais, de la taille qu'il me fallait comme un fait exprès. On eut dit qu'il avait été construit pour moi, qu'il m'était destiné.

C'est un ancien coureur cycliste qui me le vendit. Le pauvre, il est mort un quart de siècle plus tard au champ d'honneur cycliste en héros de la mythologie sportive. Charly intimidait le jeune que j'étais auréolé d'une notoriété ayant dépassé le cadre local des compétitions. Il s'entretenait avec Poulidor, au téléphone, lorsque j'entrais dans son magasin de la rue du Faubourg National à Strasbourg. Je pense qu'ils pouvaient être amis avec des caractères si proches mêlant gentillesse et humilité.

A peine acheté, je projetais un voyage à vélo, m'entraînant immédiatement sur les pentes vosgiennes et participant à tous les brevets de cyclotourisme organisés dans la région. Je prenais contact avec un club local, puis un second et appris l'existence de la FFCT. Avec le recul, je fis des rencontres déterminantes et parfois éphémères qui me permirent de vivre ma passion idéalement.

Charly me céda la bicyclette de mes rêves, Jean m'apprirent l'existence des structures locales et fédérales et Fabien m'accompagna sur les routes de France et de huit autres pays. Enfin, un second Jean sut m'insuffler l'envie d'écrire et de relater tout ces bons moments vécus sur les routes avec mon beau vélo rose.

Un quart de siècle plus tard, le bilan est merveilleux. J'ai toujours les yeux rivés sur mon vélo avec les mêmes rêves d'ailleurs même si j'ai pris mes distances avec les structures officielles par souci et besoin de liberté. Les projets envahissent toujours mon esprit avec la même intensité. L'avenir n'est pas à la morosité mais au vélo qui correspond toujours davantage aux besoins de notre société hyper stressée et tournée vers l'écologie. A ce titre, le vélo est un formidable vecteur qui exclut les tensions et s'intègre idéalement dans un environnement que nous voulons protéger.

Quoi qu'il en soit, je n'oublierai jamais l'adolescent que j'étais, admirant ce vélo tout rose derrière sa vitrine, les yeux pleins de rêves de voyages et d'indépendance, et pourtant si ignorant des plaisirs à venir sur les routes escarpées de la montagne sacrée.

Jacques Schultheiss
CC n°1694

EXCURSION AU PAS DE PEYROL

Bernard et moi avons décidé de terminer la saison hors de nos bases habituelles par une excursion au Pas-de-Peyrol, en septembre.

A l'heure du rendez-vous, je suis sur le quai de la gare de Limoges, ma randonneuse à mes côtés, à proximité du train qui doit nous conduire à Aurillac. A quelques secondes du départ, Bernard, qui n'a pas dû entendre son réveil, n'est toujours pas là. Donc le train m'amène seul, très déçu, vers l'Auvergne voisine. Le chef-lieu du Cantal m'accueille sur le coup de sept heures. Malgré ma déception d'être obligé de cycliser seul, je me rends compte que la journée sera belle - le ciel est immaculé.

Quelques tranches de pain beurré accompagnées d'un bol de café et me voilà pédalant, remontant la vallée de Mandailles, arrosée par la Jordanne. Saint-Simon, Velzic et Mandailles (où je laisse la voiture parfois, quand mon objectif cyclo est réduit en temps), d'où part la route de l'amusant col du Perthus. Vers Rudez face au Puy Griou, les développements de montagne sont pour moi nécessaires. Maintenant, il n'y a plus d'habitations et pour augmenter ma solitude, je roule dans un vrai désert, personne à pied et pas de voiture : en quelque sorte l'idéal cyclotouriste ! Jusqu'au col de Redondet (1531 m), ça «sent» la haute montagne, les rochers s'arrêtant à la route à droite et à gauche le ravin, mais aussi l'envolée lointaine vers le sud-ouest. Au col, le pourcentage se calme sur la portion balconnesque jusqu'au Pas-de-Peyrol (1582 m). La tranquillité est due à ce que les aoûtiers ont quitté la région et les septembriens sont moins matinaux !

J'abandonne ma monture et prends une bonne heure pour effectuer l'aller-retour pédestre au sommet du Puy Mary. Ici, c'est le ravissement : le panorama circulaire est toujours aussi majestueux - un des plus intéressants de l'Hexagone. Je grignote un peu et me désaltère. Je récupère ma randonneuse, après un petit café, je reprends enfin la route, en descendant, longeant l'Impradine, la Santoire, passant le col de Serre (1364 m) et abordant la vallée de Cheylade. Les fermes et les vaches Salers me saluent au passage. Le Claux-Cheylade: arrêt obligatoire pour la visite de l'église, une nouvelle fois. Le mélange architectural est saisissant : plafond composé de 1350 caissons de bois polychrome représentant plantes, fleurs, figures géométriques, signes cabalistiques; diverses statues, quatre gros piliers cylindriques dans la nef, chapiteaux à sculptures archaïques provenant de l'église primitive post-carolingienne, etc. Pèlerinage pour moi : c'est sous le clocher-porche ogival que j'ai pris ma première photo noir et blanc vers la montagne cantalienne. Me laissant aller à la rêverie, je poursuis tranquillement mon escapade avant la bonne montée sur Apchon (BPF) dominé par son château ruiniforme. Je me régale dans la descente vers Riom-ès-Montagnes. Je ne revisite pas l'église romane, pas plus que les fromageries de Cantal, ni le musée de la gentiane. Mais oh! surprise, que vois-je? La randonneuse de Bernard appuyée au mur du bar où il se restaure. Brève explication entre deux solitaires et enfin nous voici duettistes ! Après la belle descente, après Antignac vers Saint-Thomas nous rejoignons la vallée de la Dordogne. De la rive gauche nous passons à la droite, sous les orgues, pour éviter le centre en «longueur» de Bort. Dans la montée nous laissons le barrage à notre droite et nous arrêtons plus haut, au «panorama» avec sa vue en enfilade sur la retenue d'eau et le château de Val ; le Sancy et la chaîne des monts Dore couronnant l'ensemble. Plus loin, l'imposant château de Pierrefite s'offre au regard, puis Saint-Victour, petite localité dominée par un curieux ensemble : église, cimetière et château. Pour quelques hectomètres nous longeons la Diège, la traversons et laissant la direction d'Ussel à droite, nous sommes sur la RN 89 pour quelques kilomètres. Voici la si particulière église qui protège Saint-Angel. La départementale 979 nous permet d'aborder le point final du jour: Meymac, l'une des portes des Monédières ; fontaine monumentale, tour horloge, nombreuses maisons aux porches sculptés aux XVème et XVIème siècles, l'ex-monastère de Saint-André et l'abbatiale Saint-Léger dominant le tout. La ville est cernée par les forêts de résineux.

Contents de notre journée un peu particulière, nous projetons de faire mieux à l'avenir.

Jean-Marie Bourdelas (CC n°1999)

BRIONNAIS AUSTRALIEN

Matour est une jolie petite bourgade du Brionnais, région réputée pour l'élevage de la race bovine charolaise. Mais si le hasard vous amène à récolter quelques cols en ces lieux, faites attention, vous pourrez y rencontrer une autre sorte d'animal, et c'est.... surprenant !

En cet automne frisquet, avec Gaston, nous décidons de finir notre saison par la récolte de quelques cols se situant en limite du Rhône et de la Saône-et-Loire. Nous nous installons pour un week-end à Matour, base idéale pour notre projet.

Le dimanche matin, nous partons à l'assaut du col des Vaux. Le kilométrage prévu est minime. Régine, qui reste sur place, est informée qu'à onze heures nous serons de retour.

Et là nous commettons une grave erreur de débutants, indigne des vieux briscards que nous pensions être. La carte étudiée pour notre parcours n'est pas emportée, et nous n'avons aucun ravitaillement. Et pour ceux qui connaissent les routes du Mâconnais, il arrive ce qui n'aurait pas dû arriver. Nous nous perdons, nous tournons en rond, nous revenons sur nos traces, nous demandons notre route, pour enfin conquérir le col des Vaux à 11 h 30 !

Le retour est aussi épique que l'aller, nous parcourons deux fois le même bois, et la même côte, et la fringale a fait son apparition. Gaston et moi, sommes dans le même état « escargotesque ». On n'avance pas, on se traîne ! Enfin un panneau annonce un panneau à 5 km. Gaston se trouve derrière moi. Ce retour sur Matour, se fait par une longue montée, et soudain, là, sur le bas côté gauche, je vois un kangourou, assis sur la queue, majestueux, avec des yeux malicieux semblant me dire :

- « alors, tu fais pas le malin ? ». L'image s'imprime dans mon cerveau et c'est quelques mètres plus loin, que j'analyse que je ne suis pas en Australie, et qu'un kangourou n'a rien à faire ici.

Quand j'arrive à Matour, je commence par me faire disputer par Régine qui s'inquiétait de notre retard. Je lui explique nos péripéties et lui dis avoir vu un kangourou dans la dernière montée. Elle éclate de rire et me réplique :

- « c'est ça, et la marmotte, elle met le chocolat dans le papier ! »

Je n'insiste pas. C'est alors que Georges arrive et sa première parole est :

- « T'as vu le kangourou dans la montée ? »

- « Ah tu vois Régine, ce n'était pas une hallucination ! » On est deux à l'avoir vu ce kangourou. L'animal va ainsi entretenir notre conversation pendant le repas.

Renseignements pris, il s'avère qu'on a vraiment vu un kangourou, et il vient d'un parc animalier proche de Matour. Conclusion : si parfois le vélo vous met dans des états bizarres, et que vous croyez avoir des hallucinations, vérifiez tout de même... et ayez toujours un compagnon qui pourra attester de vos dires.

Bernard Vieillard
CC n°1355

(MES)AVENTURES

Prenez la clé des champs,
Vivez des moments clés
Mais surtout ne perdez pas vos clés (de voiture)...

Ce sont les conseils que je me permets de donner aux membres du club qui auraient envie de partir seuls, en voiture, pour aller escalader un col loin de chez eux.

C'est ce que j'ai voulu faire en août dernier en partant un beau matin de Saint-Etienne pour m'attaquer à la montée mythique de l'Alpe d'Huez et atteindre le Col de Sarenne, situé 10 km environ au-delà de la station.

Après avoir garé mon véhicule à Rochetaillée, je débute ma sortie par un petit échauffement jusqu'au Bourg d'Oisans avant de m'élancer pour 1h 04 d'ascension dont deux premiers kilomètres bien difficiles ! A l'entrée de l'Alpe, deux photographes se ruent sur moi en me donnant l'impression d'être une star ! Mais pour avoir ma photo, il ne faut pas acheter l'Equipe mais payer une somme rondelette !

La route entre l'Alpe d'Huez et le col est étonnante, d'abord en descente, sur une route mal goudronnée et coupée par de nombreuses rigoles, puis difficile jusqu'au col. Arrivé au sommet, je maudis quelques instants le règlement du club qui me refuse pour un malheureux mètre le droit d'intégrer ce col à ma liste des plus de 2000 m, avant de profiter de la beauté du site et d'un bon casse croûte.

Après une descente royale, j'arrive à 16h à Rochetaillée, crevé mais heureux et surtout pressé de rejoindre Saint-Etienne pour une douche et un repos bien mérités.

Mais après avoir retourné dans tous les sens les poches de mon maillot et celles de mon sac à dos, je dois me rendre à l'évidence : j'ai perdu mes clés de voiture, probablement au sommet du col lorsque j'ai tiré mon repas du sac... Je vous laisse imaginer les moments difficiles qui ont suivi... Transpirant, le moral dans les socquettes, je rejoins avec une démarche de pingouin l'Hôtel du Glandon pour demander de l'aide.

J'appelle d'abord un garagiste, qui vient après une heure d'attente ouvrir mon véhicule mais ne veut pas le faire démarrer. Je téléphone ensuite à mon assureur (merci MAAF Assistance !) qui m'envoie un taxi pour m'emmener jusqu'à Grenoble. Je prends alors un train pour Saint-Etienne via Lyon mais, suite à un mouvement de grève à Perrache, je dois attendre 1 heure avant qu'un car puisse me conduire à Saint-Etienne où un ami vient me chercher avant de me remmener le lendemain récupérer ma voiture !

Promis, juré, la prochaine fois j'emporte un double de mes clés de voiture ! En attendant, si un membre du club se promène cet été au sommet du col et trouve une clé, merci de penser à moi.

Et comme la loi des séries n'est pas une invention de l'esprit, il m'est arrivé 8 jours plus tard une autre mésaventure qui prouve à nouveau ma grande naïveté : après avoir escaladé avec quelques amis les 29 km de la Croix de Fer, je laissai mon casque et mon maillot sécher sur un petit muret et j'allai boire un coup à l'auberge du col. Mais quand je voulus repartir, tout avait disparu ! Tomber sur des voleurs à 2067 m d'altitude, dans un endroit aussi sauvage, cela laisse songeur... Mais ça ne m'empêcha pas de savourer la formidable descente du Glandon, tête nue et en T-shirt pour rejoindre La Chambre et ma voiture, dont je n'avais pas perdu les clés !

Bilan de cette curieuse semaine : beaucoup d'émotions, beaucoup de plaisir mais un casque (150 €) et un maillot (50 €) à racheter + un double de clé à refaire (200 €).

Qui a dit que le vélo était un sport économique ?

B. Courbon (CC n°5922)

ESCAPADE SUR LA LIGNE DE PARTAGE DES EAUX ATLANTIQUE/MÉDITERRANÉE

Quand je relis le carnet de route de mon voyage cyclo 2004, un calepin aux pages bien marquées par une utilisation intensive et qui a pris un certain « goût » dans les intempéries, il m'apparaît clairement que l'époustouflante randonnée cyclo montagnarde que j'ai effectuée seul et en camping souvent sauvage cet automne pour découvrir quelques paysages singuliers de la France profonde, ne se résume pas seulement à la réalisation d'un exploit sportif, et ce malgré les 1500 kilomètres parcourus, les 122 cols gravis et plus de 400 000 coups de pédale donnés pour faire avancer ma bicyclette !

Traversant les vignobles du Mâconnais, du Beaujolais, du Minervois et de l'Hérault en pleine effervescence, pénétrant d'immenses châtaigneraies aux couleurs déjà flamboyantes, parcourant le pays cathare bien gardé par ses nombreuses forteresses, visitant tant de hameaux et de villages aux toitures de lauze, humant l'air vivifiant des sommets de l'Ardèche, de l'Allier, de la Lozère, de l'Aveyron, du Gard et de l'Ariège, rencontrant partout des chasseurs de champignons, des cueilleurs de myrtilles et des ramasseurs de noix, goûtant l'omelette aux cèpes, le cassoulet ou encore la blanquette de lapin..., j'ai en effet souvent flirté avec les aspects environnementaux, culturels et culinaires des régions visitées.

Cette année, je ne voulais pas seulement fuir le blues de la nouvelle rentrée des classes qui se faisait sans moi, retraite oblige, ou quitter la bousculade que nous impose le quotidien, je souhaitais surtout retrouver la saveur exquise de ces choses élémentaires qu'on peut apprécier en flânant au milieu d'espaces naturels encore existants, et ce le temps d'un voyage à vélo ; et puis, cerise sur le gâteau, c'était la première fois que je pouvais m'accorder des « congés » hors vacances scolaires.

Pendant près de trois semaines, je pus ainsi parcourir, juste pour le plaisir des sens et au rythme de mon pédalage, des paysages qui changeaient à chaque virage ! Ce fut un vrai bonheur... que de vivre uniquement le présent tout en se faisant dorloter par des panoramas sublimes et le quotidien rustique des gens du pays.

Bardé de monstrueuses sacoches renfermant linge, outils, nécessaire de cuisine, nourriture, livre de bord, cartes routières, matériel photographique, tente, sac de couchage et matelas, le vélo me permit de réaliser, en autonomie complète, un périple qui me lia de façon physique et permanente aux éléments naturels d'un monde parfois insaisissable, souvent méconnu et pourtant le nôtre ; cela se transformait même en pèlerinage spirituel lorsque je me surprénais à parler aux chevaux, aux bovins ou aux ovins que je côtoyais dans ces départements où l'activité pastorale est dominante, où la vie est encore régie par les lois de la terre, de l'eau et de l'air ! A cette époque de l'année et dans ces monts du Massif Central et des Pyrénées, la météo ne fut évidemment pas toujours bienveillante à souhait, avec des gouttelettes souvent gelées sur la toile de tente le matin, du brouillard et du vent me serrant quelquefois de très près ; la pluie m'a pourtant toujours épargné et le soleil maintes fois réchauffé.

Bien sûr ai-je aussi été confronté à quelques ennuis mécaniques et dus même, un jour, me faire rapatrier en taxi vers une grande agglomération pour changer une roue libre défectueuse, une autre fois pour resserrer un pédalier récalcitrant car, dans ces régions où la cabine téléphonique à pièces remplace encore avantageusement les réseaux d'opérateurs quasi inexistantes, il est malheureusement impossible de dénicher un vélociste alors que la pratique de la bicyclette y est une activité très à la mode !

Nomade temporaire par besoin et cyclotouriste au long cours par passion depuis de nombreuses années, j'avais glané cette idée de voyage à la confrérie des Cent Cols dont j'ai le privilège de faire partie avec mes 770 cols différents traversés à bicyclette, une idée qui me permit en tout cas de pénétrer discrètement des lieux où l'on expérimente depuis fort longtemps un art de vivre qui réconcilie l'homme et la nature ; je pourrais vous parler avec enthousiasme du parc naturel du Pilat, de celui des Monts d'Ardèche,

ou encore de ceux des Monts des Cévennes, des Causses du Larzac et du Haut Languedoc, si ce n'est de la Montagne Noire ou du Pays de Sault..., des endroits qui se trouvent tout simplement sur la Ligne de Partage des eaux Atlantique / Méditerranée.

On pourrait discuter sur le sens et l'utilité de telles réalisations souvent relatées par les revues spécialisées... ; avec le temps et l'expérience, je dirai qu'elles ne sont que le support d'une confrontation de l'individu avec sa propre volonté et son propre corps afin de savoir si l'on a atteint la limite de ses possibilités, si l'on est capable d'aller un peu plus loin encore ; ce désir de se surpasser est, sans aucun doute, une pulsion enracinée dans l'être humain et c'est bien elle qui me motive à chaque fois qu'un projet se dessine et qui a pu entièrement s'exprimer au cours de ce voyage et de tous les autres. Je vous avouerai même être prêt à larguer les amarres pour des découvertes bien plus lointaines encore si le contexte politique de notre planète en folie devait s'améliorer ! Un tour de l'Europe, un tour de la Méditerranée, voire un tour du monde..., ce sont là des idées qui m'effleurent.

Michel Helmbacher
CC n°1486

D'AX-LES-THERMES À CLUNY, CENT COLS SUR LA LIGNE DE PARTAGE DES EAUX

Thonon-Antibes, Thonon-Trieste, Hendaye-Cerbère voilà des noms de ville à ville qui parlent à des amateurs de cols, mais pas encore Ax-les-Thermes-Cluny...

Quand j'évoquais mon projet auprès de mes amis du VC Montauban, ceux-ci ne voyaient pas très bien mes motivations. Mais quand j'ajoutais qu'il y avait 100 cols à franchir, ils étaient plus attentifs. Et quand je précisais que cette Randonnée permanente du Club des Cent Cols suivait la ligne de partage des eaux Atlantique-Méditerranée, j'avais droit à un « Ah, bon ? » d'étonnement.

C'est vrai que ce parcours est original, mais il a une histoire que Biki, Bernard Pommel, le créateur de cette randonnée raconte volontiers :

«Quand j'étais petit garçon» comme dit la chanson, la Ligne de Partage des Eaux symbolisait pour moi les vacances. En effet je passais mes vacances à St-Cirgues en Montagne où mes grand-parents villégia-turaient scrupuleusement tous les étés depuis les premiers congés payés. Habitant à Joyeuse, versant méditerranéen, la montée à St Cirgues à Montagne était l'occasion quand on ne passait pas par le tunnel du Roux d'un arrêt rituel à la pancarte « Ligne de Partage des Eaux » au-dessus de Lalligier pour une « halte technique » assortie des commentaires paternels ou grand paternels « pense que la moitié des gouttes va se retrouver dans la Méditerranée et l'autre dans l'Atlantique ! » ou comment passer du trivial à une vision quasi-planétaire !

Pendant les vacances, passées du côté « Atlantique » de la LPE, il y avait aussi les sorties au Gerbier de Joncs, au Col de la Chavade par la montée de Mazan (notre Galibier à l'époque) etc... Plus tard chassant les cols j'ai vu que cette Ligne de Partage des Eaux ne se limitait pas, bien entendu, à ce petit secteur de l'Ardèche mais fascinait les hommes au point de se retrouver sur de nombreuses pancartes. Quel col peut être plus indubitable que celui qui envoie les eaux dans deux destinations aussi éloignées ?

Et quand il s'est agi de trouver une idée de Randonnée Permanente... »

Le parcours est proposé de Cluny au Port de Pailhères. Pour des raisons de logistique, j'ai choisi le sens sud-nord avec final à Macon ; du même coup, j'ai ajouté un col !

Comme je suis un brin casanier, je ne voulais pas faire trop long. Le choix des hébergements m'a conduit à faire la randonnée en neuf jours. Disons que c'est un peu court, car plusieurs étapes dépassaient les 150 km et compte tenu du profil, ce fut parfois rude ! Le dénivelé annonce, avec prudence « plus de 16 000m » ; je pense qu'on est loin de la réalité. On descend parfois très bas pour franchir un pont dont l'altitude n'est pas prise en compte ; sans parler du toboggan de la dernière journée ! Le dénivelé que j'annonce dans mon compte rendu a été calculé d'après les données de l'organisateur.

Un seul col (Pailhères) dépasse les 2000 m d'altitude ce qui n'empêche pas certaines grimpees d'avoir un pourcentage respectable (Col de la Croix de Deux-Sous, Col d'Ajoux). Malgré mon 30x26 et mes roues de 650, j'étais un peu juste.

Pour l'hébergement, j'ai choisi la formule hôtel, gîte ; pour midi, pique-nique classique ou restaurant (deux fois). Il faut dire que l'itinéraire n'emprunte guère que des petites routes, dans des lieux hors du flux touristique et qu'il vaut mieux avoir du ravitaillement dans la sacoche. Même chose pour l'eau des bidons. Ce n'est pas le désert, mais, par endroits, ce n'est pas loin !

J'ai voyagé entre le 26 août et le 2 septembre, sans une goutte de pluie ; un peu de vent, souvent de 3/4, jamais de face ; pas de fortes chaleurs, parfois même un peu frais. Donc conditions climatiques excellentes. De plus, à cette période, les hébergements sont plus faciles à trouver.

1ER JOUR : AX LES THERMES-LIMOUX (116 KM ; 2231M)

D'entrée, j'attaque par le point culminant de la randonnée : le Pailhères, ses 2001m d'altitude et ses pourcentages respectables à la station d'Ascou-Pailhères. Pas de répit dans la descente car il fait très froid et remontée immédiate vers le Pradel (7,500 km).

La descente dans les gorges de Rebenty et leurs défilés étroits est un agréable moment. Puis on monte sur le plateau de Sault. Après le col de Coudons, c'est une succession de petits cols sans grande difficulté.

Très peu de villages où se ravitailler. A signaler le Relais du Pays de Sault à Espezel où l'on déjeune très correctement pour 13 €, vin et café compris. Limoux n'est pas sur l'itinéraire, mais la ville offre plusieurs hôtels et un vélociste membre du Club des Cents Cols (Jean Dejean, route de Pieusse).

2ÈME : LIMOUX-MAZAMET (150KM ; 1138M)

Beaucoup de petites côtes en début de parcours ; un peu de plat entre le seuil de Naurouze et Sorrèze ; longue montée dans la forêt vers Arfons et le col de Fontbruno. A signaler, dans la descente vers Aiguefonde la possibilité d'ajouter un col (Le Col F 81 0535) facilement accessible (2 km aller-retour).

Plusieurs hôtels à Mazamet, recommandés FFCT.

3ÈME JOUR : MAZAMET-COL DU CABARETOU (95 KM ; 2376M)

D'entrée, c'est le Pic de Nore, j'ai choisi de l'attaquer en douceur par la D54 et la RF vers le carrefour de Treby. Eviter la montée par les Yés...

Ne pas négliger le col de la Croix de Deux Sous et ses pourcentages (15%). Passage au col de Sales, non homologué mais présence d'un panneau du GR. Puis parcours agréable jusqu'à Courniou où, faute de mieux, j'ai mangé au restaurant. La suite m'a paru assez difficile avec la chaleur, la digestion, les pourcentages. Fin d'étape à l'auberge du Cabaretou : (chambres tranquilles et confortables, repas correct, mais sans plus...)

4ÈME JOUR : COL DU CABARETOU-L'ESPEROU (150 KM ; 1917M)

Jour de galère ! Mais les paysages sont superbes et variés ; on passe des monts de l'Espinouse, au plateau du Larzac par une succession de petits cols, puis on arrive à Alzon où tout se gâte ! La route forestière est dégradée et le pourcentage sérieux. Au col de l'Homme Mort, regardez la carte plutôt que la pancarte qui indique « l'Espérou 18 km », vous allongeriez votre galère de 10 km !

Pour l'hébergement, il y a des gîtes et des hôtels à l'Espérou.

5ÈME JOUR : L'ESPEROU-LE BLEYMARD (133 KM ; 2118M)

La montée au Mont Aigoual ne présente pas de difficulté, même sur le petit-déjeuner ; le temps n'y est pas toujours au beau fixe ; j'ai eu droit au brouillard et je n'ai pas vu l'observatoire. On entre ensuite dans les Cévennes et j'ai beaucoup aimé : les panoramas sont magnifiques.

Au Pompidou, on peut séjourner dans un gîte très sympa.

A Barre des Cévennes, l'épicerie ferme à midi pile ; il ne reste alors que la boulangerie.

Passé le col de Jalcreste, la route de crête franchit quatre cols et offre de magnifiques panoramas. Au Pont de Montvert, il faut penser à se ravitailler car il reste le Mont Lozère dont le sommet dénudé est balayé par le vent. Nuit au Bleygard à l'Hôtel « La Remise »

6ÈME JOUR : LE BLEYMARD-SAGNES ET GOUDOULET (118 KM ; 1966M)

Le schéma du profil de la journée fait penser à la mâchoire des loups, qui sévissaient dans cette région jusqu'à la fin du XIX^{me} siècle. On le croise encore sur les panneaux à Loubaresse, en occitan « le pays des loups », au Pas du Loup et au col du Cros (le creux) du Loup.

Donc ça monte et ça descend et beaucoup plus qu'on ne le voudrait ! Mais les paysages sont toujours aussi remarquables avec des gorges sauvages, des points de vue, des forêts où poussent des cèpes particulièrement recherchés en cette période de l'année. Nous en mangeons, en omelette, le soir même. Hébergement à l'Hostellerie Chanéac, réserver.

7ÈME JOUR : SAGNES ET GOUDOULET-LE BESSAT (142 KM ; 1633M)

Première partie assez tranquille sur le Mézenc ; le Gerbier de Joncs est atteint facilement, la Chartreuse de Bonnefoy et la recherche du col de la Clède font un bon intermède avant le col de la croix de Boutières qui depuis Les Estables n'est pas un épouvantail. Petite déception, la descente n'est pas terrible ! Par contre, plus loin, on dégringole jusqu'à 541m pour remonter à 1241m au col de la Charousse. Nouvelle descente pour mieux remonter vers le Col du Grand Bois et une pensée à Vélocio. La Fondue Chez l'« Père Charles » Grand Rue, Le Bessat

8ÈME JOUR : LE BESSAT-LES SAUVAGES (115 KM ; 1048M)

Super descente pour commencer la journée, c'est comme au Tour de France les jours d'arrivée à St-Etienne, sauf qu'aujourd'hui on évite la ville. Le plan fourni par l'organisateur permet d'échapper assez rapidement à l'agglomération stéphanoise. Le paysage a changé, mais reste varié et très verdoyant. A Sainte-Catherine une fresque peinte sur la façade d'une maison rappelle que nous suivons la ligne de partage des eaux, l'effet est surprenant. Au village des Sauvages, c'est le toit de l'église qui marque cette limite.

Accueil très sympa à l'Hôtel St-Pierre aux Sauvages

9ÈME JOUR : LES SAUVAGES-MACON (160 KM ; 1040M)

Pour faciliter notre retour en train, nous choisissons de finir à Macon, mais nous suivrons scrupuleusement le parcours jusqu'à quelques kilomètres de Cluny. Le paysage et les maisons changent encore. Aujourd'hui, c'est comme les veilles de vacances, il faut mettre les bouchées doubles pour boucler le parcours. Pourtant tout commence bien, c'est après que ça se gâte ça monte, ça descend « et ça continue encore et encore » comme le chante Cabrel. La route forestière après Propières est calme, ombragée, bucolique (?)... mais pentue ! Nous avons peu apprécié la chasse au col des Vaux, après nous être égarés dans un chemin de terre, puis englué dans la circulation à la sortie du lycée agricole voisin.

Quant au final après Mont, mon compagnon de route se revoyait sur les routes de Paris Brest Paris, les connaisseurs apprécieront. Et nous qui croyions que ça descendait depuis le col de Champ Juin !

Ce n'est pas à des cyclos que je dirai qu'aujourd'hui ce qui compte le plus c'est le souvenir d'une randonnée originale qui traverse, par des petites routes tranquilles, des paysages variés où la forêt est très présente. Prenez votre temps, des petits braquets et tous les jours vous pourrez vous soulager : une goutte dans l'Atlantique, une goutte dans la Méditerranée. Je sais, ce n'est pas très distingué comme chute, mais je n'ai pas pu résister.

Georges Golse
CC n°1183

LA VACHE DE PAILHÈRES

En cette calme matinée du 27 juin, malgré l'heure matinale, la température est douce en altitude. La Cerdagne s'éveille sous le regard bienveillant du Puigmal, que le soleil naissant met en lumière. Arrivés, hier soir depuis Carcassonne, les cyclotouristes s'ébrouent et s'élancent sur la départementale 10 vers le Col de la Perche.

Bientôt, la Haute Vallée de l'Aude sera rejointe, et les taches colorées des cyclistes animent les sous-bois au pied du col des Ares.

L'ancienne «République de Quérigut», partie isolée des hauts plateaux aux confins de l'Aude et de l'Ariège, marque l'approche du Port de Pailhères.

A Mijanès, la route s'élève, par une suite de rampes, nous rappelant que les Pyrénées sont bien cette barrière sauvage qui sépare les royaumes de France et d'Aragon.

C'est en arrivant en vue des prairies d'altitude, que nous avons vu « la vache ! ». A défaut de voir passer des trains, celle-ci avait fait le choix de zapper. Et, bien campée sur l'arrière train, à la manière des chiens de berger, elle regardait passer ces randonneurs des temps modernes sur leurs drôles de machines. Elle va se lever, pense-t-on, et bien non, bien que les cyclotouristes s'arrêtent, s'approchent, photographient, la vache, elle, reste impassible, bien calée sur sa pelouse.

Mais nous ne pouvons rester plus longtemps, les lacets du col nous attendent. Au sommet, des cyclos se délectent déjà du panorama. Plus loin ce sera le Chioula sous la chaleur de l'heure méridienne, puis il faut penser à Mijanès sur la route à revoir les tours de Carcassonne, ce soir...

L'histoire du Port de Pailhères ne nous dira pas si la vache est restée là, en position de spectateur privilégié, jusqu'au dernier cycliste de la journée... avant l'étoile du berger.

André Hérédia
CC n°4505

CENT COLS ET UNE BRASSÉE D'AMITIÉS

Il faut dire que ce vendredi 18 juin 2004 vers 19 h, malgré l'apéritif hors normes offert par Martin, l'ambiance était plutôt nostalgique. Pensif, chacun devait admettre que c'était fini, et s'imaginer reprendre pied dans sa vie personnelle, sa vie de travail, enfin sa vie de tous les jours.

Ce que nous venions de vivre n'a sans doute rien d'extraordinaire. Il n'est cependant pas coutumier de tout quitter pour aller se farcir la randonnée permanente « Cent cols en Pyrénées ».

C'est Jean qui a eu l'idée de concocter et d'organiser ce périple. Jean Servais, bien connu au sein de notre fédération pour ses engagements à la commission tourisme.

Le 5 juin, deux semaines auparavant, nous nous sommes retrouvés huit personnes à Saint-Paul en Fenouillet (11), sept pédalants et Jean-Claude, notre accompagnateur. Le groupe très cosmopolite et composé de 4 Belges, 2 Luxembourgeois, 1 Suisse et 1 Français, Savoyard, votre serviteur. Pas besoin de faire les présentations avec Guy, puisque nous avons partagé la même chambre lors d'un séjour aux Dolomites. Que le monde est petit...

AX-LES-THERMES / MASSAT :

Au fil des jours et des étapes, chacun se démarque et les personnalités se mettent à jour. D'abord c'est Marcel : jovial, rigolard, avec des réparties à vous couper le souffle, à vous plier de rire. En voici une, arrivée plus loin et que je rapporte ici : au col de Jou (66-1125b) – un écart pour pointer un BPF à l'Abbaye de Saint-Martin du Canigou – il cherche le col sur un panneau touristique de randonnées, Thomas s'approche et le lui indique. « Oh ! mais bien sûr, c'est facile à trouver si tu cherches ailleurs que là où je regarde... » Incontournable, ce Marcel !

Jos est venu avec Guy, son ami, toujours dans son sillage, souriant, c'est la discrétion même, bon pédaleur, prudent en descente. Un bon compagnon, qui chaque jour fait un col de plus, car il monte un Col Nago.

ST-BERTRAND DE COMMINGES / ARGELÈS GAZOST :

Il fait chaud, très chaud. Heureusement, nous avons Jean-Claude, notre accompagnateur : il s'occupe de la logistique, transport des bagages et ravitaillement. Attentif à nos besoins et à notre écoute, serviable, sa tâche est difficile car notre petit groupe est parfois très étiré, dispersé même, les uns à grappiller quelques cols supplémentaires, d'autres s'offrant une pause café. Merci Jean-Claude, tu as été comme une mère pour nous !

TARDET-SORHOLUS / LARRAU :

Une journée avec la pluie, nous avons failli couler à Bielle... Le lendemain, au col d'Aubisque le froid et un vent à écorner les guidons de vélos nous incitent à prendre un chocolat chaud à l'auberge du coin, avant de plonger grelottants dans la descente.

LUZ SAINT-SAUVEUR :

Marcel devra revenir faire le Tourmalet puisqu'il a oublié de pointer son BPF ! Le vent est toujours avec nous, souvent contre d'ailleurs. Il ne fait pas chaud. Au fait, où est Martin ? Personne ne sait ce que fait l'ami Martin... Il déjeune en survêtement, alors que nous sommes prêts à partir en tenue cyclo. Il part bien après nous, et tout à coup avec son grand sourire et un mot gentil nous dépasse. C'en est fini de sa compagnie jusqu'à notre arrivée, car ça fait bien deux heures qu'il nous attend. C'est une Formule 1. Une fois, une seule fois, nous avons rattrapé Martin : son vélo était à l'envers, une pierre lui ayant crevé les deux roues. « Ah, mais bien sûr, il va tellement vite qu'il n'a pas le temps de voir les cailloux » a dit Marcel.

BAGNÈRES DE LUCHON :

Il faut toujours s'encapuchonner avant les descentes. Le ciel est très couvert. Une journée en Espagne, c'est à Sort que l'on dort, avant de traverser Andorre. Avec Thomas, mon collègue de chambre, nous ne sommes pas prêts d'oublier toute cette circulation, ni la police à chaque carrefour, ni la pluie et le grésil tambourinant sur le casque en arrivant au Port d'Envalira (AN- 2405 m)

LA TOUR DE CAROL / VERNET-LES-BAINS :

Au sommet des cols, Jean attend Marcel.

- « C'est forcé que j'arrive le dernier puisque je mouline petit ! »

En bas, Marcel attend Jean.

- « Faut que je l'attende, sinon il va me faire la gueule ! »

Quelle belle amitié, et quelle complicité entre ces deux cyclos.

Le ciel est à nouveau bien dégagé, et le vent nous est favorable. Quel bonheur de pédaler dans ces conditions et « que la montagne est belle » comme chante Jean Ferrat.

Je n'ai pas encore beaucoup parlé de Guy : je l'apprécie, nous avons fait précédemment un séjour en Italie. En tête de groupe, c'est un grand rouleur, un bon grimpeur, et il en connaît un rayon... Côté cassette, il y en a un qui s'est fait la malle, il a dû dévoiler sa roue. Photographe du groupe, il clique à tours de bras. Merci Guy !

Dernière étape pour rejoindre Saint-Paul. Le soleil tape dur. Ce fut une rude journée, car avec Thomas nous avons beaucoup zigzagué pour accumuler et empocher un maximum de cols. Bilan de la journée : 150 km et 17 cols.

- « Bravo Thomas, toi qui craignais pour ton manque d'entraînement, tu as fait preuve de beaucoup de volonté ! ».

Pour vous permettre de les découvrir vous-même je n'ai pas ou peu parlé des paysages magnifiques, des gorges profondes, des cimes enneigées, des vaches, des moutons en liberté sur les routes. Allez donc les voir en faisant d'un trait ou par petits morceaux cette superbe randonnée permanente « Cent cols en Pyrénées ». Par cette bafouille, je voudrais surtout remercier tous les participants à ce séjour pour l'amitié, le civisme et l'entraide dont ils ont fait preuve. Un podium en particulier à Jean-Claude, notre accompagnateur, et à Jean, instigateur et réalisateur de ce fantastique voyage.

Bernard Monnin

CC n°5041

BOCCA DI SAN ROCCO OU BOCCA DI SANS RETOUR

7 heures 30 : nous débarquons à Bastia. Les sacs arrimés sur les vélos, nous filons immédiatement, ma femme et moi, sur la D80 ; notre bible « 100 cols au nord de la Corse » bien en vue sur la sacoche de guidon.

Au début sur la D80, la circulation est assez dense, les Corses aussi vont travailler tôt. D32 vers Piétracorbara : on perçoit encore une odeur de brûlé. La végétation est noirâtre au bord de la petite route.

La D32 se rétrécit progressivement. Une habitante de Lapédina nous confirme que la Bocca di san Rocco, premier col de notre périple, n'est plus très éloignée. La petite route goudronnée va toutefois devenir piste. Un panneau «réservoir de san Rocco capacité 40 m³», mais pas de panneau de col. Il existe un embranchement à gauche mais la piste continue tout droit vers un sommet, un kilomètre plus haut, surmonté d'un pylône électrique.

Soit nous sommes au col, soit nous l'atteindrons près du pylône. De toute façon le guide écrit : après le col continuer tout droit. Disciplinés, nous continuons. Nous atteignons rapidement le pylône. Aucun panneau. Est-ce le col ? La piste descend doucement mais devient de plus en plus sablonneuse et caillouteuse. Il est écrit : intersection D32-D131 à 2,5 kilomètres après le San Rocco. Aucun carrefour. Nous continuons, obligés de pousser par moment les randonneuses.

Puis ça se corse si on peut dire, gros cailloux, pente à 15 %. Un panneau enfin : « voie sans issue ». La piste se poursuit toutefois par un méchant chemin presque à pic. Il semble descendre vers la mer. Nous la distinguons bien ainsi que la route côtière à environ un kilomètre à vol d'oiseau.

La bonne direction était sans doute à gauche après le réservoir San Rocco. Que faire ? Nous n'allons pas remonter pour rien. La paresse nous pousse à continuer par la voie sans issue, d'autant que nous distinguons en bas de la pente, à 400 mètres environ, une voiture. Elle n'a pu, à notre avis, que venir de la route côtière. Nous en déduisons qu'une fois la voiture atteinte, notre promenade pédestre sera terminée, et nous serons à nouveau sur une route cyclable.

La descente est difficile jusqu'à la voiture, pente glissante à plus de 20 %. Nous avons du mal à retenir les vélos lestés de plus de 10 kilos de sacothes surbaissées. Quant aux cales sous nos frêles chaussures, nous espérons qu'elles tiendront. Nous atteignons péniblement la voiture, le pseudo sentier pourri a disparu. Ce petit 4x4 est immatriculé en Pologne. Personne à l'intérieur, personne à côté, aucune habitation aux alentours. La route côtière est à portée de main. La tour génoise que l'on distingue est sans doute, d'après la carte, celle de Losse. Le maquis très dense s'est comme refermé autour de nous. Nous tentons une approche à pied par le bas, vers la droite, vers la gauche, impossible de marcher plus de 2 mètres. Comment cette voiture est-elle arrivée là ? Qu'importe ! Nous n'avons plus rien à boire, mais heureusement, nous avons l'après midi entière pour revenir au col (et il ne comptera qu'une fois !).

C'est parti. Les sacothes balancées sur l'épaule par une sangle improvisée, nous nous hissons péniblement d'une cinquantaine de mètres. Nous redescendons en glissant chercher nos vélos. J'arrive à monter le mien en marchant en escalier. Ma femme n'y arrive pas. Il n'y a pas de spectateur mais la nécessité me force à jouer le gentleman : je retourne chercher le sien. Nous progressons ainsi de suite en plusieurs étapes de quelques mètres. Nous sommes à bout de souffle. J'ai débranché mon cardiofréquencemètre, de toute façon, il faut continuer.

Deux heures après nous rejoignons enfin le réservoir de San Rocco. Nous poursuivons cette fois par la bonne route. Il est trop tard pour emprunter le circuit du Cap Corse. Nous coupons : col de Laserra, Luri où, enfin, nous pourrions nous désaltérer. Nous racontons au cafetier notre mésaventure. Il est plié de rire : le 4 x 4 polonais, il a dû descendre là-bas on ne sait trop comment, et ça fait un an qu'il est dans ce cul-de-sac...

On peut déduire de cette mésaventure, trois préceptes pour cyclorandonneurs :

- Il faut savoir reconnaître un col sans tomber dans le panneau,
- Les voies des véhicules à quatre roues sont parfois impénétrables,
- Il ne faut pas suivre tête baissée une feuille de route, même quand elle est (très bien) concoctée par le club des cents cols.

Denis Ulmann

CC n° 5686

NdlR : Bernard Giraudeau modifiera le carnet de route en précisant que le secteur de Bocca di San Rocco est une piste en terre cyclable (autrefois goudronnée) sur une distance d'environ 5 km de part et d'autre du col, et qu'arrivé au col il faut descendre en continuant la piste (changement de direction) et non pas aller tout droit en direction du pylône.

DE FORMIDABLES «TOPOS» !

Le lac de Saint Guérin apportait une touche de fraîcheur en cet après-midi caniculaire du 12 juillet 2003.

La D218 avait eu rapidement raison de nos ardeurs crânement affichées dès la sortie d'Arêches. La progression était plus lente et plus adaptée à la chaleur encore perceptible malgré l'altitude. Le reflet d'un rapace m'extirpa de la contemplation des eaux turquoises du lac ; la présence de l'aigle était de bonne augure et laissa présager du déroulement sans faille de la randonnée préparée depuis l'hiver. L'ascension pouvait continuer dans un cadre magnifique où la forêt cédait progressivement le pas aux alpages. A quelques tours de roues du lac des Fées, une cascade s'offrit à nous, la montagne nous autorisant ainsi une halte rafraîchissante. L'air enfin devenait respirable à presque 1900 mètres d'altitude. Mon compagnon me lâcha dans le dernier kilomètre avant l'accès au col du Cormet d'Arêches (2109 m). Je découvrais alors les splendeurs du Beaufortain que des nuages bas m'avaient volées quelques années auparavant : panoramas splendides, alpages mouchetés de Tannes et vastes forêts ; par contre j'avais pu rencontrer 3 pratiquants VTT purs et durs en train de boucler le Tour du Beaufortain. Ne connaissant pas le Club des 100 Cols, ce sont pourtant eux qui m'avaient entraîné jusqu'au col du Coin (2398 m) où nous avons eu du mal à tenir tous ensemble tant il est étroit.

La montagne s'était alors offerte à moi sous un autre jour : un confort plus important offert par des montures et des pneumatiques adaptés (même si je connais le 650B !), côté convivial et rassurant d'une randonnée organisée à plusieurs et l'option sécurité liée à la présence d'un moniteur pour qui les chemins et la technique n'ont plus de secrets. C'est ici que je voudrais rendre un hommage appuyé à ceux d'entre nous qui répertorient inlassablement et présentent des randonnées, certes riches en cols, mais surtout riches en émotions : parcours testés, chemins éprouvés, classés, détaillés, ... nous permettant d'ajouter une grande touche de tourisme dans notre quête des cols. A partir du Topo 3, j'avais décidé mon beau-frère à réaliser le Tour du Grand Cretet en modifiant juste l'accès. Dans la descente qui suivit, ce dernier me laissa apprécier (de loin et à raison de longues séances de crispation sur les manettes de freins) l'efficacité d'une fourche et de freins à disques.

A Aime, le décor bucolique, le silence écrasant de la montagne et le rafraîchissement offert par une descente, cédèrent le pas à une nationale très fréquentée et à un fond de vallée étouffant. La nuit passée à Moutiers ne fut pas très reposante, en grande partie à cause de cette canicule tenace. Le sommeil nous gagna au point du jour lorsqu'il fallait nous préparer et boucler à nouveau les sacs à dos. La montée sèche en direction d'Hautecour la Basse puis du Breuil nous rappela rapidement les efforts consentis la veille. L'ombre offerte au col du Pradier fut pour moi une délivrance mais il nous fallait quitter ce havre de paix et de fraîcheur pour atteindre péniblement le Passage du Bozon. La canicule sévissait même à cette altitude et les réserves d'eau fondaient comme neige au soleil. Une piste rejointe en contrebas du col nous permit d'accéder rapidement au refuge du Nant du Beurre que nous pensions fermé. Dans les bacs desservis par une fontaine d'altitude, un véritable trésor pour baroudeurs assoiffés sommeillait paisiblement : sodas, eaux minérales diverses, vins blancs savoyards, crémants... et même champagne. Un groupe commençait à s'attabler après une nuit, visiblement trop courte, passée en grande partie à festoyer dans la salle commune, pas complètement débarrassée des agapes de la veille. Cet arrêt inespéré nous permit de récupérer un peu et de refaire le plein des réservoirs d'eau des sacs à dos. Ce refuge vaut à lui seul le détour et reste pour nous un merveilleux souvenir. En laissant nos hôtes impressionnés par notre itinéraire depuis moins de 24 heures, nous n'avions plus qu'à nous armer de patience et de courage pour atteindre dans un silence religieux le col des Tufs Blancs (2304 m).

Je commençais à coincer sérieusement trouvant le 22/28 encore trop juste. L'accès au col des Génisses (2348 m) puis au col de la grande Combe (2356 m) fut un peu plus aisé. La descente sur le Cormet d'Arêches plutôt typée «Pif-Paf» révéla rapidement les limites du VTT rigide non suspendu et le manque de maîtrise technique du pilote ; je n'osais d'ailleurs imaginer une telle descente par temps humide et sur terrain détrempe !! Le contact avec le bitume au lac de Saint-Guérin fut une grande délivrance. Les 97 kilomètres du parcours bouclés en 13 heures (arrêts compris) furent une révélation pour tous deux,

encore sous le choc des panoramas sans cesse renouvelés au cours de cette randonnée et sous le poids des 3200 mètres de dénivellation (positifs et négatifs !). Merci aux «Cent-cols» pour ces randonnées fabuleuses consignées au chapitre des «Rêves» de deux néophytes découvrant le VTT de Montagne.

Eric Lastennet
CC n°3191

AURÉVEÏRE

Je suis venu vous dire que je m'en vais
Les cols et la montagne pour moi c'est terminé
Mon cœur et les vélos en voudraient bien encor'
Mais mes vieilles gambettes ne sont plus d'accord
Alors pour éviter les complications
Je vais faire grimper mon imagination !

On peut toujours rêver
En longeant la Roubine
Au col du GALIBIER
Ou celui de CHERINE
Assis au bord du Rhône
Pour la pause biscuit
Je ferais la CAYOLLE
Puis le Col d'ARAVIS

Sur le petit braquet, en flânant vers Marcoule
Par les QUATRE CHEMINS, les TROIS SŒURS et MOUZOULE
J'irais au VENTE CUL, le LAC, la COLOMBIERE
Et pour me réchauffer, CHAMP DE FEU, CHARBONNIERE ;

SAISIES, par la BONETTE
PAS DE L'OURS et GLANDON
BISE, SALUT, COLETTE
Au refuge de GRANON
J'aime aussi la JOUX VERTE
LUSSETTE, l'ESPEROU
CALVAIRE, les TEMPETES
VERDUN et PAS DE LOUP ;

Pouvoir enfin rêver, route de Tarascon
Au col de PLAINPALAIS et au grand PARPAILLON
Le soir je rangerais, dans le tiroir des rêves
Les meilleurs souvenirs des belles randonnées
Que grâce à vos équipes, dévouées et fidèles
J'ai pris tant de plaisir à les réaliser
Le Chauvot près de moi, sur la table des Nuits
Je pourrais m'endormir, rêvant à l'infini
De nos belles montagnes, aux sentiers rocaillieux
Qui nous font oublier qu'un jour on sera VIEUX.

Henri Gravezant (CC n°3414)

« NOUS ROULONS. »

Nous roulons et les nuages glissent et se déploient à nos côtés
Plus nous roulons et plus les chemins se déplient,
S'ordonnent et se croisent.
Nous roulons et la lumière se produit,
Se joue des ombres ou s'obscurcit.
Nous roulons et le temps flâne alentour
Ne sachant pas s'il doit nous accompagner sans relâche
Ou s'absenter et musarder.
Nos roues tournent et le monde trouve son tempo
Nous nous déhanchons et le monde acquiert un rythme
Nous roulons et les arbres se décomptent devant nous
Les montagnes se masquent et se démasquent
Nous grimpons et notre tête se tourne vers les cimes
Empruntant aux alpages leurs vues élargies
Nos idées se déploient comme des nues sinuant entre ciel et terre.
Nous grimpons encore et les villages s'effondrent.
Nous grimpons toujours et la terre flotte et se dissout,
Seule la roche s'impose et s'immobilise.
Nous grimpons et le soleil lance ses arbalètes sur nos casques.
Nous grimpons encore et, comme une stase en reflux,
Un étau de chaleur et de vide intense nous saisit.
Notre front s'écoule devant nos yeux
Nous grimpons et nous nous amenuisons
A proportion du sol sous nos roues.
Tant de lumière jetée sur une pensée qui sombre !
Et tant de pluie, parfois, qui berce le lent balancement d'élévation
Ou encore cette froide crispation qui tue tout mouvement ;
Ce sont autant d'émois saisissants et de signes que nous grimpons.
Si nous nous ployons sur notre renne de fer en faisant le gros dos
C'est pour avoir raison d'un monde inhospitalier.
Le monde se plie sous les bourrasques et le froid
Et nous nous recroquevillons.
Le monde s'enfle sous le soleil ou une douce pluie
Et notre allure s'accroît, nos alentours s'étoffent.
Si nous traçons sans arrêt des sillons sur la terre
C'est qu'elle a besoin de ces ravines pour écouler ses eaux.
Si nous créons encore plus de turbulences dans l'air
C'est pour répondre à la demande de l'espace
De toujours plus de creux pour respirer
La quiescence du monde a besoin de l'agitation du cycliste,
De ses tracés de voies qui organisent ses espaces,
De ses trouées dans l'air qui mêlent senteurs et exhalaisons,
De ses escalades qui assoient des marches vers le ciel
Et des rampes illusoires vers un au-delà fictif.
Nous roulons et les grumeaux du revêtement lépreux nous assaillent
Le grain de la terre serait-il aussi fin
Sans les allers et venues de nos roues sur ses aspérités ?
Nous virevoltons pour gagner encore plus de chemin
Notre vélo s'enchaîne à nos jambes pour encore plus de liberté.